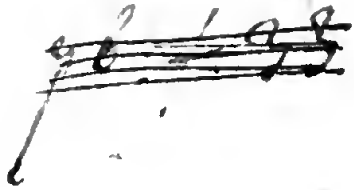
BIBLIOTECA NAZ.
141
G
38
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITTORIO EMANUELE III
141
G
35
NAPOLI



Digitized by Google

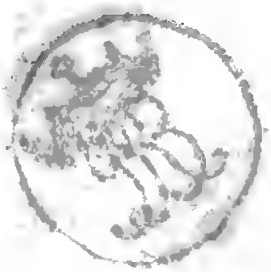
HISTOIRE
DE FRANCE.

HISTOIRE
DE FRANCE,
DEPUIS CLOVIS
JUSQU'AU RÈGNE DE LOUIS XVI;

PAR L. S. MERCIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

TOME IV.



A PARIS,

Chez { CERIOUX, Libraire, Quai Voltaire, n°. 9.
LEPETIT, jeune, Libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n°. 223.
Et rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 28.

AN X. — 1802.

HISTOIRE

DE FRANCE.

DE PHILIPPE II.

Son histoire est nécessairement liée à celle d'Henri IV. Je vais parler de son despotisme terrible et superstitieux, rassembler les traits de cette physionomie cruelle qui fait horreur dans l'histoire; je veux inspirer aux autres l'indignation dont j'ai été pénétré moi-même. La conscience dicte à l'écrivain ce qu'il doit faire; et le vulgaire, insensible aux grandes calamités qui ont pesé sur l'espèce humaine, ou n'en gardant qu'un trop foible souvenir, ne conçoit pas ce qui nous porte à frapper dans la tombe ces redoutables ennemis du genre humain.

La plume vengeresse de l'écrivain doit flétrir les méchans rois; car c'est-là honorer les bons. Tous passeront à leur tour sous le burin véridique qui dénoncera à la postérité

Digitized by Google

leurs attentats ou leurs heureuses qualités. Les moindres traits de leur caractère seront amenés au grand jour; ils seront livrés, de quelque voile qu'ils s'enveloppent, au jugement des hommes nés et à naître.

Depuis Tibère, jamais tyran plus sombre et plus cruel ne s'est assis sur un trône; c'est sur un lac de sang (et l'image ici n'est pas outrée) qu'il a fait voguer le vaisseau de l'église romaine. D'accord avec l'Inquisition, il protégea ses fureurs en Flandre, en Espagne, et voulut la porter jusqu'en Amérique. Cruel par caractère et par principes, jamais la clémence et la pitié ne trouvèrent d'accès dans son cœur; il s'associa deux ames dignes de la sienne: c'étoient le cardinal Granvelle et le duc d'Albe: il leur confia toute son autorité, parce que ces ministres étoient durs et impitoyables comme lui.

Il voulut joindre à son pouvoir, déja si terrible, un gouvernement religieux, parce que celui-ci domine l'homme tout entier. De même que l'univers est soumis à l'autorité de Dieu, ainsi le despotisme religieux prétend asservir le monde politique; alors tout rebelle est hérétique, et les hérétiques sont toujours traités sur le pied de rebelles. On

est coupable envers le trône dès que l'on n'est plus croyant. La monarchie religieuse est donc la plus dangereuse de toutes; c'étoit celle que vouloit établir Philippe II. Il tenta de marier l'autorité spirituelle à l'autorité temporelle (1). Point de despotisme sur la terre plus fier, plus atterrant; ajoutez que cette monstrueuse forme de gouvernement s'attribue encore une sagesse et une vertu particulières.

Depuis quelques siècles, le gouvernement ecclésiastique avoit pris pour modèle l'ancienne forme de l'Empire romain. Ces idées,

---

(1) Un jugement de l'Inquisition d'Espagne décida que tous les peuples des Pays-Bas étoient apostats, et conséquemment criminels de lèse-majesté. Les comtes d'Egmont et de Horn furent exécutés. On étoit surtout redevable au premier des victoires de Saint-Quentin et de Gravelines. Philippe II aspirant à la couronne de Portugal, empêcha le cardinal Henri, grand-oncle du roi défunt, de se marier; agissant si bien en cour de Rome, que les dispenses ne vinrent point. Après la mort du cardinal, Philippe II s'empara de cette couronne sans coup férir. Ce persécuteur obstiné des consciences, renouvela les proscriptions romaines, et des têtes illustres furent mises à prix.

soutenues de tout l'appareil de la religion, avoient les dehors les plus imposans; elles enchaînoient de toutes parts les volontés, et les soumettoient à un seul culte; de-là à une seule loi il n'y avoit qu'un pas. Plusieurs princes voulurent donc réunir l'empire et le sacerdoce, parce qu'ils devoient hériter par ce moyen, de la puissance la plus étendue. Philippe II, surpassant en orgueil ses prédécesseurs et ses contemporains, n'accordoit l'infaillibilité au pape que pour s'arroger à son tour les mêmes prérogatives, que pour commander avec la croix comme avec l'épée; lorsqu'il s'agissoit de ses intérêts, il ne vouloit être contredit ni contrarié de personne; il falloit trembler dès qu'il prenoit son *crucifix* en main. Le pontife le plus intolérant parloit par la bouche du monarque le moins sensible.

Il en résulta un esprit de persécution qui se changea en fanatisme politique; il embrassa à la fois et corrompit toutes les parties du gouvernement, qui fut alors dans la cruelle nécessité de tout subordonner, de tout immoler aux idées religieuses. Son principal but fut d'éloigner tout homme qui pensoit, de flétrir et de rendre suspect tout ce qui res-

piroit l'esprit de recherche. Comment tant de maux sont-ils émanés d'une religion ayant un principe de bonté universelle?

Ce despotisme honteux gâta la législation dans toutes ses branches, la rendit à la fois atroce et minutieuse. Le formel de la religion, semblable à une étiquette fatigante, engendra, par ses gênes perpétuelles, l'hypocrisie, source de tant de vices; les préjugés les plus cruels et les plus déraisonnables s'accrûrent en raison inverse des lumières et de la liberté. Tel fut le déplorable sort de l'Espagne; le fanatisme y sut bâtir à son aise dans les vastes plaines de l'ignorance; les peuples furent abrutis; mais l'autorité n'y gagna point tout ce qu'elle comptoit y gagner: les hommes, sous ce double joug, passent ordinairement d'une obéissance aveugle à une désobéissance toute semblable. Philippe II fut obligé de reconnoître les Provinces-Unies pour état libre et indépendant. Il s'obligea de ne point gêner leur commerce dans les Indes ni dans l'Amérique.

Le monarque que je peins étoit roi d'Espagne, des Deux-Siciles, des Pays-Bas, maître de Tunis, d'Oran, des Canaries, et

de quelques îles du Cap Vert; des Philippines, des îles de la Sonde et d'une partie des Moluques; des empires du Mexique et du Pérou, de la Nouvelle-Espagne, du Chili, et de presque toutes les îles qui sont entre les deux continens de l'Amérique et de l'Europe. Dieu de l'univers! quelle immensité de pouvoir réunie dans la main d'un seul homme qui n'en méritoit plus le nom!

Tout auroit pu placer ce monarque au-dessus de tous ceux que le ciel a chargés du gouvernement de la terre; il auroit pu tourner cette force du côté de la véritable gloire: mais il n'en avoit pas la moindre idée. Pendant quarante-deux ans qu'il trama dans son cabinet l'asservissement de l'Europe, il ne donna point un seul jour au bonheur du monde; toujours fourbe, toujours cruel, toujours superstitieux, il ne manqua jamais l'occasion d'une petite sévérité, ni celle d'une punition barbare.

Il médita la conquête de l'Angleterre, comme s'il eût eu horreur de tout ce qui tenoit à la liberté. Sans Drake, qui brûla cent de ses vaisseaux dans le port de Cadix, sans la tempête qui dispersa cet armement formidable, connu sous le nom de *l'invincible*

armada, cette précieuse république étoit effacée de dessus le globe (1).

---

(1) Voici de quelle manière un poëte a peint cet événement. « Une flotte formidable fait mugir les flots. C'est plutôt une armée de châteaux flottans; on l'appelle l'*invincible*, et la terreur qu'elle inspire consacre ce nom; l'Océan, qui tremble sous son poids, paroît obéir à sa marche lente et majestueuse; elle avance, cette flotte terrible, comme un orage qui grossit; elle est prête à fondre sur l'île généreuse que le ciel regarde d'un œil d'amour, sur l'île fortunée dont les nobles habitans ont le droit d'être libres, et l'emportent en dignité sur tous les habitans de la terre, parce qu'ils ont su faire des lois qui enchaînent depuis le roi jusqu'au dernier citoyen; ils ont voulu être libres, ils le sont devenus; le génie et le courage maintiennent leurs augustes priviléges. Jamais cette île, si chère aux grands cœurs, aux ennemis de la tyrannie, ne parut si près de sa ruine. Les hommes généreux, qui d'un pôle à l'autre s'intéressent à cette majestueuse république, croyoient sa délivrance impossible; mais le Tout-Puissant voulut conserver le noble rempart de la liberté, cet asyle inviolable de la dignité humaine; il souffla, et cette flotte invincible fut brisée et dispersée : ses débris épars furent suspendus aux pointes des rochers, ou couvrirent les bancs de sable, écueils vengeurs où s'anéantirent l'arrogance et la témérité. »

Ces mots du poëte, *le Tout-Puissant souffla*, font allusion à la médaille que la reine Elisabeth fit frapper

Quel eût été son pouvoir, si, déja maître d'une partie de l'Europe par l'héritage de ses pères, il eût joint l'Angleterre, dont il avoit été roi, à ses royaumes! Elisabeth auroit échoué contre la formidable puissance espagnole (1); mais ce qui fit heureusement

---

en mémoire de ce grand événement. On voyoit au revers une flotte fracassée par la tempête, avec cette légende: *Afflavit Deus, et dissipati sunt.*

Cette flotte étoit composée de cent trente vaisseaux, tant galions que galéasses ou galères, de deux mille deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon, de neuf mille cinq cent cinquante matelots, de trente-trois mille huit cents soldats; deux ou trois armées étoient prêtes à s'embarquer au premier signal. L'anéantissement de cette flotte fut l'époque de la décadence de Philippe. Il n'exista plus avec cette majesté terrible qui commandoit la terreur et l'admiration; tous ses projets devinrent bornés; on eût dit qu'il n'avoit plus qu'un objet en tête, la destruction du parti calviniste en France. Il épuisa les mines du Nouveau-Monde; mais ses richesses furent insuffisantes.

(1) Philippe II, qui avoit déja partagé le trône de Marie, étoit détesté de tous les Anglois. Ils avoient démêlé son esprit superbe, faux et cruel; ils redoutoient l'excès de son amour pour le Saint-Siége. Elisabeth ayant à se délivrer des poursuites de Philippe II, se décida à la réformation. La liberté que donnoit le calvinisme

la foiblesse de cette monarchie, malgré ses grandes possessions, c'est qu'il n'y eut jamais d'ensemble parmi les mêmes sujets; on ne sut point composer un peuple de tant de peuples différens. La conquête avoit séparé les Catalans, les Aragonois, les Portugais,

---

convenoit mieux à une femme du caractère d'Elisabeth, qui avoit du goût pour les sciences. Les moyens dont se servit Elisabeth pour établir la réformation en Angleterre furent adroits; et bientôt on laissa passer un acte solemnel qui déclaroit la reine souveraine gouvernante de son église dans son royaume, tant au spirituel qu'au temporel: ainsi l'on vit des hommes d'état, des têtes politiques, s'assembler gravement pour donner à une femme le droit de créer les évêques et d'extirper les hérésies. Les prélats qui résistèrent, c'est-à-dire qui aimèrent mieux renoncer à leurs bénéfices qu'à leur religion, composèrent le plus petit nombre. C'est bien le cas de dire avec le président de Thou, que *si les grands événemens pouvoient se prévoir, ils n'arriveroient jamais*. Les ordres d'Elisabeth contre les catholiques furent rigoureux. Ce fut la bulle de Pie v qui occasionna quelques violences qui furent passagères. Elisabeth fut intolérante, parce que les catholiques de ses états furent très-imprudens. Paul iv répondit aux résidens d'Angleterre, lorsqu'ils lui notifièrent l'avénement d'Elisabeth à la couronne, qu'elle n'y avoit aucun droit, parce qu'elle étoit *bâtarde*, et que l'Angleterre étoit *un fief du Saint-Siége*.

les Napolitains, les Flamands; les faveurs de la cour n'étoient que pour les habitans de Madrid; et le ministre Olivarès disoit fort bien que le vaste amas des provinces espagnoles n'étoit qu'un corps fantastique, soutenu de l'opinion et non de la réalité : ainsi la grandeur de cette nation s'opposoit à ce souffle vivifiant qui, dans l'ordre de la politique, fait l'organisation des états. Et qu'est-ce au fond que cette multitude de sujets qu'il faut protéger et défendre, et qui deviennent inutiles à l'ensemble, dès qu'ils ne peuvent plus faire participer leur force ni leur industrie à l'intérêt général? On pourroit proposer ici pour emblême ces vaisseaux qui, par leur prodigieuse pesanteur, sont incapables de naviguer sur l'Océan, et qui restent immobiles dans le port, comme un objet d'ostentation et de curiosité.

Les mines de l'Amérique sembloient lui assurer de grandes richesses, et néanmoins ses finances furent souvent épuisées. Il empruntoit de la république de Gênes; il demandoit à la cour de Rome des octrois sur les biens ecclésiastiques, et l'on vit ses troupes (qui le croiroit!), faute de payement, se mutiner au siége d'Amiens.

Que n'a pas fait Philippe II contre Henri IV ! Que d'artificieux efforts pour empêcher sa réconciliation avec le Saint-Siége ! Comme beau-frère des trois derniers monarques, son but étoit de faire tomber la couronne de France à sa fille Isabelle, qui en étoit la nièce.

On ne le ménageoit point en France. Jugé de son vivant, il étoit comparé à Pharaon, et l'on écrivoit de lui en propres termes : *Ce vieux satrape, couvert du sang de son fils, de celui de sa femme, veut, comme un autre Xercès, couvrir la mer de ses vaisseaux ; mais ils ont été précipités par le ciel sur les rochers d'Ecosse et d'Irlande. Ce vieux roi, déja radotant et déja un pied dans le tombeau, duquel tous les états branlent et ne font qu'attendre que sa dernière heure sonne pour secouer son joug.... Son empire est comme un buffet marqueté, composé de pièces rapportées qui se désuniront.*

Mais ces invectives que la haine prodiguoit, n'empêchoient pas que ce ne fût constamment un terrible cabinet que celui de Philippe II. Maître des trésors de l'Amérique et de l'Asie, il remuoit l'Europe à son gré, et dans toutes les affaires il obtenoit la pré-

pondérance; il se croyoit si sûr de ses projets, qu'il disoit ouvertement : *Ma bonne ville de Paris, ma bonne ville d'Orléans.* S'il avoit su profiter de sa victoire après la bataille de Saint-Quentin, il eût pu renverser la monarchie; mais dans l'histoire des batailles, on voit presque toujours le vainqueur, las ou étonné de son succès, n'avoir pas l'habileté de poursuivre sa fortune.

La maison d'Autriche déceloit une ambition soutenue et un esprit de domination orgueilleuse; mais elle perdit en intrigues et en négociations le temps qu'il falloit employer à combattre et à vaincre. Philippe II auroit pu ruiner la France; mais sa politique ne ruina que la ligue : il n'eut point le courage d'un Edouard ou d'un Charles V. La conquête du Portugal, si on peut l'appeler ainsi, fut le seul avantage que la monarchie espagnole eut sous le règne de Philippe II. Il seroit devenu redoutable, sans cette multiplication d'affaires qui lui fit mêler incessamment le fanatisme religieux aux devoirs de l'empire. Enfin, ce monarque sombre et atrabilaire fit tant de mal à la France, que le mécontentement national se manifesta contre l'Espagne et contre tout ce qui por-

toit le nom espagnol. Ce ressentiment exista long-temps dans nos provinces méridionales, où j'en ai vu encore des traces, où la simple tradition y avoit perpétué le souvenir des calamités publiques. Les prétentions de l'Espagne, presque toutes fondées sur une insupportable et arrogante vanité, offensoient à juste titre l'orgueil national; puis la préséance qu'affectoit par-tout l'Espagnol, devenoit fatigante et ridicule.

Charles-Quint avoit donné à l'univers un spectacle extraordinaire, en abandonnant tout-à-coup le projet d'une monarchie universelle, en se démettant de ses vastes états, et en abdiquant la couronne en faveur de son fils qu'il n'aimoit point. C'étoit un événement bien remarquable de voir ce puissant empereur faire succéder les offices, le chant des pseaumes et autres exercices claustraux aux fonctions royales, militaires et politiques (1). Comment est-on dégoûté de ces grandes occupations qui élèvent l'ame, la

(1) Il avoit à la bouche des maximes qu'il auroit dû mieux sentir. *Les gens de qualité*, disoit-il, *me dépouillent, tandis que les gens de lettres m'instruisent, et que les marchands m'enrichissent.*

remplissent, et portent avec elles un si puissant intérêt, que doit suivre une satisfaction inconnue à nous autres foibles particuliers ?

Cet ambitieux s'étoit démis du pouvoir suprême avec tous les dehors de l'indifférence ; il avoit fini son rôle par se coucher publiquement dans un cercueil, et par faire chanter autour de lui l'office des morts, comme s'il n'étoit plus : mais il manquoit à ses obsèques une voix mâle et intrépide qui fît tonner la vérité ; non celle qui est scandaleuse ou qui tient à de futiles objets, mais cette vérité qui instruit le présent et l'avenir, en révélant à la terre les erreurs ou les crimes politiques des souverains, en dénonçant leurs fatales méprises ; cette vérité, enfin, qui représenteroit, sous des couleurs frappantes, les mauvais riches portant sceptre et couronne, les princes qui n'ont point d'argent pour bonifier leurs vastes domaines, et qui prodiguent pour dévaster ceux d'autrui.

Charles-Quint faisoit toujours le contraire de ce qu'il juroit ou promettoit ; car l'ambiguïté formoit la base de son caractère. Cette étonnante abdication, l'on en ignore encore le vrai motif ; mais après avoir joué la co-

médie du cercueil, il ne tarda point à s'en repentir. A peine Philippe II fut-il reconnu dans le royaume, que Charles-Quint fut dédaigné. Ignoré de ses sujets, il étoit au milieu d'eux comme dans un pays étranger. Les courtisans voyant qu'il n'y avoit rien à gagner, ne lui faisoient plus de visites. Il s'étoit réservé une somme pour récompenser ses serviteurs : l'ingrat Philippe II en différa le payement. L'ancien maître de tant de royaumes n'avoit plus d'argent, et se promenoit dans un cloître solitaire, un bréviaire à la main ; tous les vendredis de carême, il se donnoit la discipline avec la communauté. Etrange spectacle que cet empereur donnoit au monde.

Cependant l'acte de son abdication avoit été solemnel et même touchant; il pressa son fils entre ses bras, en lui disant : *Vous ne pouvez me payer de ma tendresse qu'en travaillant au bonheur de vos sujets; puissiez-vous avoir des enfans qui vous engagent à faire un jour pour l'un d'eux ce que je fais aujourd'hui pour vous !*

L'ame de Charles étoit-elle réellement au-dessus d'un trône, ou n'étoit-ce que l'effet d'un dégoût passager ? Les historiens se sont permis bien des conjectures, et peu sont

satisfaisantes. Personne avant lui n'avoit imaginé d'assister à ses propres obsèques; il s'enrhuma dans son cercueil de plomb tandis qu'on chantoit autour de lui des pseaumes funèbres, et mourut dans l'année, des suites de ce rhume.

Charles-Quint avoit été intolérant; cet esprit de persécution qui repousse les lumières naturelles, avoit rendu son génie funeste à l'univers. Voulant dans sa retraite mettre deux horloges parfaitement d'accord, il ne put en venir à bout, et ce mot lui échappa: *Comment deux hommes auroient-ils donc la même croyance?* Il est trois points d'autorité que Dieu n'a jamais partagés avec les hommes, dit un auteur moderne: le droit de prévoir l'avenir, et le droit de faire sortir quelque chose de rien.

Philippe II, dans son orgueil despotique, héritant de ces fausses idées, vouloit assujétir les hommes à l'uniformité de sa croyance. Tel étoit le fond de son caractère et la base immuable de ses actions. A peine fut-il sur le trône, qu'il fit brûler en effigie le prédicateur et le confesseur de Charles-Quint son père; et peu s'en fallut qu'il ne flétrît la mémoire de cet empereur, en le déclarant hérétique

Cette

Cette étrange superstition étoit-elle dans son cœur, ou dans le génie espagnol?

Le puissant Charles-Quint avoit voulu consommer les desseins de Maximilien et de Ferdinand, et achever cette haute fortune qui devoit embrasser l'Europe; mais son ambition trop vaste ne fut pas soutenue par un génie assez guerrier. Il ne mit pas à profit ses longues prospérités (1); ses guerres furent trop coupées, il ruina lui-même la fortune

(1) Les succès de ses armes néanmoins furent extraordinaires. La fortune lui donna deux empires dans le Nouveau-Monde. Il remporta, par ses lieutenans, quarante glorieuses victoires; il termina à son avantage soixante et dix guerres; fit taire des révoltes dangereuses en Allemagne, ruina la ligue de *Smalcalde*, et obligea deux fois Soliman à lever le siége de Vienne, assiégée par trois cent mille Turcs; il donna la chasse aux pirates sur toutes les mers qui baignoient les côtes de ses états; il défit dans son premier voyage d'Afrique le fameux Barberousse, dont l'armée étoit de seize mille chevaux et de deux cent mille hommes de pied. Il dut une partie de ses conquêtes à sa promptitude. Souvent il accouroit en poste d'une extrémité d'un royaume à l'autre, pour calmer un commencement de sédition. Ce qu'il craignoit le plus, et ce qu'il se mit en devoir d'appaiser avant tout, ce furent les révoltes d'Allemagne.

dont il avoit hérité, en faisant la faute politique de regarder l'asservissement de l'empire comme le premier pas qui devoit le conduire à la monarchie universelle. Cette erreur divisa sa puissance; et sa précipitation à faire élire son frère roi des Romains fut peut-être dans la suite la principale cause du salut de l'Europe. L'empire d'Allemagne respira sous un joug plus léger.

Heureusement que Charles-Quint ne put disposer de l'empire comme de ses états héréditaires. Il eût laissé toute sa puissance entre les mains de son fils; déja il se repentoit d'avoir procuré à son frère le titre de roi des Romains, après avoir tenté de l'y faire renoncer par les offres les plus insidieuses. Il s'étoit efforcé de gagner une diète; mais le corps Germanique, toujours vigilant pour sa liberté, redoutoit un chef trop puissant qui auroit pu devenir dangereux. Charles-Quint n'ayant pu vaincre l'opposition de son frère, laissa malgré lui l'empire à Ferdinand.

La maison d'Autriche étoit donc sur le point d'envahir l'Europe. Richelieu aperçut pour l'avenir l'étendue du péril, et sous ce point de vue, il peut être considéré comme le bienfaiteur de plusieurs nations européennes.

La monarchie universelle étoit le rêve de Philippe II, ainsi qu'il l'avoit été de Charles-Quint; mais la situation des états de ce dernier empereur étoit beaucoup plus favorable à ses desseins. La maison d'Autriche touchoit alors au plus haut terme de grandeur, au plus haut degré de puissance; les anciens sujets étoient soumis et aguerris; les Espagnols s'enrichissoient des trésors du Nouveau-Monde; les Pays-Bas menaçoient également la France et l'Empire; et la religion, livrée à de violens débats, lui servoit tour-à-tour de prétexte pour mettre en feu les états, pour en diviser les princes ou pour les réunir.

La monarchie espagnole perdit beaucoup de son crédit sous le règne de Philippe II, parce qu'il épuisa son pays pour conserver les héritages de la maison de Bourgogne, et qu'il ne tenoit pas en main ce ressort unique et général qui, sous le règne de son père, avoit donné le même mouvement à toute cette grande puissance.

La politique de Philippe II étoit aussi artificieuse, mais oisive. Ce *démon du Midi*, ainsi qu'on l'appeloit, songeoit moins à profiter du trouble et de la division qu'il soufflioit dans toute l'Europe, qu'à les faire naître.

Connoissant tout le pouvoir des papes et de la religion, il sut se l'approprier en affectant pour le catholicisme un zèle sans bornes. Par ce moyen, il devenoit l'appui et le vengeur de tous les pays catholiques; il forçoit le pape à lui déférer son immense autorité; il régnoit par l'opinion ainsi que par les armes: comment ses ennemis auroient-ils pu échapper à ce double ascendant?

Voilà ce qui explique ses fureurs superstitieuses et non interrompues: mais la lenteur de ses opérations devenoit heureusement aussi dangereuse que l'imprudence même; et sans la faute de ses ennemis, l'Espagne auroit perdu plus qu'elle ne fit. Philippe II, malgré cette ostentation de pouvoir, ne fut-il pas obligé de demander la paix à Henri IV? Ne perdit-il pas Tunis et le fort de la Goulette? Une partie des Pays-Bas secoua son joug; il menaça inutilement l'Angleterre.

Il donnoit en même temps à de petits objets un temps que réclamoient inutilement les circonstances les plus heureuses pour donner à sa fortune un plein essor. Une tracasserie ecclésiastique l'occupoit aussi sérieusement que l'affaire de la ligue; il s'intéressoit à des réglemens pour un chapître de moines, comme

au succès d'une bataille. Toujours docile aux volontés des papes (1) dès qu'ils parloient, il avoit tant de haine pour les réformés, qu'il sacrifioit sa tranquillité et sa réputation au desir de les immoler; il secondoit ses ennemis

(1) On vit dans ce siècle un souverain pontife, devenu chef d'armée, faire alliance avec le roi Très-Chrétien contre le roi Très-Catholique; on vit des cardinaux se charger d'une cuirasse, avoir la lance au poing, et l'on fit publiquement des reproches au cardinal Caraffe de ne rien entendre à la tactique et aux évolutions militaires. Philippe II fut entièrement subjugué par l'opinion de son siècle. Il signa un traité de paix honteux avec Paul IV; il s'humilia jusqu'à solliciter un pardon du souverain pontife. Ce pape se vantoit à chaque instant d'abaisser la fierté espagnole. Il s'opposa au couronnement de Ferdinand, frère de Philippe, élu roi des Romains; il répandit contre lui un libelle sous le nom de manifeste; il persécuta, il fit emprisonner les Colonnes, de tout temps vendus à la maison d'Autriche; enfin, ce pape altier attribuoit au pontificat la vertu de tenir les rois et les empereurs à ses pieds. Sous Pie V, Philippe II montra la même foiblesse. Si l'opinion se fût constamment établie, que l'autorité des papes, qu'ils exercent de droit divin sur les choses spirituelles, pût s'étendre sur les couronnes des rois, tous les royaumes seroient soumis aujourd'hui à la tiare: on eût vu les rois excommuniés, et leurs états donnés aux instrumens de cette étrange domination.

mêmes, pour peu qu'ils montrassent quelque animosité contre les protestans. Il se réjouissoit enfin des succès d'une nation rivale, lorsqu'ils étoient contre les réformés.

Il fut le premier à croire, ou du moins il voulut qu'on crût le pape infaillible. Sa politique étoit sans doute de tourner cette opinion sacrée contre ses ennemis, et de ne pas souffrir qu'elle trouvât des contradicteurs.

La supériorité de la maison d'Autriche n'étoit pas entièrement due à Charles-Quint; il succédoit à deux princes qui lui avoient préparé un règne glorieux, Maximilien et Ferdinand. Le premier, profond dans ses vues, avoit un génie toujours agissant: il divisoit ceux qu'il ne pouvoit vaincre. Le second, souple, hardi, artificieux, n'avoit jamais rien eu de sacré. Ces deux princes formèrent le projet de la monarchie universelle, et le laissèrent en héritage à leurs descendans. Cette idée flatta l'ambition de Charles-Quint, qui surprit l'Europe dans un moment de trouble universel: elle faillit de perdre sa liberté; mais François 1er (1) et

(1) La rivalité qui exista entre François 1er et Charles-Quint, forme une époque curieuse dans l'histoire. Ces deux princes, opposés l'un à l'autre, avoient

la France ne se laissèrent point effrayer, ni entraîner. La bravoure de nos aïeux fit la balance, ce qui sauva la liberté de l'Europe. Qu'elle se replace aujourd'hui à cette époque,

---

un caractère tout différent, et qui se lisoit, pour ainsi dire, sur les physionomies. François 1er avoit la taille haute et carrée, le front large, le nez aquilin, l'air martial; il étoit de facile accès, et s'exprimoit heureusement. Charles-Quint avoit les cheveux blonds, le visage long, le teint blême, la lèvre de dessus fort grosse et pendante. Il aimoit à être seul, il parloit peu; il invitoit les autres à s'ouvrir, ne s'ouvrant jamais lui-même. Il ne pouvoit souffrir qu'on le regardât fixement; car lorsqu'il fut question de satisfaire la curiosité de Maximilien 1er, son aïeul, qui demandoit son portrait, il fallut le mettre entre les pointes de quatre épées, pour l'obliger de donner le temps au peintre de le considérer. François 1er aimoit les actions d'éclat, les louanges flatteuses et la volupté. Il vidoit son trésor pour ses plaisirs, sans trop s'embarrasser ensuite comment il le rempliroit. Inhabile à former des piéges, preux chevalier, il attendoit tout de son courage. Charles-Quint, sérieux et réfléchi, voiloit une ambition démesurée, et n'usoit de la force qu'après avoir déployé la ruse et l'artifice. Il haïssoit la dépense, et mettoit beaucoup de réserve dans ses plaisirs, évitant tout scandale, et cachant avec soin sa maîtresse favorite. Jean d'Autriche, son fils naturel, ne put jamais distinguer entre deux dames celle qui étoit sa mère.

et elle sentira qu'elle doit quelque reconnoissance à la valeur des François.

Il est très-vraisemblable que Philippe II avoit long-temps espéré de réunir la France à l'Espagne; car il vouloit vaincre le parti du roi (1). Mais dès que les François eurent

---

François 1er paya de sa personne dans les combats. Charles-Quint fit la guerre sur-tout par ses lieutenans. Ses prospérités ne furent interrompues que par l'échec qu'il reçut devant Metz par l'habileté du duc de Guise. On a voulu dire que la honte qu'il en eut, fut le motif de son abdication. François 1er, emporté par une bravoure aveugle, fut prisonnier à Madrid, et n'y perdit pas la dignité qu'il devoit à son rang. Ces deux rivaux, qui tinrent l'Europe en suspens, figurent avantageusement dans l'histoire; mais après avoir bien examiné ces deux grands personnages qui font contraste, on se décide pour François 1er, en ce que son caractère offre une franchise et une générosité qui ne l'eussent point fait abuser de la victoire, s'il avoit eu tous les avantages de son adversaire. Sans ce roi belliqueux, la fortune de Charles-Quint auroit pu s'étendre à un point effrayant pour ceux qui aiment à voir le cours des événemens rompre l'ambition démesurée, et briser l'orgueil qui tend à renverser les barrières des libertés nationales.

(1) Il se persuadoit quelquefois avoir des droits sur la Bretagne. Il osoit dire que par la mort de Henri III, le duché de Bretagne étoit dévolu à l'infante sa fille,

reconnu leur légitime maître, la France reprit sa supériorité, qui fut très-utile à ses voisins. Henri IV releva les espérances de l'Empire, et fit entrevoir à ses princes, qu'on pouvoit forcer l'orgueil des empereurs à plier sous la majesté des lois germaniques.

Si depuis, le cardinal de Richelieu humilia enfin cette formidable maison d'Autriche, c'est qu'il avoit hérité du génie et des desseins de Henri le Grand (1).

Richelieu devint l'ame de toute l'Europe; il fit que le célèbre Gustave-Adolphe consterna l'empereur, que l'Espagne trembla devant la France. Sa politique savante et non

---

comme héritière de sa mère, fille aînée de Henri II. Ce titre devoit transmettre, selon lui, à ses descendans l'héritage de la maison de Valois.

(1) Henri IV vouloit mettre des bornes à l'ambition et au pouvoir de la maison d'Autriche, soit en Allemagne, soit en Italie. Nulle entreprise ne fut jamais mieux concertée. Henri se liguoit avec l'électeur de Brandebourg, lorsqu'il fut assassiné. C'est un beau rêve politique, que le projet de république chrétienne attribué au même prince. Si cette idée sublime a été conçue dans un temps où les lumières n'étoient ni si grandes ni si étendues que de nos jours, pourquoi n'a-t-elle pas été reprise?

moins hardie substitua la maison de Bourbon à la maison d'Autriche, et lui attribua la puissance dont celle-ci avoit joui dans l'Europe. Point de doute que l'Europe n'y ait réellement gagné; car en ruinant la grandeur de la maison d'Autriche qui aspiroit à d'injustes et immenses dominations, la puissance des François forma l'ombre à laquelle plusieurs républiques dûrent leur naissance ou leur tranquillité.

Avouons en même temps, que la politique profonde de Richelieu avoit fasciné, pour ainsi dire, les yeux de l'Europe; car il avoit travaillé à augmenter considérablement la puissance enviée des François. Ce qui le prouve, c'est que l'Europe revint sur ses pas quand Louis XIV, trop épris de son pouvoir, déploya un orgueil fastueux. L'Europe alarmée embrassa les intérêts de ses premiers ennemis, pour établir un équilibre qui, véritable ou imaginaire, devoit faire sa sûreté.

Les conquêtes effervescentes de Louis XIV eurent donc leur source dans le mouvement que Richelieu avoit imprimé; et quand on considère aujourd'hui la prépondérance inattendue qu'il donna au trône de Louis XIII, l'heureux abaissement de ces grands, ennemis

du peuple et du roi, la création des arts dont nous jouissons, et qui endormirent à propos les factions, sa rare et étonnante prévoyance sur une multitude d'objets, on doit le regarder comme le plus grand homme d'état dont la France puisse encore se glorifier: nul autre n'a possédé son génie.

On jouit d'un spectacle bien intéressant, et qui forme la preuve la plus glorieuse du courage constant de la nation françoise et des ressources extraordinaires qu'elle porte en elle-même, quand, après la peinture des débats entre la maison d'Autriche et la maison de Bourbon, à la suite des désordres de nos guerres civiles, lorsqu'enfin Philippe II étoit sur le point de donner la France à sa fille Isabelle (1), on voit ce royaume, sorti à peine de ses ruines sous Henri le Grand,

---

(1) La bulle de Sixte-Quint contre les Bourbons prenoit sa force dans les opinions fanatiques du siècle, Les termes en sont curieux pour le temps où nous vivons. Sixte-Quint dit : *Le pouvoir pontifical est infiniment au-dessus de toutes les puissances de la terre ; c'est lui qui fait descendre du trône les maîtres du monde, pour les précipiter dans l'abyme comme des ministres de Lucifer, etc.*

humilier tout-à-coup ses voisins orgueilleux ou jaloux, et conclure ce célèbre traité de Vervins, qui fut le signal de l'abaissement de la monarchie espagnole. Que dis-je! l'Espagne même passa au petit-fils de Louis XIV, et aux droits de la naissance, la France joignit la gloire de conquérir cette couronne. Ainsi la superbe maison d'Autriche perdit son antique supériorité, et la perdit pour jamais. On applaudit à cette chute, quand on considère l'ame et la politique d'un Maximilien, d'un Ferdinand, d'un Charles-Quint, enfin d'un Philippe II.

Et lorsque l'on songe que, si ce dernier monarque avoit pu du moins se résoudre à satisfaire les prétentions de la Savoie, de la Lorraine et des Guises, il eût peut-être arraché la victoire à notre Henri IV, et commencé véritablement à régner sur la France qui auroit perdu ses forces, on voit avec effroi combien l'ambition de la maison d'Autriche étoit hautaine et pouvoit devenir dangereuse à nos libertés nationales.

Le seizième siècle est le siècle le plus marqué par de grands crimes et par de grands événemens. Quels rois, grand Dieu, étoient alors assis sur les trônes! Catherine de Mé-

dicis, Charles IX, Henri III, Philippe II, Christiern II, Henri VIII, sans compter les papes artificieux et cruels! Il est heureux de se trouver dans un temps où les rois sont humains et ménagent le sang des hommes.

Le protestantisme fut une barrière que les cercles Germaniques opposèrent à la trop grande puissance de Charles-Quint. On fit d'une dispute théologique un rempart contre la tyrannie; on ne concevra que d'après ces idées, comment il s'est trouvé un prince qui commandoit à l'Inquisition d'exterminer tout ce qui ne croyoit pas à la *transsubstantiation*; mais étoit-il possible en même temps que des peuples que l'on tourmentoit si cruellement pour ce dogme, ne réagissent point de toutes leurs forces? Les réformés se régénérèrent sous les coups dont on les accabloit.

Elisabeth fut l'auteur de leur indépendance: voilà son titre de gloire aux yeux de la postérité. Cette Elisabeth, avide de vraie gloire, tolérante et ferme, suivit le parti de l'honneur, et donna par sa sage administration une grande influence à l'Angleterre.

La Hollande et la Zélande, mécontentes du gouvernement de Philippe II, ayant fait offrir à Elisabeth de la reconnoître pour

souveraine, elle répondit à leurs ambassadeurs qu'il ne seroit ni beau ni honnête qu'elle s'emparât du bien d'autrui. Elle ajouta que la Hollande avoit tort d'exciter tant de tumulte pour la *messe* : mais après avoir parlé ainsi, elle sut en agir en souveraine; c'est-à-dire qu'elle sut deviner que les religionnaires deviendroient en Europe les partisans d'une liberté que Rome et la maison d'Autriche s'efforçoient d'anéantir.

On dit qu'Elisabeth viola le droit des gens en donnant du secours aux Hollandois; qu'elle ne devoit pas se mêler de cette querelle; qu'il ne lui étoit pas licite de s'établir juge des torts que Philippe II pouvoit avoir envers les Flamands. Ceci est un sophisme; les états ne sont pas plus isolés que les individus. La saine politique, les lois sacrées de l'humanité exigent que les injures faites à une nation soient aperçues et senties par toutes les autres. L'intérêt de la grande société veut évidemment que les lois constitutives d'un état ne soient pas impunément violées; la grande société doit prendre part aux outrages réfléchis et atroces d'un tyran aveugle ou furieux; c'est l'intérêt général qui doit présider à tous les mouvemens des

corps politiques : tel est le but essentiel de la société européenne.

Quoi ! une nation entière verroit d'un œil tranquille une nation voisine dont le sang couleroit sous des caprices extravagans et barbares ! Quand les lois humaines sont violées, tout rentre alors dans le droit primitif; assister un peuple opprimé et le soutenir dans ses généreux efforts, voilà le cri de la nature; cri puissant, conforme aux principes de la liberté naturelle ; réclamation tour-à-tour utile à toutes les nations, car il s'agit ici de l'intérêt des peuples contre celui de quelques souverains.

L'état qui s'isoleroit dans les grandes calamités de ses voisins, qui fermeroit l'oreille à leurs gémissemens, ou qui ne verroit que ce qui blesseroit ses intérêts particuliers, s'exposeroit donc à ne pouvoir jamais réclamer la médiation ni le secours d'une puissance limitrophe, ce droit antique et sacré des peuples malheureux ; les oppresseurs seroient donc éternels sur la terre, et violeroient à loisir les priviléges du contrat social, en franchissant les barrières des lois vivantes.

Je sais que le despote, toujours ombrageux, criera à la rebellion, dès que le moindre

soupir se fera entendre : mais tout prince, tout peuple généreux, volera au secours de la nation écrasée sous un joug de fer, ou livrée à l'anarchie ; il osera revendiquer les droits de la nature ; il ne souffrira pas qu'un souverain violent, ou qu'un peuple révolté, mette en danger les lois de la sûreté publique et particulière. Les principes politiques, vus en grand, ne se bornent pas à des points circonscrits ; la politique étroite et sourde trompe, et prend tous les caractères de l'insensibilité ; le grand intérêt de l'humanité, vu dans les siècles futurs et dans une immense circonférence, éclaire le génie et ne le trompe pas.

Ces principes sont heureusement consacrés dans l'histoire de l'Europe, par l'exemple de la Suisse et de la Hollande. Henri IV fit pour les cantons Helvétiques, ce qu'Élisabeth avoit fait pour les Provinces-Unies, et ce grand exemple rend les principes que je consigne ici plus sensibles et plus évidens.

Eh ! plût à Dieu que le farouche Philippe II eût été enchaîné par ses voisins ! S'il se permettoit d'avoir un parti puissant dans Paris pour mieux déchirer la France, n'auroit-il pas été licite de dérober ses malheureux sujets

sujets aux bûchers ardens de l'inquisition, et de réprimer cette férocité religieuse qui armoit ces innombrables bourreaux, lesquels frappoient immédiatement après ses soldats? car les bourreaux alloient de ville en ville, à la voix du duc d'Albe, faisant ruisseler le sang et ajoutant l'outrage à la cruauté.

Philippe II s'étant fait *généralissime* du pape, ce fut par ce moyen qu'il parvint à détruire successivement tous les priviléges qu'il rencontra et qui pouvoient gêner le despotisme si cher à son ame; il s'institua le monarque de l'église, et hérita dans le fait du redoutable pouvoir des papes. Pie V, d'une naissance obscure, correspondit avec Philippe II, adopta ses projets, les favorisa, et se montra le persécuteur le plus acharné à la destruction des protestans. Le monarque espagnol avoit jugé que le calvinisme étant le culte le plus conforme à la constitution des états libres, il devoit détruire jusqu'en ses fondemens une réformation qui ne pouvoit s'amalgamer avec la monarchie, où la limite du pouvoir est équivoque ou du moins indéterminée.

Le calvinisme (il faut l'avouer) avoit été introduit par des hommes d'une condition

obscure, toujours jaloux d'un luxe qu'ils ne partagent point, toujours ennemis de l'autorité qui pèse plus sur eux que sur les riches. En détruisant le despotisme de Rome, ils crurent obtenir une entière indépendance. La catholicité leur parut l'ame active de la tyrannie : leur fortune ne leur permettant pas les plaisirs ou les distractions de l'opulence, ils furent aigris contre tout ce qui portoit l'empreinte du faste. Voilà pourquoi on les vit dépouiller les temples de leurs ornemens et ôter à la religion tout son éclat(1).

Les réformateurs avoient pour objet de faire disparoître tous les rangs dans la société. Leur extérieur austère, leur jargon mystique déplurent aux grands. Rigoristes outrés, ils regardoient les plus légers divertissemens comme des crimes, et la moindre tolérance des rites de l'église Romaine comme une abomination punissable. Les monarques

(1) Une devotion lugubre, un costume sans dignité, l'absence de tout objet sensible, font encore aujourd'hui de ces assemblées de religionnaires une assemblée triste. Leurs exercices de piété sont froids et monotones. Je crains que ce culte trop nu n'éteigne peu à peu le saint desir d'adorer et de prier en commun.

riches et absolus, environnés de toutes les forces de la puissance, devoient donc s'opposer à ces opinions qui retranchoient à leur autorité ainsi qu'à leurs jouissances : aussi Philippe II consentoit-il à tout accorder à ceux qu'il appeloit rebelles, excepté la liberté de conscience. *Jamais je ne la leur donnerai*, disoit-il, *quand je devrois exposer ma couronne.* C'est qu'il regardoit cette liberté de conscience comme la dissolution des principes politiques qu'il avoit adoptés.

Ainsi, quand l'Inquisition exterminoit tout ce qui avoit le malheur de croire que Dieu n'étoit pas du pain, que Dieu n'étoit pas du vin, ce n'étoit pas qu'elle voulût positivement assujétir les hommes à cette croyance, mais c'est qu'elle vouloit que les biens des ecclésiastiques et leurs possessions, fussent rigoureusement respectés; c'est que les mystères étoient la sauve-garde réelle de leurs abusives propriétés; l'ambition des prêtres avoit le plus grand intérêt à ce que les mots d'*hérésie* et de *rebellion* fussent confondus.

Elisabeth, de son côté, ne voyoit dans les François que des ennemis déclarés. La cour de France avoit eu en vue de faire monter Marie Stuart sur le trône d'Angleterre, et de

déclarer Elisabeth bâtarde et usurpatrice. Mézerai dit ouvertement : *Qu'il n'étoit point de l'intérêt de la France de laisser prendre à Elisabeth une couronne qui appartenoit à Marie Stuart.*

Les princes Lorrains ayant marié leur nièce au dauphin, depuis roi de France sous le nom de François II, firent jouer à Paris une farce indécente, dont le sujet étoit le *couronnement d'Elisabeth.* On y traitoit sa mère et elle de comédiennes.

Elisabeth, qui regardoit comme perdue une autorité partagée, étoit fort éloignée de donner sa main à Philippe II. Entière dans ses sentimens, peut-on croire qu'elle eût fait monter sur le trône un prince fils du puissant Charles-Quint? D'ailleurs, Elisabeth n'auroit pu donner sa main à ce monarque sans une dispense de Rome ; or, c'eût été reconnoître l'autorité du pape. Tout favorisoit donc le calvinisme.

Mais les calvinistes, en pillant les biens des ecclésiastiques, sollicitoient trop vivement les anathêmes des prêtres. Ceux-ci, voyant qu'on franchissoit la barrière des dogmes jusqu'alors respectés, jugèrent que leurs richesses, reposant sur ce fondement

immuable, alloient s'écrouler devant les principes rigides des réformateurs ; et la France elle-même seroit devenue entièrement protestante, sans les excès imprudens auxquels se livrèrent les réformateurs, si intraitables lors du célèbre colloque de Poissy. Leur inflexibilité anti-politique, et dont les protestans doivent fort se repentir aujourd'hui, enleva à leur doctrine la gloire d'envahir tout un royaume. Et quels succès n'auroient pas suivi un succès aussi considérable !

Pendant ces débats, la morale étoit ensevelie dans un chaos épouvantable. La théologie scolastique, ce monstre à plusieurs têtes, régnoit seul pour tout obscurcir. Elle dictoit ces maximes irréfragables qui épouvantent et confondent la raison : elle brûloit dans ce monde, et étendoit les flammes de l'Inquisition jusques dans l'éternité; aucune lumière consolante sur les droits de l'homme, tant au civil qu'au politique; tout étoit marqué, même en histoire et en littérature, au coin du génie sombre de l'école ; tout étoit subordonné à un esprit de fureur, d'intolérance et de jargon théologique qui s'étoit communiqué à tous les partis. Le fanatisme enfin étoit déchaîné et parcouroit l'Europe,

la tête sous un camail, la torche à la main, et les yeux ceints d'un bandeau.

La liberté de penser, ce premier attribut de l'homme, n'avoit pas même un nom; la suprématie des papes avoit commencé à former cette déplorable éclipse de la raison humaine. L'ambition et la férocité de Philippe II épaissirent encore les ténèbres, et tentèrent d'ôter à l'homme ses droits imprescriptibles, et avec eux l'oubli de tous les devoirs, de toutes les vertus, de toutes les connoissances.

Tandis que le terrible monarque, prétendant à l'infaillibilité, à l'exemple du souverain pontife, méditoit par la force des armées et par le glaive des bourreaux, la destruction de tout ce qui portoit le nom de protestant, il faisoit assassiner le prince d'Orange, qu'il n'avoit pu détacher de l'intérêt des Pays-Bas. Déja la mort d'Egmont et de Horn avoit été le signal de celle de dix-huit seigneurs jugés par une commission particulière: mais est-il dans l'histoire même des empereurs romains, un monument plus odieux en tout sens que le décret de proscription de Philippe II contre le premier stathouder de Hollande? Peut-on transcrire les mots

suivans sans frissonner ? *Nous promettons en foi et parole de roi, et comme ministre de Dieu, que s'il se trouve quelqu'un assez généreux pour délivrer le monde de cette peste, en nous le livrant vif ou mort, ou en lui ôtant la vie, nous lui donnerons vingt mille écus d'or ; s'il a commis quelque crime, quel qu'il puisse être, nous le lui remettons ; que s'il n'est pas noble, nous l'anoblissons ; pardonnons aussi les crimes que les adhérens pourroient avoir commis, et même les anoblissons.* Les anoblissons !.... Et de son côté, le féroce duc d'Albe disputoit de barbarie avec Philippe II ; il se glorifioit tranquillement d'avoir fait périr sur l'échafaud dix-huit mille de ses concitoyens !

Le prince d'Orange, après avoir échappé à deux conspirations, fut la victime d'un fanatique Franc-Comtois qui se crut inspiré. A la nouvelle de sa mort, Philippe II dit : *Le coup auroit dû se faire depuis douze ans ; la religion y eût gagné.* Le massacre de la Saint-Barthélemi, ce carnage inouï dans les fastes de l'univers, occasionna des réjouissances à la cour de Philippe II, tandis qu'il avoit porté le deuil et la conster-

nation dans toutes les cours de l'Europe.

Philippe II ne vouloit asservir la Flandre que pour la dépouiller de ses richesses : mais ces *gueux* (car c'est ainsi qu'on nommoit les Flamands révoltés) jetèrent par leur courage les fondemens d'une république devenue florissante ; ils firent voir que rien n'est impossible à un peuple qui a fermement décidé d'être libre, ou de se voir anéanti. L'Inquisition, qui de près écrasoit les novateurs, accréditoit au loin le luthéranisme ; et la haine qu'on portoit aux évêques, ou plutôt la verge de fer de Philippe II, hâta cette révolution qui étonna l'Europe.

Qu'étoient les Hollandois vers le milieu du seizième siècle ? Leur subite élévation est peut-être le fait le plus étonnant de l'histoire moderne. Des matelots et des pêcheurs, occupant un petit pays marécageux, luttent contre la mer qui menace de les engloutir, et se défendent contre les meilleurs soldats de l'Europe, que l'Espagne payoit avec l'or du Mexique et du Pérou.

Ils dûrent paroître téméraires en concevant l'espérance de résister à leur redoutable maître qui faisoit marcher contre eux des milices et des bourreaux ; mais une invin-

cible persévérance leur tint lieu de forces réelles ; ils résistèrent vigoureusement à l'Espagne ; et forcés de ne compter que sur eux-mêmes, à force de cultiver l'Océan par un infatigable commerce, ils enlevèrent les trésors et les possessions de l'Espagne, qui s'épuisa malgré les mines de l'Amérique.

Eût-on pensé dans l'origine, non-seulement que l'Espagne, devenue trop foible contre eux, seroit obligée de reconnoître l'indépendance de cette poignée d'hommes, objets de ses mépris, mais encore que la Hollande, deviendroit son appui, et que cet état, sorti des marais de l'Océan, se verroit, en 1710, maître de disposer à son gré du trône des Espagnols ses anciens tyrans, et de leur nommer un roi (1) ?

(1) Depuis Philippe II jusqu'à Philippe V, quelle étonnante fortune parmi ce peuple incapable, il y a deux cent cinquante années, de nourrir ses habitans ! Il a contracté avec des nations riches, florissantes et plus guerrières que lui. Il a fallu vaincre mille obstacles réunis, et être possédé d'un esprit de sagesse, pour parvenir à figurer ainsi au milieu des puissances militaires ; mais cet esprit de commerce qui fonda leur existence, absorbant toutes les autres idées, s'est enfin tourné contre eux-mêmes.

A-t-on jamais vu un peuple croître si rapidement, élever, dans l'espace d'un siècle et demi, des villes florissantes, lancer des vaisseaux d'un pôle à l'autre, s'établir dans toutes les parties du monde, sur-tout dans l'Asie orientale (1)?

Qu'a-t-il recueilli de tant de cruautés, d'intrigues et de guerres, ce despote, le plus puissant prince de l'Europe? Il ruina ses états; et après avoir épuisé les mines de l'Amérique, il laissa *cent quarante millions de ducats* de dettes. Une obstination aveugle le fit tomber dans une suite de fautes politiques.

---

(1) Si, au lieu des solides avantages du commerce, les Hollandois avoient ambitionné la gloire des conquêtes, il leur eût été aisé, par des armemens maritimes, de faire trembler les despotes de l'Inde, de la Chine et du Japon. N'ont-ils pas des lieux d'entrepôt et des points de partance extrêmement favorables à une expédition victorieuse, comme le Cap, l'île de Java, Malaca, Ceylan, les Molúques, etc.? Avec ces stations, se rafraîchissant au Cap de Bonne-Espérance et à Batavia, ils auroient pu porter la guerre aux côtes de l'Asie, depuis Surate jusqu'à Canton, et depuis la Chine jusqu'à Jédos, capitale du Japon, villes que quelques galiotes à bombes écraseroient. Ils ne l'ont pas fait, ils ont été plus sages; ils se sont enrichis avec ces opulentes contrées.

La Hollande étoit un patrimoine qu'il tenoit de son père; il pouvoit y régner tranquillement; il irrita ce peuple; il força, pour ainsi dire, les Flamands à la révolte. Quelle humiliation pour cet orgueilleux monarque! Après avoir formé l'extravagant projet de subjuguer la France et l'Angleterre; après avoir cru que les ressorts de sa politique briseroient la science des chefs de la ligue, après avoir servi les révoltés des nations voisines, entretenu toutes les divisions, il eut la douleur de voir les états de Brabant, de Flandre, de Zélande, de Hollande et de Frize solliciter un joug étranger; il vit *ces gueux*, qui avoient pour attribut ironique *une écuelle de bois*, le braver; il perdit un pays plus riche aujourd'hui que toutes les dominations espagnoles (1). Ainsi les lois vio-

(1) Les habitans des Pays-Bas travailloient depuis long-temps à s'allier avec l'Angleterre; mais Elisabeth, toujours prudente, ne se détermina à cette alliance que quand elle vit que les Provinces-Unies en avoient assez fait pour rejeter à jamais le joug espagnol. Ce furent les Espagnols restés dans les Pays-Bas qui préparèrent tous les maux dont cette contrée fut affligée pendant vingt années. Ce même principe de persécution, qui

lées ne lui furent pas favorables; et toutes ces persécutions pour forcer la conscience de ses sujets; ne firent que révolter l'instinct moral qui repousse les violences et les édits injustes ou vexatoires.

Grand exemple! Les états généraux, assemblés à la Haye, déclarèrent solemnellement Philippe II déchu de la souveraineté, pour avoir violé les priviléges des peuples. L'acte portoit en substance ces maximes: que les peuples ne sont point nés pour les princes, mais que Dieu a établi les princes pour les peuples; qu'il ne peut y avoir de prince sans peuple, mais que le peuple peut

---

avoit épuisé l'Espagne d'hommes et d'argent, qui avoit allumé des bûchers dans toutes les villes des Pays-Bas, dicta bientôt l'édit insensé qui ordonnoit, sous peine de mort, à tous les Maurisques de sortir de la monarchie dans trente jours: les inquisiteurs en avoient donné le conseil. Ce conseil fit sortir un million d'habitans, les plus utiles par leur industrie et leur travail. Les attentats du fanatisme paroîtroient incroyables, si l'histoire ne l'affirmoit pas. Une autre barbarie plus voisine de notre siècle, siècle trop célébré par des poëtes, doit nous faire apercevoir que le délire du fanatisme n'est peut-être pas entièrement éteint, ou plutôt qu'il se reproduit sous mille formes diverses.

subsister sans prince ; qu'un tyran rompt les liens de l'obéissance.

Son ambition ne gagna donc rien à troubler l'Europe : la stérilité et la misère déshonorèrent un pays où il fit couler vainement d'énormes richesses pour forcer les sectaires à recevoir le joug de l'église romaine.

Mais, en détestant son despotisme et sa férocité, rendons justice aux talens qu'il possédoit : il eut la politique habile d'entretenir la paix au-dedans de l'Espagne ; il sut choisir ses ministres ; il les forma lui-même. A-t-il besoin de la république de Gènes pour la conservation de son duché de Milan ? il lie ces républicains à ses intérêts par des chaînes d'or ; il ménage des mariages entre la noblesse de Castille, de Catalogne, d'Aragon, de Navarre, de Valence et d'Italie.

On ne peut lui refuser encore la profonde connoissance des hommes. Il avoit le talent d'étudier avec soin le caractère de ses ministres, avant de les mettre en œuvre ; son attention étoit infatigable sur ce point, comme le plus intéressant pour un monarque, qui ne peut voir tant d'objets que par l'œil d'autrui. Savoir deviner la capacité des

hommes qu'on emploie, est déja un grand mérite : ce tact est le premier des talens, sur-tout dans un prince ; c'est par-là qu'il sait régner, qu'il règne véritablement ; il est rare qu'il se trompe, s'il craint de se tromper. Mais comme on connoissoit son tyrannique entêtement, ses ministres agirent d'après ses principes, et voulurent lui ressembler. Cette fermeté inflexible s'accorde rarement avec les affaires politiques : il eut une trop facile complaisance pour le duc d'Albe qui, sous un extérieur tranquille, cachoit une ame cruelle. Il la paya des sept Provinces-Unies.

L'insatiable avidité du duc d'Albe ne sauroit être représentée sous des traits trop vigoureux. Il foula aux pieds toutes les lois, et laissa par-tout les traces ensanglantées de son funeste pouvoir.

L'attention et la vigilance caractérisoient le monarque dans certaines parties du gouvernement : il ordonnoit à son conseil de discuter en sa présence les avantages et les périls d'une entreprise. Dans les affaires douteuses, il prenoit les avis par écrit ; il réfléchissoit profondément, et réunissoit les partis opposés : mais lorsqu'il s'agissoit des

hérétiques, toutes les lois alors étoient renversées ; il avoit contre eux une haine dévorante qui fermentoit dans son ame. Il fut à leur égard le plus cruel des persécuteurs.

Cependant il ne respectoit pas tellement les ecclésiastiques (1) qu'il ne sût les punir quand ceux-ci l'avoient offensé : il fit pendre lestement *une vingtaine de prédicateurs* de tous ordres, pour avoir prêché en Portugal, qu'il avoit usurpé la couronne ; et il avoit même répondu à Grégoire XIII, qui avoit voulu se rendre arbitre de ce différend, que ses droits n'étoient soumis qu'à son épée. Ainsi il étoit peu respectueux envers les prêtres de son église quand son orgueil ou son intérêt y étoit intéressé ; ce qui doit jeter du jour sur cette politique qui retenoit les apparences et les momeries du culte exté-

(1) L'archevêque de Tolède, en mourant, laissa pour des legs pieux un million d'écus. Philippe II s'appropria le million, en faisant décider par deux ou trois docteurs sans bénéfices, qu'il étoit, *comme père des pauvres*, l'héritier de ce prélat. On trouve dans sa vie tant d'actions contradictoires, que le pinceau s'en déconcerte.

rieur, pour mieux saisir l'autorité temporelle avec une souveraine habileté.

Après l'avoir considéré sur le trône, sa vie privée nous annonce le même caractère d'hypocrisie, de rigueur et de cruauté. Don Carlos coûta la vie à sa mère, qui, le quatrième jour de ses couches, ne put se refuser à la cruelle curiosité de voir le spectacle que donnoit l'Inquisition. Quels auspices! Ce terrible fils de Charles-Quint étoit né féroce et inaccessible à toute pitié; car malgré son rang (chose incroyable), il se plaisoit à voir expirer des malheureux martyrs de l'inquisition; il ne rougissoit point d'avouer qu'il serviroit lui-même de bourreau, s'il en manquoit. Il sembloit (je l'écris en frémissant), oui, il sembloit (et je copie l'histoire) se repaître de la vapeur épaisse qu'exhaloient les cadavres fumans; et dans ces dégoûtans spectacles, il avoit encore des espions à ses gages, chargés de lire dans les yeux des spectateurs la compassion dont ils pouvoient être atteints; ces satellites déguisés épioient les plaintes et le mouvement involontaire de la nature; sur ces indices, ceux que la pitié avoit touchés trop vivement, étoient livrés aux inquisitionnaires.

On

On ne le vit qu'une fois sous les armes : ce fut le jour qu'on monta à la brèche lorsque la ville de Saint-Quentin fut emportée d'assaut; mais le jour de cette bataille, sa peur fut si grande, qu'il fit vœu (1), s'il en réchappoit, de bâtir un magnifique monastère dédié à saint Laurent; il y ajouta une église et un palais, et il voulut que ces édifices eussent la forme d'un *gril*, parce que saint Laurent, d'après les légendes, avoit été rôti sur un *gril*. Telle est l'origine de l'Escurial, qui coûta des sommes immenses. Mais il perdit le fruit de cette bataille, dont les avantages auroient pu s'étendre si loin, que Charles-Quint, au fond de sa retraite, instruit d'une telle victoire, demanda si son fils étoit à Paris (2). Le comte d'Egmont, à qui il fit depuis

(1) Il en fit un autre mental, de ne se trouver désormais à aucune bataille.

(2) Il prit dans un couvent de moines l'avis chrétien et bien utile à la France, *qu'il ne falloit pas réduire ses ennemis au désespoir*. Ce conseil, puisé dans un cloître, fut suivi. Les François se relevèrent et prirent Calais, qui depuis deux cents ans appartenoit à la Grande-Bretagne. Il fut aussi clément envers les Italiens. Le duc d'Albe, dépositaire de ses forces, vouloit humilier

trancher la tête, lui fit gagner la bataille de Gravelines, dont il ne sut pas mieux profiter.

Monté sur le trône par l'abdication de Charles-Quint, le premier acte de sa puissance fut de rompre une trève que son père avoit faite avec les François. Fils ingrat, autant qu'il fut depuis mauvais père, époux barbare, maître impitoyable, ami dangereux, allié infidèle, dissimulé, défiant, vindicatif, sa haine contre les protestans tenoit de la frénésie.

---

un pontife ambitieux, et Rome étoit en son pouvoir. Philippe II lui écrivit *qu'il aimoit mieux perdre son trône que de déplaire au pape.* Et tandis que le duc d'Albe alloit se rendre maître de cette capitale du monde, il fit faire les excuses du roi d'Espagne au pape par la bouche même du vainqueur. Il rendit au Saint-Siége toutes les places démantelées; il accepta des conditions honteuses. Cette conduite ne pouvoit être que le fruit de son éducation. Son gouverneur ôtoit son chapeau à trente pas, lorsqu'il voyoit passer un homme portant habit ecclésiastique. Ses inclinations monacales percèrent dès l'enfance. Charles-Quint arrangea son mariage avec Marie, reine d'Angleterre. Il seroit difficile d'assigner l'utilité de ce mariage: Philippe, par les conditions, n'étoit pas maître d'avoir à son service un Espagnol. Mais la paix de Catau-Cambresis fut glorieuse pour ses armes et pour sa politique; elle occasionna dans

A l'orgueil il mêloit la vanité ; il vouloit qu'on ne lui parlât qu'à genoux ; il faisoit trembler jusqu'aux complices de ses cruautés ; et le ministre le plus fidèle à ses vengeances royales, le duc d'Albe, étant un jour entré dans le cabinet de ce prince sans être introduit, essuya ces foudroyantes paroles : *Une hardiesse telle que la vôtre mériteroit la hache.*

Quand il fit périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn, il dit qu'il fai-

---

la suite l'infortuné mariage de Philippe avec Isabelle de France. Il chercha les moyens d'épouser Elisabeth, qui étoit déja sur le trône ; mais s'il avoit de la pénétration, elle étoit en défaut, s'il espéra jamais partager le lit et le sceptre d'une femme qui avoit autant de génie. Le rusé Sixte-Quint excitoit Philippe à précipiter ses desseins contre l'Angleterre ; mais quand on approfondit le génie astucieux de ce pape, on est tenté de croire que Sixte-Quint s'entendoit avec Elisabeth, et que toutes les offres qu'il faisoit à Philippe II n'étoient qu'un piége. Il essaya d'usurper le royaume de Portugal et de le joindre à ses états ; le cardinal Henri n'avoit semblé le posséder que pour donner à Philippe II le temps de se préparer à le disputer à l'héritier naturel don Antoine. Il avoit conseillé à Sébastien, roi de Portugal, d'aller se faire tuer en Afrique ; il y périt, et des théologiens armés d'argumens achevèrent la conquête.

soit tomber ces têtes, parce que *des têtes de saumons valent mieux que plusieurs milliers de grenouilles.*

Les couvens étoient les principaux objets de ses largesses : en donnant à des moines, il donnoit encore à des concubines; il répandit par-tout, pour ses plaisirs, l'or et les diamans.

Il ne marchoit jamais sur les tombes, parce qu'au haut de l'épitaphe il y a quelquefois une croix. Mettant sa conscience en repos par ces pieuses momeries, il fit périr plus de cinquante mille protestans; et ses guerres, de son propre aveu, lui coutèrent cinq cent soixante-quatre millions de ducats.

Quoiqu'attaché aux dogmes de la religion catholique, il eut de nombreuses maîtresses. (1) Il vivoit dans l'adultère avec Anne de

(1) La volupté, qui amollit quelquefois le cœur de l'homme, endurcit ordinairement celui des souverains despotes. La tyrannie ne s'éteint point dans l'habitude des plaisirs; elle devient plus insensible au sein de la débauche : c'est le feu qui durcit l'argile. Néron s'enfonçoit dans les crimes avec le poison des délices : tout s'aigrit dans un cœur né vicieux. Les empereurs romains marièrent au libertinage le plus effréné les cruautés les plus atroces.

Mendoza; il avoit créé le mari de cette femme le ministre de ses plaisirs. Il eut pour rival le malheureux Escovedo. Le monarque jaloux et irrité chargea le dénonciateur d'assassiner de sa main l'accusé.

Il fit aussi décapiter dom Juan de la Nusa par le vice-roi d'Aragon, et ce ne fut pas pour cause de religion, à ce qu'il paroît. Joseph Andrada fut chargé des entreprises les plus secrètes et les plus monstrueuses.

Il mit tout en usage pour cacher, pour dérober à tous les regards ses filles naturelles, en les emprisonnant au fond d'un cloître; et, dans sa profonde hypocrisie, il eut toujours l'art de pallier ses vices. Les bûchers sans cesse allumés auroient dû s'éteindre d'eux-mêmes; mais il ranimoit les fureurs de l'Inquisition, lorsque celle-ci étoit lasse de répandre le sang.

Ce roi cruel gouverna un peuple au plus beau moment de sa gloire, enivré de ses succès, et dont la fierté s'élevoit au-dessus de celle des autres nations. Mais Philippe II oublia sa force, et embarrassa ses négociations de subtilités qui lui firent perdre en intrigues et en mouvemens contradictoires, une puissance réelle et fort étendue. Cette politique

versatile convient à de petites républiques, à des états bornés; mais ceux qui ont du poids, de la grandeur, doivent renoncer à ces ruses insuffisantes, et n'employer que la hauteur des idées et la discipline militaire, pour arriver à leur but.

La dissimulation, il faut l'avouer, est quelquefois nécessaire à un roi : les passions sont trop vives autour de lui pour qu'il ne temporise pas avec elles. Mais Philippe II étoit fourbe plutôt que dissimulé. Il n'étoit pas né pour la place qu'il occupoit à cette grande époque : il lui auroit fallu un génie profond ; le sien n'étoit que délié.

Il mit au rang de la science du gouvernement l'usage d'employer des espions qui fouilloient dans les intrigues les plus cachées. Un grand roi ne doit point avoir cette curiosité inquiète, et ne doit point s'abaisser à cette minutieuse vigilance. Les actions secrètes des hommes ne le regardent pas; il ne doit saisir que celles qui tendroient à troubler le repos de l'état.

Un grand événement de sa vie domestique excite encore aujourd'hui la curiosité du monde. Mézerai, dur, mais véridique, dit positivement : *Il est certain que Philippe II*

empoisonna son épouse et la fit périr avec le fruit dont elle étoit grosse. Mais plusieurs historiens le justifient du crime d'empoisonnement, et assurent qu'Elisabeth mourut du chagrin que lui causa la perte de don Carlos. Mais point de doute que Philippe II ne fût coupable d'un parricide. L'histoire tragique de don Carlos est donc fondée; car le roi remit son fils à la haine des inquisiteurs, haine connue et rendue trop publique par d'indécentes déclamations. Or l'Inquisition et Philippe II ne faisoient qu'un.

Ce monarque, qui avoit versé le sang pendant un règne de quarante-quatre années (1), mourut tranquillement à l'âge de soixante-quatorze ans. Deux jours avant sa mort, il voyoit les cieux ouverts : frappé d'une maladie horrible et longue, il fut patient et ferme: il reçut quatorze fois les derniers sacremens avant d'expirer : sa conscience ne lui reprochoit rien.

---

(1) L'histoire dit qu'il fit périr par le fer ou le poison plus de cinquante mille hommes ; et il dit aux médecins qui n'osoient le faire saigner : tirez sans crainte quelques gouttes de sang des veines d'un roi qui en a fait répandre des flots aux hérétiques.

Qui prononcera, qui osera prononcer sur la religion de ce prince ? Seroit-il possible qu'il eût été de bonne foi? Il me semble que, sous ce point de vue, il n'y avoit plus de remède à sa pieuse frénésie, et qu'on en doit d'autant plus détester ses monstrueux principes et sa superstitieuse croyance : mais il est plus probable qu'il pensoit pouvoir effacer par des pratiques de dévotion, les attentats de sa vie publique et privée. Erreur inconcevable, mais trop commune dans ce malheureux siècle, où la morale et la saine politique n'avoient ni règle, ni mesure !

Ce fut lui qui fit imprimer à Anvers la belle *Bible polyglote* qui porte son nom. Il donna un décret par lequel il fixoit à quatorze ans la majorité des rois d'Espagne.

Philippe II étoit petit (1). On a eu occasion

(1) Il étoit encore petit au moral comme au physique dans une multitude de choses : tantôt il abaissoit son orgueil jusqu'à manger au réfectoire avec des moines ; tantôt il faisoit sortir de sa présence une femme qui avoit ri en se mouchant. Il n'entroit pas dans un monastère sans baiser toutes les reliques ; il faisoit pétrir son pain avec de l'eau d'une fontaine en crédit pour les miracles ; il se vantoit de n'avoir jamais dansé, de n'avoir jamais porté de haut-de-chausses à la grecque ;

de remarquer que les passions concentrées, personnelles et violentes, logent de préférence chez les hommes de petite stature : en général ils sont plus méchans; les petits êtres ont plus de passions vicieuses que les autres.

Cependant les nouvelles opinions agitoient tous les esprits; la réformation s'étendoit malgré les bûchers; la France étoit en suspens; on demandoit de tous côtés un concile national, et Catherine de Médicis elle-même avoit proposé au pape d'ôter les images des églises, d'accorder la communion sous les deux espèces, d'abolir la Fête-Dieu, et de célébrer la messe en langue vulgaire.

Les plaintes des François éclatoient contre le concile de Trente; les rieurs disoient, pour peindre l'influence de la cour de Rome, qu'*elle envoyoit le Saint-Esprit dans la va-*

---

il interrompoit par modestie les harangues qu'on lui faisoit; il étoit fort grave dans toutes ses actions; mais il se livra à des transports extravagans lorsqu'il apprit le massacre de la Saint-Barthélemi. Il avoit peu de considération pour les poëtes; et lorsqu'on lui en demanda la raison, il fit cette réponse sensée : *c'est qu'ils ne savent pas se maintenir dans les bornes de la modestie.* La fortune le servit encore mieux que ses talens.

lise du courrier. Les ambassadeurs de France vouloient rompre l'ascendant des légats et des Italiens; mais ceux-ci, avec leur adresse accoutumée, tournèrent les événemens au gré du pape.

Lainez, général des Jésuites, soutint que du pape seul émanoit toute autorité spirituelle; qu'en lui seul étoit renfermée *toute la hiérarchie*. Fra-Paolo, dans son *Histoire du Concile*, développe le tissu des intrigues, et met au jour les vaines subtilités qui ne se mêlèrent que trop aux matières les plus importantes.

Ce fameux concile, qui auroit dû avoir pour but de couper la racine de tant d'abus excessifs que lui reprochoient les novateurs, ne s'occupoit qu'à faire valoir les immunités ecclésiastiques, telles que les années d'ignorance les avoient produites. Il entassoit une foule de bulles évidemment contraires aux lois civiles et au bien général de la société.

L'ancien esprit de domination reparut dans toute sa hauteur et souleva une partie de la nation françoise, qui depuis a constamment rejeté une pareille discipline. Le concile de Trente taxoit d'hérésie tout discours qui tendoit à infirmer la jurisdiction des ecclésias-

tiques ; à peine les droits de la souveraineté furent-ils mis à couvert.

Ce concile fameux ne finit qu'en 1563. Il fut reçu différemment dans plusieurs états. Le roi d'Espagne montra en public la plus grande soumission ; mais ce qu'il faut saisir aujourd'hui comme un trait précieux, il donna des ordres secrets pour le maintien de l'autorité royale. Le chancelier de Lhôpital et le parlement s'opposèrent vivement à la publication du concile.

Il ne fit que choquer, aigrir les protestans : l'espérance de les ramener s'évanouit ; l'*index* des livres défendus ne fit qu'augmenter la rupture; les auteurs et les ouvrages flétris dans cet *index* obtinrent de nombreux partisans, parce que ce despotisme violent et sacerdotal révolta tous les esprits éclairés ; et il y en a dans tous les siècles.

Pie V avoit fait brûler comme hérétiques des hommes distingués par leurs lumières, entr'autres le savant *Palearius*, dont le crime fut d'avoir appelé la sainte Inquisition un *poignard levé sur la tête des gens de lettres* (1). Les destinées des savans n'étoient

(1) Les successeurs de Palearius l'ont bien vengé; car les gens de lettres ne pardonnent pas à la persécution

pas tranquilles. Ramus avoit été assassiné par ses écoliers; les autres étoient fugitifs (1) ou poursuivis par les persécuteurs obstinés des consciences, et chacun disoit venger la cause de Dieu.

Lorsqu'on songe que des événemens aussi

---

qui attente à leur liberté. De siècle en siècle, ils font entendre leur cri, qui se propage jusqu'à ce que l'oppresseur soit entièrement diffamé dans les races futures.

(1) Parmi eux on distingue Fauste Socin. Egalement éloigné des catholiques et des protestans, qui ne s'entendoient pas, il voulut réconcilier les partis opposés. Il s'attacha à la morale divine de l'évangile, qui recommande la paix, la charité. Il honora J. C. comme un sage doué d'une vertu surnaturelle, que Dieu avoit rendu l'organe immédiat des préceptes les plus faits pour conduire les hommes dans le chemin de leurs devoirs, et dans la pratique des vertus. Cette doctrine, qui ne blessoit point la raison humaine, qui tranchoit les disputes théologiques, révolta les catholiques et les protestans, jaloux de dogmatiser, et qui substituoient l'orgueil des argumens à la charité évangélique. Fauste Socin, qui, avec ses idées philosophiques, n'eût pas échappé aux bûchers de l'Inquisition, ne craignant pas moins les apôtres de Genève, alla fonder sa secte en Pologne et en Transylvanie. Proscrite depuis, elle a jeté ses racines en Hollande et en Angleterre. Ce paisible réformateur, dont le nom ne périra point, mourut en 1604.

extraordinaires sont pour ainsi dire récens, on a droit de s'étonner de ce qui s'est passé. Que ne doit-on pas aujourd'hui à cet esprit philosophique qui a démontré le néant et la honte de ces débats violens et insensés qu'occasionnoit alors le culte ?

Que l'étude de l'histoire nous serve donc à apprécier les avantages du temps présent ; qu'elle nous guérisse sur-tout d'une erreur dangereuse, de celle qui voudroit nous persuader que l'époque où nous vivons est un siècle dégradé ou dégénéré. Rien de plus faux. Qui de nous regretteroit de n'avoir pas vécu dans le seizième siècle, au milieu de tant d'orages sanglans, sous la domination de ces monarques foibles, féroces, ou superstitieux ? Le joug ecclésiastique pesoit alors de toutes parts, et forçoit les caractères à l'hypocrisie.

LOUIS XIII.

La régence orageuse de Catherine de Médicis avoit enfanté une partie des troubles des régnes précédens. Celle de Marie de Médicis, sans produire de si grands maux, bouleversa tous les plans établis; et ces deux femmes du même sang, égales en ambition, inégales en talens, ont versé sur la France des désastres qu'elle n'eût pas connus sans leur fatale administration.

Lorsque le gouvernement est sujet à changer brusquement de forme, à décomposer ses propres ressorts, il est impossible que la félicité nationale reçoive une base permanente; tous les projets de Henri IV furent abandonnés. La régente prit des liaisons étroites avec ces mêmes Espagnols qu'on alloit combattre : et pourquoi formoit-elle ces nouveaux nœuds qui détruisoient tout le fruit des opérations passées ? Uniquement pour se soutenir contre les entreprises des grands, et pour les contenir dans leur mutinerie.

Elle eut d'abord quelqu'idée de s'allier avec

les princes protestans; mais le nonce du pape, l'ambassadeur d'Espagne, imbus des principes reçus en Italie, rejetèrent ce moyen. Cependant, puisqu'il fut imaginé et même débattu, on peut penser que la régente n'avoit point craint d'opposer une partie de l'état à l'état même.

Le règne de Henri IV avoit peut-être offert les traits de la monarchie limitée; et cette forme heureuse est très-rare dans l'étrange mobilité de ce gouvernement admirable ou pervers. Maître dans tout ce qui regardoit l'extérieur de l'état, Henri laissoit aux lois tout leur pouvoir dans l'intérieur. Tel est, si je ne me trompe, le caractère de la vraie monarchie.

Depuis, le conseil de la reine étant conduit par le Florentin Concini, et par sa femme Galigaï, ils usurpèrent un empire prodigieux sur Marie de Médicis, qui n'étoit pas une ame forte. Elle laissa donc prendre à ses favoris toute l'autorité, dont ils usèrent à leur profit; et pendant ce temps la maison d'Autriche, déja si puissante, et que Henri IV avoit eu dessein d'abaisser, domina encore avec orgueil, malgré ses pertes dans les Pays-Bas.

La France, à cette époque, cessa d'être regardée comme le plus sûr rempart de l'Europe contre cette ambitieuse maison qui prétendoit l'asservir.

Comme toutes les grâces tomboient sur Concini et sa femme, dévorés d'une cupidité insatiable, un cri d'indignation général s'éleva contr'eux. Pour étouffer les plaintes, ils prirent le parti d'associer les plus échauffés à leur brigandage. La foule des mécontens, c'est-à-dire des demandeurs, augmenta en proportion de ce qu'on leur donnoit; et les plus avides portèrent le plus haut leurs prétentions et leurs clameurs.

Le gouvernement, qui s'étoit raffermi sous une main attentive et paternelle, fut livré à un démembrement qui, pour ne point ramener l'ancien partage des domaines, fut encore plus funeste à la patrie, parce que la cupidité attaqua les timides propriétés du peuple, et sappa le germe de la subsistance. Les Italiens donnèrent les funestes idées de ce travail financier qui ruine l'agriculture et jusqu'aux ressources obscures du pauvre.

O honte! on vit les grands provoquer les impositions, en calculer le revenu, faire ligue avec des partisans, donner des projets concussionnaires,

concussionnaires, s'occuper de péages, d'octrois, s'en appliquer le produit; et c'étoient des princes du sang, des ducs et pairs, des maréchaux de France, qui, non contens de leurs possessions territoriales qu'ils avoient abandonnées, venoient dans les villes composer avec le fisc, et se rendre les complices des traitans. Ils ne rougissoient pas de détruire les priviléges des cités et des citoyens, eux qui devoient en être les gardiens; et ils se séparèrent du corps de l'état, pour augmenter, d'un trait de plume, leurs entreprises illicites et lucratives.

Toutes ces manœuvres étudiées et obscures, indignes de la noblesse françoise, tournoient au désavantage du peuple, dépossédé de ses franchises, et foulé arbitrairement par une multitude de projets vexatoires que les intéressés faisoient passer au conseil. La noblesse françoise, nous le demandons à l'observateur impartial, représentoit-elle alors les anciens vassaux de la couronne qui rivalisoient avec elle, et qui, comme elle, avoient des sujets qui connoissoient l'obéissance, sans craindre l'oppression?

Tout ce que la cupidité put imaginer pour extorquer l'or, fut mis en usage; et comme

elle dégrade et avilit les ames, elles ne connurent plus alors que la soif du gain, toujours plus altérée par la jouissance. La rivalité la plus déshonorante s'établit parmi ces seigneurs qui luttèrent encore entr'eux pour partager les dépouilles du peuple; et telle fut l'époque désastreuse de cette foule de petits droits honteux et abusifs qui ont semé partout les barrières destructives de tout commerce et de toute industrie. C'est une époque honteuse pour la noblesse françoise, qui se montra concussionnaire.

Tout l'argent amassé par Henri IV, et mis en dépôt à la Bastille, n'avoit servi qu'à soudoyer l'avidité jalouse des prétendans; ils soutinrent encore n'avoir pas été assez payés de leur soumission au feu roi, et ils demandèrent des sommes nouvelles : comme si l'état leur avoit appartenu en propre.

Ils sortirent de la cour après avoir épuisé le trésor royal. Le prétexte étoit la haute faveur de Concini, et l'insolence de ce favori puissant; le motif réel étoit qu'il leur refusoit ce qu'il s'appliquoit à lui-même.

Ce maître nouveau de l'état étoit petit-fils d'un notaire; sa femme étoit fille d'un ménuisier et de la nourrice de la reine. Il devint

tout-à-coup marquis d'Ancre, maréchal de France, gouverneur de province, premier gentilhomme de la chambre. Violent, altier, capable des plus basses intrigues, les grands le méprisoient à raison de son obscure origine, et les peuples à cause de ses vexations.

Un murmure général remplit les provinces où les extorsions parurent plus odieuses encore; et Condé voyant le moment favorable, leva l'étendard de la révolte. La moitié de la cour se rangea sous ses drapeaux, et le reste ne demeura auprès de la reine que pour épier ou faire naître l'occasion de perdre le favori.

La faction demandoit que l'on assemblât les états, qu'on différât le mariage du jeune Louis, et que la reine désarmât. On acquiesça à ces demandes par foiblesse et par crainte. Elles augmentèrent les troubles. La reine donna à ces seigneurs ambitieux de nouveaux prétextes de se plaindre. Ils voulurent partager avec Marie de Médicis cette autorité dont elle ne devoit plus avoir que l'apparence. Ces grands étoient devenus véritablement redoutables, d'autant plus qu'ils attaquoient le peuple comme le trône; et sans Richelieu qui vint et les brisa, ils changeoient

la constitution. A en juger par leur extrême avidité, l'état n'y auroit pas gagné; ils étoient tout-à-la-fois courtisans artificieux près du trône, et despotes oppresseurs dans leurs terres; ils menaçoient la patrie d'un double fléau.

On comptoit parmi eux d'Epernon, gouverneur de la Guienne et souverain de cette riche province; Guise, qui avoit pour lui les grands noms des hommes illustres dont il sortoit, et qui s'étoit vu lui-même prêt de porter la couronne; le duc de Bouillon, qui possédoit la souveraineté de Sedan sur les confins du royaume, et de vastes domaines dans la France; Montmorency, fils de cet homme fameux qui avoit tenu si long-temps l'épée de connétable; Lesdiguières, qui conservoit le Dauphiné, et regardé comme le premier capitaine de la France; enfin une foule d'autres qui demandoient d'une voix unanime la convocation des états généraux.

Rien ne paroissoit devoir être plus formidable que l'assemblée de ces états : mais leurs grands projets s'évanouirent en vaines contestations; et ils se séparèrent sans avoir rien conclu, parce qu'ils n'avoient pas su former d'avance un plan raisonné, c'est-à-dire praticable.

Les préjugés de chaque corps y dominèrent, et n'eurent pas même l'art de se déguiser. Aucun ciment ne sut lier ce grand corps, puérilement opposé à lui-même par les plus futiles intérêts. Les lumières de notre siècle, il faut encore que je me répète, manquoient à cette assemblée nationale; et depuis, la France, qui a su acquérir les lumières suffisantes, n'a point revu la convocation des états généraux.

La régente profita de ses divisions; et revenant avec cette facilité que donne le pouvoir, sur le traité qu'elle avoit signé, elle assembla de nouvelles troupes, au lieu de les congédier. Elle n'avoit pas besoin de la force pour dissoudre cette assemblée; elle auroit mieux fait d'éviter avec soin tout ce qui pouvoit ressembler à l'empire de l'autorité, qu'il falloit dissimuler, après ses premières démarches.

Elle défendit au parlement de prendre connoissance des affaires d'état. Il s'étoit cru obligé de faire des remontrances sur les dissipations du trésor de Henri IV; ses remontrances furent fort mal reçues de la cour. Les magistrats se voyant humiliés, n'en furent que plus fermes dans leurs décisions.

Ils ne parloient que de mettre sous les yeux du jeune roi des vérités importantes au bien de son royaume, vérités qu'on lui cachoit par le plus dangereux de tous les artifices : ils annoncèrent qu'ils ne cesseroient jamais le travail des remontrances. Vainement voulut-on leur interdire ce foible dédommagement ; ils prétendirent avoir le droit, du moins, de faire entendre leur voix et de porter la parole ; satisfaction si consolante pour ceux qui n'ont point d'autres armes.

Le parlement avança donc qu'il s'étoit toujours entremis utilement des affaires d'état, et que les rois l'y avoient appelé. Le combat s'engageoit vivement entre la cour et la magistrature. La rupture paroissoit inévitable, lorsqu'une conciliation adroite, pour ne pas dire nécessaire, pacifia les esprits. L'arrêt du conseil resta sans exécution ; et les magistrats, satisfaits de cette condescendance apparente, n'en demandèrent pas davantage. Ainsi se rétablit l'union entre le parlement et la cour.

Le prince de Condé, qui s'attendoit que le parlement s'irriteroit par degrés et leveroit enfin l'étendard de la guerre, avoit commis les premières hostilités en son nom. Quand

il vit que sa prudence l'avoit arrêté, et qu'il n'avoit songé qu'à conserver ses prérogatives et le point d'honneur, il se joignit aux calvinistes, toujours ardens lorsqu'il s'agissoit de combattre une cour dont ils se défioient sans cesse, et non sans raison : ils levèrent des troupes pour lui.

Les confédérés n'osèrent pas avouer d'abord qu'ils prenoient les armes contre le roi. Ils répétèrent la phrase usitée, *qu'ils n'en vouloient qu'à ses ministres, corrupteurs nés du souverain.* Pour mortifier plus sensiblement la reine, ils affectèrent de répandre dans leurs écrits satiriques, qu'on n'avoit pas recherché avec assez de soin les complices de la mort du feu roi ; qu'on avoit environné le procès des ombres les plus épaisses : reproche outrageant, et qui transporta tellement la reine de fureur, qu'oubliant l'intérêt de son repos, elle résolut de ne garder aucun ménagement.

L'armée des princes étoit bien inférieure à celle du roi ; mais cette inégalité n'empêche pas toujours la victoire. Il y avoit dans le parlement de Paris beaucoup de membres attachés aux confédérés. La cour fit enlever le premier président. Le parlement le rede-

manda, mais inutilement. Il se repentit alors de n'avoir point été plus loin, et il fit des vœux secrets pour les armes du prince du sang, tout en le déclarant criminel de lèse-majesté.

Le jeune monarque alla recevoir son épouse sur la frontière, à la tête d'une armée. Cette guerre qui se passoit en bravades, n'eut pas l'animosité des guerres civiles; on s'observoit, et l'on ne vouloit pas se détruire. On cherchoit seulement les moyens d'obliger la cour à changer les ministres. C'étoit le desir de tout Paris et des parlemens.

Comme on n'osoit pas exprimer formellement ce vœu public, les mécontens prenoient un détour perpétuel, alléguant qu'il falloit obtenir avant tout la recherche et la punition des complices de la mort du feu roi. Ces propos éloignoient la reine, naturellement opiniâtre, de toute espèce de conciliation Les calvinistes, qui rêvoient incessamment au plan d'une république, ne manquoient pas de saisir la moindre occasion propre à renouveler et à appuyer leurs droits.

Cependant les deux armées évitoient d'en venir aux mains, mais elles n'en étoient pas moins attentives à profiter des avantages que

le hasard pourroit leur offrir. En revenant de la frontière où les mariages s'étoient faits avec une grande pompe, le roi et la cour risquèrent d'être enveloppés. La reine connut la frayeur; et cet effroi fut si grand, qu'elle offrit précipitamment aux uns et eux autres plus qu'ils n'auroient osé desirer. La paix se fit à Loudun.

Le prince de Condé, victorieux sans avoir tiré l'épée, fut maître des conditions. Il obtint quatre ou cinq villes de sûreté, et pour ses adhérens, des gouvernemens et des charges. Les calvinistes, par ce nouveau traité, obtinrent la confirmation des édits faits en leur faveur; et le roi (ce qui prouve combien l'épouvante avoit gagné la cour) déclara que le prince n'avoit armé que pour le bien public.

Le succès éblouit Condé. Il ne vit pas que cette incroyable facilité de la part du ministère cachoit un piége. En effet, le prince ne fut pas plutôt désarmé et rendu à la cour, qu'on l'arrêta. Celui qui lui demanda son épée de la part du roi, pour cette seule action, obtint le bâton de maréchal de France: tant le parti de Condé paroissoit redoutable!

Le peuple en fureur s'en prit au maréchal

d'Ancre, enfonça les portes de son hôtel, brisa les fenêtres, pilla ses meubles; et la reine, tremblante et joyeuse de voir l'orage se porter ailleurs, tenoit ses équipages, qui contenoient l'argent et les pierreries de la couronne, tout prêts à emmener le roi, si le coup eût manqué.

Le prince une fois prisonnier, ses partisans découragés, et n'ayant plus de chef, cherchèrent en vain un nom aussi imposant que le sien. Ils se soumirent. Le crédit du maréchal d'Ancre devint encore plus considérable après cette détention. Il offrit de soudoyer à ses frais une armée de sept mille hommes pour protéger le trône, lui qui peu auparavant n'avoit pas de quoi payer un domestique. Enivré de sa fortune, il dédaigna les cris du public qui redemandoit le prince; et sous le nom de la reine, il poussa jusqu'au plus haut degré l'orgueil indiscret du pouvoir.

Le roi étoit devenu son premier esclave. Il ne sortoit que sous son bon plaisir. On lui intimoit incessamment les ordres de la reine-mère; s'il vouloit aller à la chasse, ou se promener ailleurs que dans les Tuileries, le ministre l'en empêchoit. Gêné, contrarié,

quoique majeur, le roi souffroit avec impatience que cet insolent favori le tînt en captivité.

N'osant s'en plaindre à sa mère, qui lui inspiroit une sorte de frayeur, il s'en plaignit à un jeune gentilhomme, nommé de Luynes. Il avoit été page de Henri III, et paroissoit un homme sans conséquence. On l'avoit mis auprès du roi, parce qu'il avoit su dresser des pies-grièches à imiter le vol des oiseaux de proie; et Louis XIII qui, dans son ennui, se divertissoit à cette espèce de chasse, en fut si enchanté, qu'il s'attacha à de Luynes, et qu'il ne pouvoit plus se passer de lui.

Comme il n'osoit lever les yeux devant sa redoutable mère, il disoit quelquefois à son favori, qui vouloit l'enhardir à parler et à agir: *Je ne dirai point cela*; et dans leurs entretiens, lorsqu'ils venoient à parler de Charles IX, qu'on avoit retenu de même en tutelle, le roi disoit à voix basse: *Le sonner du cor ne le fit pas mourir, mais c'est qu'il se mit mal avec la reine Catherine sa mère, à Monceaux.*

De Luynes ne paroissoit pas dangereux au maréchal d'Ancre ni à la reine-mère. On ne le croyoit occupé que de ses pies-grièches.

Il affectoit devant la cour de ne parler que de cette chasse et du plaisir rare qu'on y prenoit. Il ruina néanmoins insensiblement le pouvoir de la reine-mère et du maréchal.

Tous les soirs, au chevet du lit du roi, il recevoit ses plaintes; et loin de les calmer, il prenoit ce moment pour peindre le maréchal sous des couleurs odieuses et vraies. Il le représentoit comme en abomination au peuple, à raison de son insolence, de ses vols, de ses injustices, comme capable enfin de tout entreprendre, en ce qu'il étoit maître des places fortes, et qu'il avoit en main les gens de guerre et de finances.

Il vint à bout de persuader au roi qu'il seroit impossible de lui faire faire son procès, parce qu'il avoit une protectrice trop décidée à le soutenir; il lui fit entendre que le plus court expédient seroit de prendre un parti violent, mais propre à épouvanter à jamais la reine-mère, et à l'éloigner, du moins par la crainte, de la connoissance des affaires.

Il ajouta, pour irriter ses esprits, que la reine aimoit mieux Gaston son frère, qu'elle auroit voulu et qu'elle desiroit encore le voir monter sur le trône, afin de régner plus long-

temps elle-même sous son nom. Ces insinuations aigrirent le caractère ombrageux de Louis, défiant, soupçonneux à l'excès; et la mort du maréchal d'Ancre fut résolue.

Le lundi 24 avril 1617, le maréchal entroit au Louvre pour le conseil. Vitry, capitaine des gardes-du-corps, lui demanda son épée. Comme il y portoit la main, soit pour obéir, soit pour se défendre, il fut assassiné sur le pont-levis, de trois coups de pistolet. Le roi parut aussitôt sur le balcon, et sa présence disoit assez qu'on n'avoit agi que par ses ordres. Il entendit les félicitations du peuple, il aperçut l'alégresse universelle; car chacun se réjouit de la mort de cet homme détesté.

Il n'avoit fait servir son étonnante fortune qu'à ses intérêts personnels; aucun trait de grandeur et de générosité ne lui échappa au milieu du pouvoir immense qu'il exerçoit. Il traita la nation en étranger, qui n'avoit conçu pour elle aucun sentiment d'estime ou de reconnoissance.

Pendant ce temps, on avoit désarmé les gardes de la reine-mère, et on lui avoit donné ceux de son fils; on avoit rompu toute communication entr'eux, et les portes de

son appartement du côté de celui du roi furent murées ; enfin la femme du maréchal, qui obsédoit l'esprit de la reine, fut arrêtée.

La haine publique exerça sa fureur contre le cadavre. On le déterra pendant la nuit, et il falloit véritablement que le maréchal fût en exécration à tout le monde, si l'on en juge par les excès où se porta le peuple. Il est néanmoins disposé à la pitié envers ceux dont une fin tragique termine les jours, surtout lorsque cet homme a été en place, et qu'il tombe tout-à-coup sous la main terrible de l'autorité ; il n'en approuve guère les coups arbitraires. Ici, ce fut tout le contraire. On applaudit au meurtre, quoiqu'on le sût ordonné par le roi. Aucune voix ne s'éleva en sa faveur. Tous les citoyens furent animés d'une rage égale.

On dépeça son corps après l'avoir traîné dans les ruisseaux ; on en mit à l'enchère des morceaux sanglans qu'on fit rôtir. On vit des furieux y porter les dents. On chargea sa mémoire d'injures et d'imprécations. Cette catastrophe ne parut enfin que la punition de ses crimes. Si l'on examine de près sa conduite, ils furent tous petits, bas et voilés. Il eut recours aux sourdes vexations, aux calom-

nies, aux persécutions clandestines, sans avoir commis de ces grands forfaits qui en imposent du moins, et qui forcent les événemens dans la route de l'ambition.

Pendant ce tumulte, l'abbé de Richelieu, qui par la suite devoit jouer un si grand rôle, fut arrêté dans son carrosse par la populace. On le savoit ami du maréchal. On lui présenta de sa chair à goûter; et il fut obligé, pour sauver sa vie, de dissimuler son attachement, et d'applaudir à la vengeance de ce peuple effréné.

Qu'on juge de la surprise et du désespoir de la reine-mère, qui avoit placé toutes ses affections dans le maréchal d'Ancre, qui n'écoutoit que lui, qui ne voyoit que par lui. Elle n'avoit pas soupçonné un coup aussi décisif de la part de son fils, qu'elle avoit pris soin d'entretenir dans une profonde indolence. Elle voulut lui parler; cette ressource lui fut même interdite. On lui laissa le choix de son exil, et elle prit la route de Blois.

Ce fut là qu'elle apprit bientôt que sa favorite, élevée avec elle, objet constant de ses plus chères complaisances, par une suite de cette haine universelle, avoit été condamnée et exécutée. Le caractère de cette

femme étoit encore plus odieux que celui de son mari. Abusant à l'excès de la faveur où elle étoit parvenue, elle s'étoit montrée toute sa vie hautaine, insolente dans la prospérité, et d'une avidité insatiable. Elle ne racheta tant de vices qu'en témoignant une sorte de grandeur et de fermeté à l'instant de la mort. On plaignoit son mari dès qu'on le comparoit à elle.

Il y eut sans doute dans son procès des accusations ridicules et conformes à l'esprit du siècle; mais l'arrêt qui la condamna, n'en fut pas moins fondé sur des délits réels. Il ne fut que l'expression de la vindicte publique; et ces grands criminels qui pervertissent à loisir l'esprit des souverains, qui les poussent au mal, échapperoient toujours au glaive des lois, si la pitié venoit à se mesurer sur le degré de leur élévation passée. Ils sont punis si rarement, qu'il ne faut pas infirmer la justice de ces châtimens solemnels.

De Luynes, développant tout son caractère, prit à son tour le plus grand ascendant sur le foible de Louis XIII. Il étoit né pour être asservi toute la vie par ses ministres; il étoit né pour les craindre, les détester, et leur obéir. On en fit des railleries publiques.

On

On afficha à la porte de l'hôtel où le nouveau ministre logeoit avec ses deux frères: *A l'hôtel des trois Rois.*

De Luynes concentra en lui seul toute l'autorité. La reine-mère étoit exilée, le prince de Condé étoit prisonnier; et Louis XIII, devenu plus défiant encore, ne pouvant pas s'imaginer que jamais sa mère lui pardonnât le meurtre du maréchal d'Ancre, n'eut aucun amour pour elle le reste de ses jours.

Elle dénonçoit à toute la France la dure captivité dans laquelle elle étoit retenue; ses plaintes éloquentes et maternelles faisoient quelqu'impression. Elle ne demandoit qu'à voir son fils, sûre de l'attendrir par ses larmes: mais Luynes, qui la connoissoit opiniâtre et vindicative, avoit pour système de l'éloigner, tout en paroissant vouloir l'en approcher. La reine, abusée par plusieurs promesses, se voyant jouée, ne fut plus animée que du desir de se venger et de rompre des fers qui lui pesoient chaque jour davantage. C'étoit un tourment réel pour une ame aussi altière que la sienne, aussi jalouse de commander.

Elle adressa tour-à-tour ses prières aux plus grands seigneurs, intercédant leur au-

torité contre un ministre qui retenoit en prison la veuve de Henri IV, la mère de son roi. Le fier d'Epernon, gouverneur, ou plutôt souverain de Metz, qui aimoit les actions d'éclat, entreprit sa délivrance.

Il tenta une action hardie; il s'avança vers Blois à la tête d'un corps de troupes, dont il cacha habilement la marche. Étroitement gardée dans le château, la reine-mère fut forcée de descendre au milieu de la nuit, par une fenêtre élevée, à l'aide d'une échelle de corde, avec le danger de trouver la mort dans des fossés profonds qu'elle fut obligée de franchir.

Le succès toutefois ne répondit pas aux vues du libérateur. Après avoir eu la témérité de traverser toute la France à la tête de trois cents chevaux, et de la conduire dans son gouvernement à Angoulême, la ruse du ministre eut bientôt prévalu, parce que l'habile favori, au lieu d'allumer la guerre entre la mère et le fils, ce qu'elle attendoit, fit un prompt accommodement qui pacifia tout.

Du Plessis-Richelieu, évêque de Luçon, fut le principal entremetteur, et ce fut-là l'origine de sa grande élévation; on donna à la reine le gouvernement d'Anjou. Le duc

d'Épernon, quoique coupable, rentra en grâce, et conserva toutes ses charges.

Mais ce qui le flattoit le plus, lui étoit échappé; la reine-mère n'étoit plus entre ses mains : possession glorieuse, qui l'auroit rendu puissant et redoutable. Le principal but de Luynes avoit été de persuader à la reine de quitter d'Épernon; ayant gagné ce point important, les autres lui coûtèrent peu.

A l'égard des seigneurs qui avoient pris les armes pour elle, ils eurent peine d'abord à obtenir d'être rétablis dans leurs charges, mais ce n'étoit qu'une feinte. De Luynes avoit trop d'intérêt à tout concilier, et sa politique n'étoit point de heurter la haute noblesse. L'évêque de Luçon mit à profit cette brouillerie, en rendant sa médiation nécessaire une seconde fois. Le roi le nomma cardinal, pour le récompenser de ce qu'il avoit disposé la reine-mère à faire ce qu'on vouloit.

Le cardinal, exilé depuis à Avignon où le pape ne le souffroit qu'à regret, parce qu'il le regardoit comme un intrigant dangereux, affecta, dans sa retraite, de faire des livres de dévotion, en épiant toutefois l'occasion de se relever. Il avoit montré quelqu'impatience à se rejeter dans les intrigues

de la cour. De Luynes eut besoin de lui, et l'employa. Il réussit parfaitement; de nouvelles négociations le mirent en crédit.

On n'auroit pas deviné cependant que l'évêque de Luçon alloit bientôt régner, marcher sur la tête des grands, les ployer, et détruire enfin, jusques dans ses antiques fondemens, la constitution féodale qui, depuis Clovis, avoit tant de fois changé de forme, mais non de base : vérité incontestable, empreinte dans notre histoire, et visible pour celui du moins qui ne s'arrête point aux apparences.

Et comment Richelieu lui-même auroit-il pu espérer de voir entre ses mains ce formidable pouvoir? De Luynes étoit duc et pair, ministre, maréchal de France, connétable enfin, *sans savoir ce que pesoit une épée*, disoit Mayenne. Mais la mort de ce favori, enrichi des dépouilles du maréchal d'Ancre, fit tout changer : elle terminoit une espèce de guerre civile. Les mécontens mirent bas les armes, et revinrent à la cour intriguer auprès du souverain, pour vendre au plus haut prix leur soumission.

La reine-mère, qui jusque-là n'étoit pas rentrée au conseil, en devint comme la maî-

tresse, et y fit entrer par la suite le cardinal de Richelieu, malgré Louis XIII qui disoit souvent à la reine-mère, *vous ne le connoissez pas, madame, c'est un homme d'une ambition démesurée*; mais la reine-mère le protégeoit avec opiniâtreté, et ne prévoyoit pas qu'elle alloit se donner un maître.

La tutelle du roi ne finit point à sa majorité; toutes les affaires se faisoient encore sans sa participation. C'est ici qu'il faut observer le caractère de ce prince, qui dans une espèce d'interrègne, pour ainsi dire, n'osa point saisir les rênes du gouvernement. Timide et irrésolu, il avoit encore plus de défiance de ses lumières que de celles d'autrui; jaloux de son autorité sans pouvoir l'exercer, il n'avoit pas le courage de la redemander à ceux qui l'usurpoient. Voulant régner, et n'en ayant pas le talent, il laissa prendre, tour-à-tour à chaque ministre, un empire absolu, et il ne pouvoit plus ensuite le souffrir dès qu'il l'avoit associé aux fonctions de la royauté. Il avoit comblé de Luynes d'honneurs et de biens immenses; loin de le regretter, il eut une joie secrète de s'en voir délivré.

Mais il étoit impossible que le monarque ne passât point sous l'autorité de son nou-

veau ministre, qui s'avançoit à pas obliques et lents. Richelieu avoit trompé la reine-mère, qui étoit restée dans l'inaction, tandis que le conseil des ducs de Mayenne et d'Epernon n'auroit pas manqué de la rendre redoutable; et la reine-mère soutint constamment Richelieu: elle applanit les premières difficultés pour le rapprocher du monarque. Il avoit une extrême répugnance pour le cardinal; il le savoit lié avec sa mère, et ne se rappeloit qu'avec effroi le temps du maréchal d'Ancre, lorsqu'il étoit retenu dans une espèce de servitude. Il n'avoit qu'à dire un mot pour éloigner le cardinal. Celui-ci triompha de son opposition, de ses craintes; le roi n'eut pas la fermeté de congédier l'homme qui forçoit, pour ainsi dire, la porte du conseil, et qui s'établissoit ministre malgré ses volontés.

Décrié pour ses galanteries qui choquoient un prince dévot, dépeint comme le plus souple et le plus dangereux des courtisans, redouté de tous ceux qui avoient aperçu la supériorité de ses lumières, il fut admis au ministère, parce qu'il affecta d'abord, comme Sixte-Quint, de dédaigner cette place. Sa mauvaise santé, disoit-il, l'éloignoit de l'examen pénible des affaires d'état. Il ne

vouloit donner d'abord que son timide aperçu ; le roi le prétendoit bien ainsi ; et voulut que son suffrage fût inutile ; il ne devoit même entrer au conseil que de temps en temps, uniquement par condescendance pour la reine-mère ; et quelques années après, toute l'autorité royale se trouva concentrée entre ses mains.

De Luynes étoit mort du chagrin de n'avoir pu prendre Montauban, après avoir été accusé d'incapacité dans la guerre. Cette ville très-forte avoit été défendue par les protestans. On les avoit attaqués dans leurs villes de sûreté, sous prétexte qu'ils avoient usurpé des biens ecclésiastiques en Béarn ; mais ils répondoient par une possession de soixante années, confirmée par un édit. On réclama ces biens au nom du roi. Ils délibérèrent sur les moyens d'empêcher l'infraction de l'édit de Nantes, et de pourvoir à la conservation de leurs places. On traita leur assemblée d'*assemblée illicite et séditieuse.* Ils firent des remontrances, on les rejeta avec mépris ; les protestans alors eurent recours à la force et se montrèrent en armes.

Le peuple, de son côté, les rendoit responsables de la mort du duc de Mayenne,

fils du rival de Henri IV, héritier de la valeur de ses ancêtres. Il avoit été tué au siége de Montauban, d'un coup qu'il reçut dans l'œil. L'affection singulière des Parisiens pour le fils et le neveu de celui qui avoit été leur idole, se manifesta par la haine qu'ils portèrent aux auteurs innocens de sa mort. La mémoire des Guises étoit encore adorée, et l'on gémissoit de la perte du dernier rejeton de cette maison, si long-temps chère à l'espérance nationale.

Mais les protestans avoient encouru des accusations beaucoup plus graves. On leur reprochoit d'avoir le dessein de former dans le cœur du royaume, une république indépendante, de négocier secrétement avec les princes étrangers, et d'avoir déja divisé la France en huit cercles, sur le modèle de ceux d'Allemagne, donnant à chaque cercle son général, et l'invitant à défendre la cause commune.

Ces idées de liberté et d'indépendance s'enflammoient par l'exemple récent des Provinces-Unies; leurs principaux chefs étoient deux frères recommandables par leur naissance et par leur valeur, Rohan et Soubise, hommes incorruptibles, et sur-tout zélés

pour leur culte. Soubise étoit plus soldat que capitaine; Rohan étoit un des plus grands capitaines et des plus profonds politiques de son siècle.

Le roi en personne attaqua Soubise dans l'île de Riès, séparée du Bas-Poitou par un petit bras de mer. Il attendit la descente de la marée, et passa avec ses troupes dans l'île. Il défit les ennemis, et chassa Soubise. Il gagna des villes dans le Languedoc, et Montpellier se soumit devant ses armes victorieuses. S'il manquoit de cette vigueur de caractère nécessaire pour régir un vaste empire, il avoit le courage nécessaire pour les combats; il s'exposa plusieurs fois aux dangers, et affronta la mort en héros. Comment cette intrépidité s'allioit-elle à tant de foiblesse?

Il est à remarquer que presque tous les rois de France ont fait preuve de bravoure personnelle, et que, si l'on en excepte deux ou trois, tous ont présidé à des batailles plus ou moins sanglantes. Les chefs de cette nation guerrière ont été tous jaloux du titre de guerrier.

Tout le courage de Louis XIII ne pouvant vaincre le génie de Rohan, il rendit aux protestans les priviléges de l'édit de Nantes,

et les désarma de cette manière. On leur avoit même promis d'abattre le fort Louis qui bridoit le canal où ils étoient en force; mais cet article, quoique signé, n'eut point d'exécution : ce qui ne tarda pas à faire reprendre les armes aux protestans. Ils les saisissoient et les quittoient avec la même facilité.

Louis, au lieu de les combattre et de rompre sans examen la foi des traités, avoit une occasion bien favorable pour signaler son courage et abaisser la maison d'Autriche. Une guerre de religion s'étoit allumée en Allemagne. Il auroit pu affoiblir dans ces circonstances une puissance rivale de la sienne. L'empereur avoit perdu à la bataille de Prague, en 1620, la Bohême avec ses propres états; ce fut une faute politique très-considérable que de ne pas s'allier en ce moment aux protestans de Bohême, qui avoient secoué le joug de l'empereur. On voit bien que Richelieu ne tenoit pas encore le timon des affaires.

Quant au caractère du ministre qui venoit de décéder, si on le compare au maréchal d'Ancre, il paroîtra avoir pour vertus la douceur et l'affabilité; mais sa main n'étoit pas assez forte, ni assez vigoureuse pour maintenir

l'état, dans cette crise violente qu'augmentoit la haine des deux religions.

Un homme alloit se placer à la tête des affaires, comme s'il fût monté naturellement à son poste; supérieur aux difficultés comme aux dangers, il alloit étouffer, à force de sévérité, toutes les semences de troubles et de divisions. N'envisageant que l'autorité toute-puissante du prince, il alloit créer un nouveau gouvernement. Cet homme, né pour les grandes choses, ni assez loué, ni assez blâmé, sans être très-utile à sa patrie, la sauva néanmoins du chaos où la foiblesse du gouvernement, et l'avidité coupable des grands, alloient la plonger; et ce despote terrible reçut la physionomie d'un libérateur.

On a vu les différentes formes qu'a pris successivement le gouvernement des François, en retenant toujours certaines modifications de l'ancien. Un nouvel ordre va s'établir, et ne commence réellement qu'à Richelieu. Véritable destructeur de ces formes antiques, qu'on ne jugeoit pas inaltérables, mais indestructibles, nous allons voir sous sa main la monarchie se placer entre deux écueils, la puissance du prince qui auroit pu s'étendre jusqu'au point où elle auroit commencé à

devenir despotique, et la non-existence du peuple qui auroit pu prendre le calme du repos pour le gage de la liberté. Mais non, la nation sera délivrée de cette double terreur; le prince sera puissant sans être haï de ses sujets, et sans les jeter dans un esclavage qui avanceroit sa ruine. Il y aura un contrat tacite et non violé entre le souverain et ses sujets; leur fortune aura le même fondement, et leur union mettra le prince en sûreté contre ses sujets, et ceux-ci en sûreté contre leur prince.

Telles ne furent pas sans doute les idées ni les vues de Richelieu, lorsqu'il abattit tout ce qui fatiguoit le trône; mais, dans l'exercice de sa superbe autorité, on eût dit qu'il avoit cherché ce milieu qui a été généralement ignoré dans les monarchies anciennes. Au fond, il n'a rompu lui-même l'équilibre, et d'une manière violente, que parce qu'il vouloit agir comme s'il eût régné pour lui-même, et qu'il eût pu transmettre le trône à sa postérité. Son génie fit les plus grands maux, et il auroit pu faire le plus grand de tous les biens. Ces maux ont passé; le bien est resté, et seroit susceptible de perfection. Henri IV seroit parvenu peut-être au

même but, mais par une autre voie; et celle-ci, non moins sûre, auroit été bien plus desirable.

DE L'ADMINISTRATION

DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Le premier mot de Richelieu fut, *le conseil a changé de maximes.* Il se regarda comme le souverain, et se mit à modifier l'état, comme s'il en eût été le seul maître.

Il eut bientôt congédié, l'un après l'autre, tous les vieux conseillers d'état, pensionnaires du pape, des protestans, ou du roi d'Espagne. Son génie étoit hardi, élevé, ferme; rien ne l'effrayoit: il n'avoit point encore paru de ministre avec des talens aussi extraordinaires.

Son premier coup-d'œil lui découvre une noblesse séditieuse par un reste de son ancienne liberté; les calvinistes audacieux et remuans, fondés peut-être dans leurs prétentions, parce qu'on avoit été injuste envers eux, mais qui n'en formoient pas moins une république

indépendante; et ce n'étoit pas des formes républicaines qu'il falloit au génie de Richelieu.

Cette république étoit établie à la Rochelle, sous les auspices de la nouvelle religion qui exaltoit prodigieusement les forces des réformés. Point de doute : elle emportoit tôt ou tard la France vers l'état républicain; et Richelieu ayant à opter, ou d'écraser le trône qui luttoit contre les grands, ou de former une nouvelle constitution, prit les intérêts de la couronne, parce qu'il étoit plus roi que ministre, et que ses idées, comme prêtre et cardinal, ne pouvoient pas être favorables au protestantisme.

Il est à remarquer que dans le même temps Cromwel en Angleterre détrônoit un monarque, l'immoloit à la patrie, et imprimoit au gouvernement une liberté toute nouvelle.

Richelieu aperçoit ensuite la maison d'Autriche s'agrandissant tous les jours, enchaînant l'Allemagne, opprimant l'Italie, dévorant en idée la France entière comme une proie assurée, et il prend la résolution d'abaisser cette maison orgueilleuse.

Il falloit, dans ce plan, qu'il se liât d'abord avec les protestans d'Allemagne et les puissances d'Italie, afin d'effectuer son projet;

ou qu'il se liguât avec les grands et les calvinistes françois pour renverser la maison d'Autriche. On prétend qu'il balança ; mais jaloux d'exercer seul l'autorité souveraine, il aima mieux relever le trône pour s'y asseoir, que de n'être que l'égal de ces mêmes grands, et le créateur de leur indépendance absolue : ce qui eût entraîné la liberté nationale. Il n'aperçut pas la gloire réservée à cette sublime opération.

Pour assurer à Louis et à sa postérité un pouvoir presque sans bornes, il eut besoin de combattre jusqu'à son maître, qui, inquiet, ombrageux, pouvoit briser d'un mot le hardi soutien de sa couronne. Mais Louis XIII, tout en détestant le ministre qui l'asservissoit, sentit par instinct qu'il travailloit réellement pour l'autorité, et qu'il alloit monter la puissance des rois de France à un degré jusqu'alors inconnu.

Après avoir conçu ce plan qui flattoit ses idées particulières, Richelieu ne rompit point encore avec l'Espagne. Il vit qu'il étoit nécessaire de calmer auparavant les factions intestines. Il dissimula ; et se liguant en secret avec les ennemis de l'Espagnol, il se contenta de lui susciter tous les embarras qui

pouvoient gêner ses projets. Il renouvela le traité avec les Hollandois, anima les mécontens de la Catalogne, fit passer des secours aux Grisons, et leur ménagea une paix qui suspendit les armemens de l'Autriche.

Dans ces projets, la politique voulut qu'il fournît aux protestans d'Allemagne des hommes, de l'argent et des espérances ; mais il disoit assez plaisamment, *qu'il ne pouvoit se dispenser de scandaliser le monde encore une fois.*

Il dissipa un premier orage formé contre lui à la cour, et le fit retomber avec adresse sur ses ennemis. Les grands, habitués à percer les enveloppes du caractère qu'ils ont intérêt de connoître, l'avoient pénétré, et conspirèrent pour le perdre, avant que son autorité fût affermie par le temps ou par d'importans services.

Deux prétextes donnèrent lieu à la trame tissue contre le cardinal. On vouloit d'abord procurer à Monsieur la part qu'il devoit avoir, disoit-on, au gouvernement ; comme si, en politique, il y avoit quelque chose de plus monstrueux que d'opposer au monarque l'héritier présomptif de la couronne ! Ensuite on vouloit le marier avec l'héritière des grands

grands biens de la maison de Montpensier.

La reine-mère souhaitoit fort ce mariage, ainsi que le cardinal ; le roi, au contraire, ne le goûtoit point. Louis ne pouvoit s'accoutumer à l'idée de voir une postérité à Gaston ; et la jeune reine craignoit d'être méprisée, dès que son beau-frère auroit des enfans.

Gaston ne vouloit pas se marier, conformément à l'avis de Richelieu, parce qu'il commençoit à ne point l'aimer, et qu'il avoit essuyé quelques refus du ministre, quoique son frère eût été pour lui. Le cardinal appela *conspiration* ce refus, et *conspirateurs* tous ceux qui lui avoient conseillé de ne se marier qu'à une princesse étrangère, dont la famille pût le défendre, s'il venoit à en avoir besoin.

Il fit paroître un homme sans caractère, qui déposa, avant de disparoître pour jamais, que le principal dessein des amis de Gaston, avoit été de tuer le cardinal, de mettre le roi dans un couvent, et de marier la reine à son beau-frère.

Louis XIII frémit à cette nouvelle. Il appela la reine, et lui reprocha avec dureté, qu'elle pensoit à se remarier du vivant de son mari. La reine protesta de son innocence ; mais le roi, emporté par la crainte, la colère

et la jalousie, n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'il eût fait épouser à Gaston la princesse de Montpensier.

Il est bien certain qu'on avoit conspiré contre le cardinal, et qu'on avoit persuadé à Monsieur qu'il falloit s'en défaire, parce que Richelieu n'étant plus, Gaston auroit un libre accès auprès de son frère, et pourroit entrer au conseil.

Il devoit être assassiné à Limours, maison de campagne peu éloignée de Fontainebleau. Richelieu, pour inspirer à Louis des soupçons contre tout ce qui l'environnoit, et rendre son caractère plus défiant et plus farouche, montra la conspiration comme s'étendant jusqu'au trône, et il n'eut pas de peine à fortifier cette invention, en donnant à un projet déja odieux par lui-même, les couleurs les plus favorables à sa vengeance.

Louis prêta l'oreille à sa jalousie contre son frère, et il en coûta la vie aux favoris de Gaston. Le comte de Chablais, grand-maître de la garde-robe, eut la tête tranchée. Il fut jugé par une commission : mot bien nouveau dans notre histoire, et forme toujours illégale, qui expose, pour ne pas dire plus, les souverains à d'horribles méprises. Ornano,

gouverneur du prince et son principal confident, mourut de poison à la Bastille. Les Vendômes furent arrêtés, et les autres s'exilèrent ou furent emprisonnés.

Louis XIII, agité de terreur, crut avoir obligation de la vie et de la couronne au cardinal. Celui-ci se servit habilement du péril qu'il avoit couru, pour demander une compagnie de gardes, et il l'obtint. Cet appareil, en épouvantant d'un côté les esprits, les disposa de l'autre à une sorte d'obéissance. Le peuple, sur-tout, lui attribua plus de génie en lui voyant plus de puissance.

La mort de Lesdiguières lui donna bientôt l'occasion d'anéantir l'autorité de connétable, la plus redoutable de toutes à ses vues et à ses projets. Il obligea Montmorency à se démettre ensuite de la dignité d'amiral, qu'il abolit, le flattant de lui donner l'épée de connétable, et le trompant avec une audace peu commune.

Il environna son roi de tout ce qui pouvoit, en augmentant ses craintes, l'isoler et le détacher des grands; il les peignit, et il avoit beau jeu, comme ennemis constans du trône. Il lui persuada que lui seul n'avoit pas d'intérêts différens de ceux du monarque et de

l'état. Il exagéra les dangers qu'il avoit bravés pour soute[illegible] sa puissance, et fit éclore le pouvoir qu'il ambitionnoit, du sein d'une conspiration imaginaire et d'une révolte étouffée.

Gaston avoit abandonné ses favoris avec une facilité, ou plutôt avec une indifférence qui tenoit encore plus de l'ingratitude que de la foiblesse. Il ne sut ni les protéger, ni du moins obtenir leur grâce. Quelques démonstrations forcées d'un courroux purement factice, firent place à l'oubli des personnes qui s'étoient dévouées pour lui. Peu importoit à ce prince foible que ses partisans montassent sur l'échafaud pour prix de leurs services. Ils sembloient nés pour défendre sa cause, sans qu'il leur marquât d'attachement, et pour mourir à sa suite, sans qu'il témoignât quelques regrets.

Ses mœurs répondoient à ce caractère outré d'égoïsme ou de lâcheté : elles étoient licencieuses ou dissolues. Il manquoit de respect à son rang, et avilissoit sa personne dans la fréquentation journalière de gens obscurs et de femmes affichées. De vils amusemens le récréoient, tandis que les plus nobles ne lui causoient que du dégoût. On répète en-

core aujourd'hui qu'il se plaisoit à voler, le soir, des manteaux sur le Pont-Neuf.

Maître de la cour, des armées et des flottes, Richelieu développant ses desseins long-temps médités, entreprit la guerre contre les protestans, qu'il avoit résolu d'exterminer. Catherine de Médicis les avoit trompés, abusés; Richelieu les combattit à force ouverte, en ne déguisant pas qu'il préparoit leur ruine entière.

Ils ne manquoient pas d'appui; ils étoient soutenus par le duc de Buckingham, premier ministre d'Angleterre. Le cardinal étoit jaloux du duc; nouveau motif pour satisfaire sa haine et consommer ses projets, quoique les réformés fussent dans un état de force qui auroit pu les faire respecter de tout autre.

La Rochelle pouvoit être considérée comme le boulevard et la capitale du parti protestant; ce fut donc son siége que Richelien entreprit. Il y marcha lui-même avec le titre de généralissime; il y entraîna le roi, qu'il ne quittoit pas, de peur que ses ennemis ne profitassent de son absence.

L'Angleterre se réveille en voyant Louis XIII attaquer le calvinisme. Elle étoit fanatique pour la religion réformée. Elle sembloit

prévoir qu'elle alloit bientôt lui devoir le plus grand des bienfaits. Son parlement ordonna qu'on eût à secourir une place aussi importante pour la cause commune. Buckingham arme avec joie, pour humilier le ministre françois, qu'il envisage comme son rival personnel. Une flotte redoutable menace de faire échouer les entreprises des catholiques; et rarement ceux-ci furent-ils heureux, les armes à la main, contre les défenseurs de la religion réformée.

On prête au cardinal de Richelieu un moyen qui paroîtroit vraiment incroyable, si la politique dédaignoit jamais les ressorts qui peuvent la servir, quelqu'extraordinaires que le vulgaire ose les trouver.

Buckingham étoit venu autrefois en France, pour demander Henriette au nom de Charles Ier son maître. Frappé de la beauté d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, il s'étoit déclaré amoureux de ses charmes, et n'avoit pas cherché à déguiser ses desirs aux yeux de celle qui en étoit l'objet. Couvrant cette hardiesse du voile de la galanterie héroïque qui étoit alors fort en vogue, il n'avoit paru qu'avantageux, et non ridicule.

On étoit sûr de gagner Buckingham, à

qui des conquêtes distingnées avoient fait tourner la tête, si l'on pouvoit déterminer la reine à lui écrire. Ce singulier stratagême, imaginé par Richelieu, fut communiqué à Louis XIII, qui contraignit la reine à servir l'état de sa plume. Ce fait, quelqu'incroyable qu'il nous paroisse, est consigné dans les mémoires du temps. Elle écrivit sous la dictée du cardinal. Que ne fait-on pas entrer dans la politique ! Buckingham reçoit la lettre, perd à dessein trois mois en de molles et lentes attaques, se couvre de honte par un excès de fol amour, et revient se faire assassiner en Angleterre.

Mais le génie anglois, qui s'anime dans les défaites et se roidit contre les revers, lance sur les mers une flotte mieux conduite et plus formidable encore.

La Rochelle passoit pour la plus forte ville de l'Europe. La garnison étoit nombreuse, et les habitans déterminés. Ils s'exhortoient à la défense de leurs murailles, de leur liberté et de leur culte. Le maire avoit posé un poignard sur la table de l'hôtel-de-ville, et juroit d'en percer le premier qui parleroit de se rendre.

Le cardinal, de son côté, anime les troupes

à détruire jusqu'en ses fondemens cette ville qu'il appeloit le *repaire de l'hérésie*; mais elle étoit plutôt à ses yeux le foyer de la rebellion. L'exemple lui sembloit contagieux; il redoutoit des enthousiastes qui parloient incessamment de liberté.

Quoiqu'il ne fût pas homme de guerre, il avoit une pénétration si merveilleuse que, profitant des différens avis des généraux, il conduisit ce siége avec une habileté qui n'appartient ordinairement qu'à l'expérience.

La ville étoit environnée, du côté de terre, par des lignes défendues par treize forts plus ou moins grands, qui se flanquoient les uns les autres. On y faisoit si bonne garde, que rien ne pouvoit y pénétrer : l'embarras étoit de fermer le port; car il vouloit prendre la Rochelle, non par tranchées ni par assauts (il en eût coûté trop de monde), mais par famine.

Les plus habiles ingénieurs n'ayant pu venir à bout de barricader la rade par des pieux enfoncés dans la mer, par des estacades et des pontons, Richelieu imagina de jeter sur la mer même une digue assez solide pour résister aux efforts de la mer et à ceux des ennemis.

Il avoit lu que César en fit faire une semblable devant Durazzo, et Alexandre devant Tyr. Jaloux à l'excès de l'admiration des siècles futurs, il crut pouvoir s'égaler à Alexandre et à César.

Cette tentative parut extravagante, et l'armée entière n'épargna pas les railleries. On s'attendoit à le voir se retirer couvert de confusion. Louis, ébranlé lui-même, condamnoit ce projet comme insensé, téméraire et impraticable. Le cardinal, plus embarrassé de l'inquiétude fatigante du maître que des flots orageux de la mer, présidoit nuit et jour à l'ouvrage, et relisoit son Quinte-Curce.

Il fit jeter la digue qu'il avoit imaginée, dans un endroit où le canal a sept cent quarante toises de large. Des rochers entiers servoient de fondement; de grosses poutres enfoncées dans la mer, de douze pieds en douze pieds, retenoient les matériaux qui ne pouvoient être liés ensemble que par le limon que l'eau déposoit entre deux. Il falloit que la digue fût assez haute pour que les flots ne pussent pas incommoder les soldats qui seroient de garde, et assez solide pour résister à l'impétuosité des vents et à la ra-

pidité des flots. Il falloit ensuite qu'elle fût ouverte au milieu, pour qu'elle laissât passer la marée; il falloit enfin rendre en même temps cette ouverture impraticable, quoiqu'elle eût environ cent cinquante pas. La plate-forme étoit de quatre à cinq toises, et sa base de trois fois autant.

Ce n'étoit pas tout. Cette digue, pendant qu'on l'élevoit, devoit être protégée par une batterie de canon difficile à maintenir, par trente galiotes flottantes que les vents pouvoient pousser sur les ouvrages; et il falloit près de quarante vaisseaux de ligne pour tenir la haute-mer, et protéger dès-lors ces incroyables travaux.

Les Rochelois, qui les trois ou quatre premiers mois tournoient en dérision un ouvrage aussi extraordinaire, furent bientôt alarmés de ce terrible appareil, quand ils le virent s'élever déja au-dessus des flots. La flotte angloise se présenta, et venant heurter cette masse de tout son poids, tenta de la renverser à l'aide du canon, ou du moins de détruire les forts qui la défendoient.

La solidité de l'ouvrage offrit une barrière invincible : la même flotte alors abandonna la digue, et vint fondre sur la flotte fran-

çoise, qui répondit par une vive canonnade. Cette armée navale, malgré toutes ses manœuvres, ne put s'approcher de la ville, encore moins la délivrer. Louis XIII, pendant la canonnade, montra son intrépidité accoutumée, qui contrastoit singulièrement avec la nullité de son caractère. Il ne voulut jamais s'éloigner d'un endroit périlleux. Plus de trois cents boulets lui passèrent par-dessus la tête.

La Rochelle qui s'étoit dégarnie de vivres pour approvisionner la flotte, livrée aux horreurs de la famine après la plus courageuse résistance, céda enfin au génie du cardinal. Ses fossés comblés, ses murailles démolies, ses fortifications rasées attestèrent l'activité et la redoutable puissance du vainqueur. Le calvinisme fut écrasé avec les tours de la ville, et forcé de se soumettre à l'autorité du trône, qui depuis lui contesta ses moindres priviléges, et l'humilia dans toutes les circonstances. ère vulgaire. 1628.

En vain Rohan fit éclater pour le reste du parti la plus grande habileté et la plus intrépide valeur; le parti tomba aux pieds de Richelieu qui, content de lui ôter ses forces, lui laissa la liberté du culte, non par esprit

de tolérance, mais ne voulant pas le pousser au dernier désespoir.

Ainsi ce que tant de guerres n'avoient pu amener, Richelieu l'exécuta par la conquête inespérée d'une seule ville. Il avoit vu, en homme de génie, que le calvinisme devoit être blessé à mort dans ce redoutable foyer, et non ailleurs. Comme il ne déguisoit point le sentiment de sa supériorité, il se vantoit d'avoir fait cette conquête malgré trois rois : il parloit de celui d'Espagne qui y envoyoit de l'argent; de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui tâcha de la secourir; et de Louis XIII, qui, par ses défiances perpétuelles, lui causa plus d'embarras que les deux autres. Quinze mille hommes moururent pendant le siége, et le maire ne se consola jamais d'avoir été forcé à capituler. Il se cacha de honte, tandis que ses adversaires applaudissoient à son intrépidité éclairée et malheureuse.

La mer et les vents, qui avoient respecté la digue jusqu'à la fin du siége, dès que la ville fut prise, ébranlèrent un ouvrage dont on n'avoit plus besoin, et il fut renversé. Si la Rochelle avoit pu tenir une semaine de plus, le cardinal perdoit le fruit de ses travaux immenses; et cette admiration que l'on réserve

au succès, se seroit convertie en dérision et en railleries. Les fameuses batteries flottantes devant Gibraltar sembloient devoir réussir; le non-succès a déterminé le jugement public; les gens de l'art on dit: Tout étoit bien calculé; mais le général Elliot a contre-balancé dans un instant tout le génie des calculs.

Il lui restoit à abaisser la maison d'Autriche; maison plus ambitieuse que jamais, et dont les branches agissoient dans un redoutable et parfait concert. Richelieu déploie toutes ses ressources; il s'oppose à la fois à l'empereur et au roi d'Espagne, empêche sur-tout la communication des forces autrichiennes, en conservant la Valteline, passage important et situé au milieu des Alpes. Il porte la guerre en Italie, pour marcher au secours du duc de Mantoue; c'étoit un moyen habile et ingénieux pour empêcher l'empereur de s'emparer d'un grand fief à sa disposition, et pour faire lever le siége de Cazal. Il force enfin le pas de Suze, et en battant leurs alliés, achève de réduire les protestans.

Le duc de Savoie viole le dernier traité; aussitôt Pignerol est enlevé, et il s'empare de la Savoie: rien n'arrête le cardinal au

milieu de la double tempête où il se trouve plongé. Il triomphe et dans l'armée et à la cour de son maître. Il préside sans fatigues aux batailles comme aux opérations du cabinet. Il fait aimer à Louis une gloire qu'il chérissoit quand elle ne lui coûtoit rien, et qu'il s'imaginoit devoir lui être personnelle; mais le nom du sujet devoit effacer constamment celui du monarque.

Richelieu passe les Alpes une seconde fois. Ce fut alors qu'il se fit déclarer par lettres-patentes, *lieutenant général représentant la personne du roi*; et l'on créa, pour flatter sa vanité; le titre de *généralissime*, afin de le distinguer des maréchaux de France, qui n'étoient plus que ses lieutenans.

Lorsqu'il passa les monts en février 1630, le prélat généralissime avoit un camp-volant qui ne l'abandonnoit pas. Il étoit composé de la noblesse la plus distinguée. Sa sortie de Paris fut une espèce de triomphe. On le vit à la guerre, ayant un juste-au-corps de velours jaune, une cuirasse par-dessus, un plumet jaune à son chapeau, l'épée au côté et deux pistolets à l'arçon. Jaloux d'exceller en tout, il montoit à cheval, caracolloit, et se vantoit tout haut de savoir faire ses exer-

cices. Il commit néanmoins la faute d'avoir laissé prendre et saccager Mantoue; mais il rachetoit bientôt par ses intrigues ce qu'il avoit manqué d'obtenir par la voie des armes.

Il sut persuader aux princes allemands, tant catholiques que protestans, qu'il étoit de leur intérêt d'empêcher qu'on ne dépouillât le duc de Mantoue de ses états. Les princes obligèrent l'empereur de lui en donner l'investiture.

Le siége de Cazal fut mémorable. Les deux premiers généraux de l'Europe, Ambroise Spinola et le maréchal Toiras, rendirent l'Europe attentive et en suspens. Chacun d'eux admiroit et louoit son adversaire. Deux armées puissantes alloient en venir aux mains et décider l'issue du siége, lorsque le traité avantageux de Ratisbonne, habilement conclu par Richelieu, fut apporté par l'internonce Mazarin qui, jeune et déja rempli d'adresse, avoit su ménager une trève en trompant les uns et les autres.

On aime à voir naître, pour ainsi dire, ces hommes qui ont jeté dans la suite un si grand éclat, et l'on se plaît à reconnoître que la fortune n'a pas tout fait en leur fa-

veur, et que des services réels ont préparé de loin leur élévation.

Tandis que le cardinal s'occupoit de ces grands intérêts politiques, une cabale nouvelle s'étoit formée contre lui à la cour. Il en avoit dissipé plusieurs; mais celle-ci avoit un caractère plus dangereux. La reine-mère, qui l'avoit donné de force à son fils, qui l'avoit violenté pour qu'il lui donnât entrée au conseil, par un de ces changemens si ordinaires au séjour des intrigues, n'étoit plus sa protectrice. Elle étoit devenue sa plus mortelle ennemie, et il seroit difficile de remonter aux véritables causes de cette haine si prompte et si implacable.

Ce génie qui bouleversoit l'Europe à son gré, qui y répandoit l'effroi, avoit donc à maintenir sa propre fortune sur un théâtre mobile et perpétuellement orageux. La reine-mère oubliant tous les services qu'il avoit rendus au trône, traitoit le cardinal de perturbateur du repos public, et vouloit le faire chasser du ministère. Elle avoit pour lui une inimitié que les protestans eux-mêmes n'avoient pas. Elle entroit en larmes dans l'appartement de son fils, en s'écriant qu'elle étoit bien malheureuse d'avoir donné sa confiance

fiance au cardinal qui alloit abymer le royaume; qu'elle s'en repentoit; que c'étoit un traître, un perfide; qu'il songeoit à se faire roi ou à faire tomber la couronne à Louis, comte de Soissons, à la charge qu'il épouseroit une des nièces de ce ministre.

Cette grave imputation étoit contredite par une autre qui, dit-on, avoit plus de fondement. Lorsque le cardinal passa les Alpes, on prétendit qu'il n'avoit desiré de commander cette armée qu'afin de se trouver en état de passer jusqu'à Rome, lorsque le pape, dont la santé étoit très-mauvaise, mourroit, et d'obliger les cardinaux, par la crainte de ses armes, de le faire pape. Tous ces propos, quoique dépourvus de probabilité, annonçoient l'idée qu'on avoit généralement de son ambition excessive.

Richelieu, moins emporté que la reine-mère, donnoit à ses accusations un plus grand degré de vraisemblance; il augmentoit l'antipathie qui se trouvoit entre la reine-mère et le roi; il avoit étudié son souverain, et il ne lui étoit plus difficile de maîtriser ce caractère défiant, envieux, crédule et jaloux. Il mettoit en jeu toutes ses petites passions, et

ce génie supérieur devoit à ces bassesses le fondement de son pouvoir.

Il satisfaisoit en même temps sa haine contre la reine-mère, et se déguisoit à lui-même sans doute ces petitesses par le sentiment orgueilleux de la vengeance, en représentant au monarque, que lui seul osoit le défendre contre une famille liguée contre lui, et qui ne cherchoit qu'à le dégrader et à l'enfermer dans un couvent. Il parvint ainsi à effrayer son imagination, et il citoit plusieurs traits historiques à l'appui de cette imposture.

Louis XIII, qui connoissoit son insuffisance, s'attacha encore plus au ministre, parce que, jaloux de son frère, il savoit que la reine-mère l'aimoit de préférence. Richelieu avoit habilement profité de cette jalousie cachée dans le cœur du monarque; et tandis que tous les piéges étoient tendus, que la disgrâce du cardinal paroissoit inévitable, que la reine-mère avoit demandé le renvoi d'un ministre insolent, en conjurant son fils de lui accorder cette satisfaction au nom des entrailles qui l'avoient porté, qu'elle comptoit elle-même sur son triomphe et en recevoit déja les félicitations, que toute la cour

enfin attendoit un nouveau règne sous un nouveau ministre, Louis XIII, que la crainte avoit enhardi, dit au cardinal qui lui demandoit son congé d'un air hypocrite : *Je vous ordonne de continuer à me servir; ne craignez rien, je saurai bien vous maintenir.*

Ce jour qui affermit pour jamais la puissance de Richelieu, fut nommé *la journée des dupes.* Il sortit triomphant de ces derniers assauts, et l'exécution du lendemain causa plus de surprise encore. Tous les ennemis du cardinal furent exilés ou bannis. Les Marillacs furent arrêtés. L'un d'eux étoit garde des sceaux; ils lui furent ôtés. L'autre commandoit en Italie; il fut enfermé dans une citadelle. La jeune reine, qui s'étoit jointe à sa belle-mère contre le cardinal, se vit enlever plusieurs femmes qu'elle chérissoit tendrement, et les deux reines n'eurent plus qu'à mêler leurs larmes sur leur commune disgrâce.

Le cardinal, implacable adversaire, et chérissant la vengeance par système et par instinct, fit trancher la tête au commandant en Italie, et retint l'autre en prison, où il mourut de désespoir. Il avoit créé une com-

mission à cet effet, et fait taire le parlement de Paris, qui réclamoit les voies légales en faveur des accusés. Le garde des sceaux étoit auteur d'un corps de lois fort estimé ; mais aucune loi vivante ne put contre-balancer l'altière autorité du ministre.

La reine-mère, au lieu de reconnoître, après ce coup de foudre, l'ascendant de Richelieu, et de prévoir que tout alloit désormais plier sous sa loi, se rejeta dans des intrigues qui confirmèrent Louis dans ses soupçons. Elle donna imprudemment au cardinal de nouveaux prétextes pour l'accuser, et représenter ses démarches avec Gaston comme autant de connivences suspectes. Tous ses efforts pour renverser le ministre, portant à faux, augmentèrent le triomphe de celui-ci.

Sur ces entrefaites, Gaston crut faire un coup d'éclat et forcer son frère à obéir aux desirs de sa mère, en quittant tout-à-coup la cour, et prenant la fuite. Il alla auparavant en grand cortége, dire au cardinal, en face, *qu'il cessoit d'être son ami.* Après cette puérile bravade, il s'éloigna, croyant avoir divisé de cette manière le royaume. Sa mère et lui ignoroient à quel homme ils déclaroient la guerre.

Le cardinal ne manqua pas de faire observer au roi que cette fuite avoit l'approbation tacite de la reine; et il ne lui fut pas difficile d'en administrer les preuves, au moyen de quelques lettres surprises ou contrefaites.

Gaston s'étoit retiré à Orléans, et de là il faisoit lever des troupes en Quercy et dans le Limousin. Ses créatures lui persuadoient que le roi étant d'une santé très-foible, ne pouvoit vivre long-temps; qu'il ne s'agissoit que de demeurer quelquefois à Orléans, ou d'aller attendre hors du royaume, le moment d'être couronné: ce qui leur sembloit infaillible.

L'union des deux reines et de Gaston fut encore présentée comme une conspiration toujours subsistante, prête à seconder les desseins du calvinisme et des puissances étrangères, fomentée, entretenue enfin par elles. Louis fut alarmé sur son autorité, d'autant plus qu'il étoit pusillanime, et qu'il redoutoit sa mère et son frère. Son esprit ombrageux auroit cédé à de moindres craintes.

Il se jeta donc dans les bras de Richelieu, qui avoit grossi le danger. La jeune reine fut aussitôt disgraciée et presque prisonnière; comme on alloit arrêter Gaston, il fut averti à temps, et se retira en Lorraine. La reine-

mère, de son côté, fit une fausse démarche qui servit trop bien le vindicatif et rusé ministre : démarche que celui-ci avoit même facilitée, afin de la rendre inexcusable aux yeux de son fils. Elle sortit du royaume, et Louis fut convaincu sans peine, que toute sa famille étoit armée et soulevée contre lui.

La preuve que le ministre avoit voulu tourner effectivement contre la reine-mère cette double évasion, c'est qu'elle ne trouva sur son chemin ni gardes, ni obstacles; or il avoit trop de prévoyance et de fermeté pour ne lui avoir pas fermé toutes les routes, si tel eût été son intérêt.

Il ne fut pas difficile, après cela, de supposer des intelligences coupables entr'elle et Monsieur, de les représenter comme voulant diviser le royaume et se créer un parti. Les plus dangereux ennemis du cardinal suivirent tout aussi imprudemment les traces de la reine; ce qu'il avoit bien deviné et préparé. Ils se dévoilèrent ainsi, et s'offrirent d'eux-mêmes à la vengeance de l'autorité. Tout ce qui resta fut emprisonné, parce que le parti divisé étant devenu foible, donnoit le moyen facile de l'écraser; nouvelle faute qu'il avoit commise, et dont Richelieu profita. Il en

coûta au maréchal de Bassompierre, qui crut raffiner en demeurant à la cour, douze années de Bastille.

Le cardinal fit punir du dernier supplice tous les subalternes, soit qu'il les jugeât avoir formé des complots contre sa place, soit qu'il fût prodigue du sang le plus vil, comme altéré du plus illustre. Avoir conspiré contre sa place, c'étoit avoir conspiré contre sa vie. Les prisons et les galères regorgèrent de malheureux qu'il immoloit à ses terreurs, à sa vengeance ou à sa politique. Ce fut alors qu'il put dire avec vérité : *Je n'entreprends rien sans y avoir bien pensé ; mais quand une fois j'ai pris ma résolution, je vais à mon but, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge.* Le sang qu'il avoit répandu donnoit une horrible justesse à cette dernière expression.

Gaston, après s'être marié en secret en Lorraine, osa entreprendre de porter la guerre civile en France, mais sans avoir consulté ses forces, sans être doué de l'activité et du courage qui pouvoient rendre cette entreprise moins hasardeuse, et sur-tout sans posséder aucun trait de ce caractère qui en impose, entraîne, subjugue les partisans, leur inspire

de la confiance et les aveugle sur le danger de la rebellion.

Il eut néanmoins des complices. La haine que l'on portoit au cardinal, prévalut sur le peu d'estime qu'on avoit pour sa personne. Il crut cependant que la moitié de la France alloit se déclarer en sa faveur ; mais on le jugeoit encore plus pusillanime, plus foible que son frère. Il mit en vente ses diamans et ceux de la reine-mère ; mais personne ne voulut les acheter, parce qu'on les regardoit comme les pierreries de la couronne. Les grands auroient bien voulu remuer, et même le seconder, mais ils sentirent qu'il seroit extravagant de tirer l'épée sous les auspices de Gaston.

A peine put-il rassembler deux mille fantassins ; presque toutes les villes fermèrent leurs portes à son approche, et il ne fut reçu avec acclamations que par les états de Languedoc et par le duc de Montmorency, gouverneur de cette province.

Les états avoient une raison plausible : ils étoient mécontens de ce qu'on avoit violé leurs priviléges ; et le duc, de ce qu'on ne l'avoit pas fait connétable, dignité jusqu'alors presque héréditaire dans sa famille, et qui

lui avoit été promise à la mort de Lesdiguières. Mais Richelieu avoit trop à cœur l'abaissement des grands, pour n'avoir pas éteint cette charge qui auroit ôté à la royauté et à son ministère, une partie de leur éclat.

Les uns croient que Montmorency ne vouloit que se rendre médiateur entre le roi et sa famille; mais un médiateur armé qui fait la guerre au roi, vous n'avez qu'à lui supposer des succès, et vous le verrez bientôt se charger d'un tout autre rôle. D'autres disent qu'il céda aux larmes et aux caresses de sa femme, parente de la reine-mère.

Les grands attendoient l'événement, et dans le fond de leurs cœurs n'auroient pas été fâchés de voir la puissance royale ou ministérielle réduite à composer avec eux. La crainte d'une fatale issue les enchaînoit, et plusieurs disoient, *souvenons-nous de Marillac.*

Montmorency avoit dans le cardinal un adversaire trop vigilant, pour qu'il osât se flatter de l'impunité, quand même il seroit parvenu à étendre plus loin le feu de la révolte. Il ne s'aveugla pas sur les conséquences de cette témérité, et s'attacha plus fortement à Gaston, qui ne méritoit pas un pareil dévouement. Il mit une espèce de point d'hon-

neur à lui demeurer fidèle ; c'étoit lui donner sa vie gratuitement.

Il publia un manifeste, et se donna le titre de *lieutenant général du roi, pour la réformation des désordres introduits dans le gouvernement par le cardinal de Richelieu.*

Mais tous ses projets étoient prévus, et ses pas enchaînés d'avance ; et lui-même s'aperçut après le premier pas, qu'ayant une fois tiré l'épée, il n'avoit plus qu'à soutenir avec grandeur une aussi dangereuse cause qui, perdue ou gagnée, exposoit sa tête.

Cette guerre ne fut pas longue. Le roi et le cardinal s'étant mis en chemin pour étouffer plus aisément cette révolte par leur présence,
1631. tout étoit fini avant qu'ils arrivassent. A la journée de Castelnaudari, Schomberg fit prisonnier le duc de Montmorency.

Impétueux, il avoit franchi presque seul un fossé, pour se jeter sur les escadrons ennemis, se battant en furieux, et croyant rendre cette journée décisive à force de courage ; mais ce courage fut aveugle. Plus de prudence et moins de fougue auroit pu donner à son parti une sorte de consistance. Il tomba couvert de neuf blessures. On eût dit que le désespoir l'animoit, et qu'il n'avoit aperçu

d'autre ressource qu'une ardeur téméraire, éloignée de toute prévoyance et de tout conseil.

Gaston pouvoit l'enlever des mains de Schomberg et rallier ses troupes, ou pour continuer la guerre, ou pour faire du moins la paix avec avantage. Ce prince foible et sans attachement, se soumit incontinent, et demanda pardon. Il fit avec la cour une paix précipitée, sans trop s'intéresser au sort des seigneurs qui s'étoient sacrifiés pour lui.

A peine osa-t-il demander une amnistie pour les personnes de sa suite, pour ses propres domestiques; il s'humilia, non par repentir, mais par lâcheté; il promit de renoncer à toute intelligence avec la reine-mère, de ne jamais s'éloigner de plus d'une lieue de l'endroit qui lui seroit indiqué, et *d'aimer sincérement le cardinal de Richelieu.*

L'inexorable ministre n'étoit pas homme à épargner le duc de Montmorency. Il étoit trop orgueilleux d'avoir à frapper une tête pareille, et l'occasion étoit tout-à-la-fois trop favorable et trop importante pour qu'il manquât d'effrayer les grands, en leur montrant la hache des bourreaux prête à trancher leur vie. Impatient de pouvoir mettre

en pratique les terribles maximes qu'il avoit fait goûter au roi, sous le nom de raisons d'état, il regardoit ce crime de *lèse-majesté* comme un heureux accident, propre à signaler une exemplaire sévérité. Il avoit bien recommandé à Louis de ne point pardonner ; et le roi répétoit d'après Richelieu : *il faut qu'il meure.*

Tous les princes demandèrent grâce pour ce seigneur, le premier du royaume par ses biens, par sa naissance, et l'un des plus considérables par son mérite, par ses services, par ses alliances : et c'étoit justement tous ces titres distingués qui rendoient sa mort infaillible.

Gaston supplia, mais d'une manière si molle, si timide, qu'il sembloit recevoir sa propre grâce, au lieu d'intercéder pour autrui. On eût dit qu'il trembloit d'obtenir la vie du duc. Il oublia tous ceux qui avoient pris part à sa cause. Ses malheureux soldats, dépouillés, gagnèrent la frontière en mendiant leur pain, et le prince fut indifférent à la consternation même de ceux qui pleuroient sur le sort de Montmorency.

Ce seigneur fut décapité dans l'hôtel-de-ville de Toulouse, capitale de son gouverne-

ment. Il subit son sort avec une tranquillité rare et avec une constance héroïque ; il ne voulut pas décliner la jurisdiction du parlement de Toulouse. *Mon parti est pris*, dit-il, *je ne veux pas chicaner ma vie.*

Quand la princesse de Condé, sœur de l'infortuné prisonnier, tenta de fléchir le roi, Il détourna la tête et répondit d'un ton sombre : *Il faut qu'il meure ; la grâce que je peux lui faire, c'est que le bourreau ne le touchera point, et qu'il ne fera que lui couper le cou.* Le duc sur l'échafaud, paisible et au-dessus de l'adversité, dit au bourreau d'une voix haute : *frappe hardiment.* La religion le consola, à ses derniers instans, de la perte de la vie. Ainsi mourut Montmorency, à trente-huit ans. En lui finit la branche aînée de sa maison, si féconde en héros.

Richelieu bravant la haine et ses clameurs, ferme dans les projets sanglans de sa politique, multiplia les exils, les emprisonnemens et les exécutions contre tous ceux qu'on soupçonna d'avoir eu part à la rebellion. Elle étoit cependant éteinte, et la mort du chef auroit suffi à la tranquillité publique ; mais il se plut à dresser des échafauds pour imprimer dans les esprits une terreur plus profonde.

Sept jours après l'exécution de Montmorency, Gaston s'enfuit à Tours, non par ressentiment du supplice du duc et de l'emprisonnement de ses partisans, mais de peur qu'on ne le forçât, si son mariage se découvroit, à consentir qu'il fût cassé. Il se jeta dans les bras de la reine-mère à Bruxelles, qui le reçut comme un fils opposé à son autre fils; elle ne tarda pas à approuver le mariage de Gaston, le pressa elle-même de lui donner la publicité la plus prompte.

Elle en agissoit ainsi pour faire de la peine au roi et au cardinal. L'un eût voulu par jalousie, que Gaston n'eût point eu d'enfans; l'autre avoit l'espérance superbe de marier sa nièce au duc d'Orléans. Il n'y avoit point de grandeurs auxquelles le cardinal n'osât aspirer. Il punit la reine-mère, en s'opposant à son retour en France, et en aigrissant de plus en plus le roi contre elle.

Cependant on vit éclater entre les François et les Espagnols des plaintes réciproques. La France accusoit les Espagnols, et avec juste raison, d'avoir secouru les protestans, protégé les rebelles, donné retraite à la reine-mère, attiré Gaston en Flandre et fourni à ce prince de quoi faire une irruption en France.

Les Autrichiens, de leur côté, disoient que le cardinal soutenoit leurs ennemis, leur en attiroit de toutes parts par ses négociations voilées; qu'il avoit soulevé l'Allemagne entière contre l'empereur, et qu'il avoit rompu la paix que les Hollandois alloient contracter avec l'Espagne.

En effet, le cardinal avoit lié ses intérêts avec ceux du nord, et fourni à Gustave-Adolphe l'argent dont ce héros avoit besoin pour humilier Vienne. Il ne lui restoit plus qu'à frapper les derniers coups, pour élever la France sur les ruines de la maison d'Autriche. Tant que Gustave avoit vécu, il l'avoit choisi pour allié; il continua cette alliance avec Christine sa fille. Les revers que les Suédois ont vu succéder à leur triomphe, sont devenus des avantages pour la France, parce qu'ils ont été forcés de lui céder leur conquête de l'Alsace, qu'ils ne pouvoient plus défendre.

L'ame cachée de cette grande confédération étoit dans le cabinet de Richelieu, et on l'ignoroit alors. Il tenoit la Savoie dans sa dépendance, il obligeoit la Hollande à ses vues; il obligeoit Venise à resserrer ses antiques nœuds : la moitié de l'Europe enfin étoit

pour lui, et devoit le seconder lors de ses premiers efforts.

Ce génie perçant et vigoureux fait tout-à-coup paroître six armées sur les frontières; Veimar agit sur le Rhin, Créqui en Italie, la Vallette en Piémont, Rohan paroît dans la Valteline, Gassion couvre le Roussillon et favorise les troubles de la Catalogne. La Hollande est armée en notre faveur, et ses escadres commandées par le fameux amiral Tromp, poursuivirent les Espagnols dans les deux Mondes.

Richelieu se flattoit d'avoir éloigné la guerre du centre de la France; cependant quelques revers dans la Picardie, et la prise de Corbie qui en fut la suite, alarmèrent la capitale. Le monarque épouvanté du tumulte de Paris, crut la monarchie à son dernier terme. Il implora le zèle des corps et communautés; il donna audience à leurs députés il les embrassa tous, jusqu'aux savetiers : tant le danger sembloit pressant! tant l'effroi ramène une sorte d'égalité!

Les Parisiens transportoient déja leurs femmes, leurs enfans, leurs meubles au-delà de la Loire, et Louis XIII trembloit sur son trône qu'il croyoit perdu.

Richelieu

Richelieu avoit manqué, il est vrai, d'une sorte de prévoyance; mais le propre des grands hommes est de réparer avantageusement leurs fautes. Il plaisanta des craintes des Parisiens, se montra dans toute la ville avec un front serein, rassura les esprits, et déploya en même temps ces ressources étonnantes qui changèrent une disgrâce passagère en triomphes éclatans.

Affermi par ces rapides succès et par la terreur même qui les avoit précédés, le cardinal appesantit d'autant plus son autorité, qu'il s'étoit vu sur le point d'être renversé. Louis XIII entendant les clameurs de la capitale, avoit eu des soupçons sur la capacité de son ministre. Il alloit lui arracher le timon des affaires; l'ambitieux Richelieu en trembla au milieu de sa carrière orgueilleuse. Pouvoit-il enchaîner à la fois tous les destins? La secousse douloureuse qu'il en reçut, irrita son caractère, et le rendit plus tyrannique encore. Il humilia le monarque qui lui avoit contesté le pouvoir dans un moment d'alarmes; il abusa de l'ascendant qu'il avoit sur son esprit; il le gouverna avec la hauteur d'un homme devenu nécessaire, et qui brave la puissance d'un maître qui a voulu se

dérober à un sujet fait pour régner sur lui, et pour lui; il le tourmenta, comme pour le punir, tout-à-la-fois, et de sa foiblesse et de son ingratitude.

Ce fut alors, car l'histoire doit peser sur les vices comme sur les talens des hommes célèbres; ce fut alors, dis-je, que la politique de Richelieu se couvrit d'ombres plus ténébreuses. Il respecta moins le sang des hommes, parce qu'il eut la foiblesse de les croire ses ennemis. Il appela *crimes d'état*, et punit comme tels, tous les délits qui tendoient à diminuer son pouvoir et à offenser son orgueil.

On cite en particulier la Feymas, intendant de Champagne, comme le principal ministre de ses ressentimens. Ce tyran subalterne, dont l'histoire doit flétrir le nom, sembloit jaloux de rassembler des victimes sous la main du ministre qui les immoloit.

Urbain Grandier en est un exemple. N'ayant point su reconnoître le génie vindicatif de Richelieu, il fut brûlé comme *sorcier*, plutôt que d'échapper à ses fureurs. Et que vouloit le cardinal, en donnant ce spectacle étrange? Punir, dans Urbain Grandier, l'auteur d'une satire dont son orgueil avoit été

mortellement blessé. Il fit bâtir un procès monstrueux, où la raison est offensée à chaque page: et il étoit loin de partager cet abominable délire. Il profita de l'esprit superstitieux du siècle, pour colorer sa haine. Peu lui importoit que ce prêtre infortuné fût condamné pour avoir parlé à Astarot, Asmodée, Belzébuth, pourvu qu'il expirât dans les flammes. Il fit passer l'arrêt fatal par la bouche des *possédés*, plutôt que de perdre sa vengeance, et le livra aux *exorcistes*, ne pouvant l'écraser autrement.

Il fut secondé dans toutes ses entreprises, par un homme presque aussi extraordinaire que lui, et dont le nom seul compose la moitié de son histoire, par le fameux père Joseph, capucin, qui, sous cette robe, fut un ardent négociateur, et qu'on vit au milieu de toutes les cours étrangères, sans qu'on remarquât cette singularité.

Ce capucin étoit né pour les affaires, avoit du courage, de la fermeté, et un génie politique analogue à celui du cardinal. Son dévouement pour l'éminence avoit un caractère rare; il sembloit entraîné par l'admiration réelle qu'il lui portoit. Fatigues, courses, dangers, rien ne le rebutoit. On eût dit qu'il

étoit payé de ses travaux, en les associant à ceux du ministre. Il aimoit enfin l'ame de Richelieu; et quand le cardinal abattu, fatigué, songeoit dans ces momens où l'esprit enfin s'épuise, où l'ambition s'endort, à abandonner le fardeau des affaires, le père Joseph venoit, le ranimoit, lui fournissoit des expédiens nouveaux, l'attachoit au ministère; et Richelieu dut son salut à plusieurs conseils heureux du capucin.

Ce fut lui qui l'obligea à se montrer sans gardes, dans les principales rues de Paris, pour calmer le peuple en alarme lors de la prise de Corbie. A son retour, le père Joseph lui dit: *Eh bien, que vous est-il arrivé? ne vous avois-je pas dit que vous n'étiez qu'une poule mouillée?* Quel étoit donc cet homme qui osoit appeler Richelieu de ce nom? Presque tous les grands hommes d'état ont eu pour appui un ami ou confident qui les soutenoit. Je n'en excepte pas Cromwel.

Les hommes en place ne réussissent et ne peuvent réussir que par le choix des agens; les agens seuls les multiplient et joignent leurs bras aux leurs. Les ministres environnés d'une foule d'hommes qui les surpassent peut-être en ambition et toujours en activité, et qui

leur demandent de l'emploi, n'ont besoin peut-être que d'un seul art : mais cet art est extrêmement difficile; il consiste à savoir assigner à chacun son véritable poste. Le cardinal ne rougit point de faire son bras droit d'un simple moine; et en l'avouant, en l'associant à ses travaux, il domina les intrigues de cour et les négociations de l'Europe. Un autre l'eût dépouillé de son habit; il lui laissa sa robe monacale, et il rioit le premier, quand on parloit de l'*éminence grise*, comparée à l'*éminence rouge*.

Il sembloit ne devoir plus craindre d'ennemis, après avoir tant de fois triomphé d'eux; les plus puissans, les plus sûrs de l'impunité, préparant de nouveau les poignards, n'osèrent l'en percer. Le frère du roi et le comte de Soissons, las de sa tyrannie, avoient résolu de le faire mettre à mort à la sortie du conseil. Le lieu, le temps, les exécuteurs, tout étoit choisi. La haine et la vengeance n'attendoient que le signal; Gaston devoit le donner; il vengeoit, à ce qu'on lui avoit représenté, sa mère et son esclavage, la longue servitude où lui-même étoit réduit; il se vengeoit d'un ministre qui l'avoit joué, qui l'avoit investi d'espions, qui l'avoit séparé de

son frère, qui avoit fait monter sur l'échafaud ses partisans. Gaston d'un clin-d'œil pouvoit ordonner sa mort; il détourne la tête, fuit comme effrayé de l'idée qu'il a conçue, et de la crainte qu'on ne la lise encore dans ses regards.

Si Richelieu échappa à ce danger, il en dut rendre grâces à l'ascendant de sa renommée, qui rendit les poignards immobiles. Gaston crut apercevoir son souverain, et n'osa frapper.

Instruit du complot, le ministre se crut en droit de ne plus épargner personne à la cour, et de traiter Gaston comme un ennemi personnel. Il fit marcher le roi et ses troupes contre l'héritier présomptif de la couronne, le réduisit à la soumission, l'humilia, et fit sentir à tous les autres la verge du pouvoir.

Il poursuivit jusques dans les rangs les plus obscurs, tous les auteurs de ses chagrins dévorans. Ceux qui avoient participé, même par le silence, à la conspiration tramée contre ses jours, étoient traités en criminels. Alors il interpréta les paroles, et n'en souffrit plus d'équivoques. Les moindres indiscrétions étoient punies comme des forfaits politiques.

Le monarque se soulageoit quelquefois en se plaignant de son ministre; mais alors on le fuyoit, on le laissoit dans une triste solitude, abandonné à lui-même, afin de n'être pas châtié par le terrible cardinal, de ce qu'on n'auroit pu s'empêcher d'entendre de la bouche du roi. Celui-ci ne voyoit que des visages muets qui n'osoient applaudir à ses murmures; et il sentoit lui-même, que le ministre qui remplissoit les fonctions de la royauté, étoit le véritable monarque, et qu'il n'étoit permis à personne d'en dire du mal. Le maire de la première race ne reparoissoit-il pas sous un autre nom?

Le roi se taisoit alors, donnoit l'exemple du respect, et tout en le détestant et le craignant, il le soutenoit contre une mère, un frère, une épouse. Le cardinal exila jusqu'aux maîtresses, c'est-à-dire jusqu'aux confidentes chastes que le roi avoit choisies pour tromper ses ennuis, pour égayer sa solitude; et quand celui-ci étoit mécontent d'elles, il les menaçoit de la colère de Richelieu. Elles trembloient à ce nom, et supplioient le monarque de ne point porter ses plaintes à cet homme redoutable.

Pour lui, subordonnant l'amour à son am-

bition, il ne fut jamais subjugué, quoiqu'extrême et violent dans ses desirs. Son grand objet, et le tourbillon des affaires l'y ramenoit sans cesse; son grand objet, dis-je, étoit de dominer dans l'intérieur du palais. Ses passions n'étoient qu'ardentes, et il n'étoit point né pour la tendresse. Il ne montra les inquiétudes d'une ame sensible qu'une fois dans sa vie; ce fut dans la maladie et à la mort du père Joseph. Il le fit traiter sous ses yeux à Ruelle, et cette ame inflexible laissa échapper les signes touchans de l'amitié; encore a-t-on écrit que ce n'étoit qu'une feinte qui cachoit le dernier coup d'un redoutable ambitieux.

Nous revenons, avec une sorte d'intérêt, sur ce père Joseph, unique en son genre, dur envers lui-même, menant une vie sobre, qui sembloit se dédommager de ses laborieuses entreprises et de ses travaux opiniâtres, par la liberté avec laquelle il parloit aux grands et au cardinal, et par l'importance des affaires dont il étoit chargé. Moine par une boutade de jeunesse, il s'étoit jeté dans les travaux politiques par goût; ou plutôt, c'étoit en lui une véritable passion, qu'il satisfaisoit en parcourant l'Europe. Mourant, il s'occupoit

encore de traités d'alliance, d'armées, de siéges, de combats. A son agonie, le cardinal lui cria aux oreilles, pour le rappeler à la vie : *Courage, père Joseph, Brissac est à nous !*

Ce capucin, fameux par ses intrigues, mourut assez précipitamment à Ruelle, maison du cardinal, à l'âge de soixante et un ans. Il paroît, si l'on en croit les mémoires du temps, qu'ayant un génie presqu'égal à celui de Richelieu, las d'une subordination trop marquée, il prétendit à l'égalité. Déja le chapeau de cardinal lui étoit promis, et cette dignité alloit le faire marcher à côté de celui qui, ayant recueilli le fruit de ses travaux, avoit retenu long-temps ses talens cachés dans l'ombre.

Le capucin avoit offert sécrétement au pape Urbain VIII de faire conclure la paix avec la maison d'Autriche, et d'établir par le traité, un équilibre entre les protestans et les catholiques. Mais dans ce projet de paix, qui secondoit les vues de son ambition, le capucin alloit directement contre les desseins du cardinal ministre. Vainement avoit-il gagné mademoiselle la Fayette, sa parente, pour en parler au roi, qui déja avoit paru

montrer une volonté. Richelieu eut bientôt découvert la trame; il reprocha au capucin son ingratitude, et ne manqua pas de traverser à Rome ses projets d'élévation au cardinalat.

Non content d'avoir humilié le génie du capucin et d'avoir dérouté son ambition, il voulut faire disparoître mademoiselle la Fayette, protectrice cachée de son parent, parce qu'elle avoit failli dè renverser ses desseins. Il mit auprès du roi et de la Fayette un espion; il fut informé de toutes leurs paroles et de toutes leurs actions; il vit leurs billets; il garda ceux qui ne lui plaisoient pas; il en substitua d'autres contrefaits, où il inséra tout ce qui pouvoit opérer une séparation. L'espion intimidé et menacé d'une perte assurée s'il n'obéissoit pas, suivit son rôle, jusqu'à ce que mademoiselle la Fayette, qui se sentoit poursuivie par une main invisible, cédant au génie du cardinal, eût embrassé le parti du cloître.

Il enleva ainsi au roi sa maîtresse favorite, et terrassa les intrigues de son rival. Comme il ne le jugeoit pas inférieur en talens, il le rendit victime d'un manége particulier, tandis qu'il n'en suivoit pas moins la haute série

des affaires de l'Europe. Richelieu sut donc briser à propos l'homme qui avoit été son confident, son appui, et qui avoit osé un instant, fort de ses services passés, se montrer son rival.

Il faut avouer que ce ministre terrible ne s'étoit acquis un tel empire sur tous les esprits, que parce qu'il lisoit au fond des cœurs les pensées les plus secrètes, qu'il les y surprenoit de manière ou d'autre. Et c'est par cette vigilance inouie qu'il enchaîna tous les hasards, et qu'il soumit tous les caractères.

On imputa au père Joseph une partie des cruautés du cardinal; mais après sa mort, Richelieu se montra plus inexorable encore, et sa sévérité alla toujours croissant. Ce qui le prouve, c'est le procès intenté au duc de la Vallette, qu'il rendit responsable de la levée du siége de Fontarabie. Le duc avoit épousé une sœur naturelle du roi; tout son crime étoit d'avoir déplu au cardinal. On intimida, on violenta les juges; le roi, par sa présence, força l'arrêt de condamnation: spectacle nouveau de voir un monarque françois présider au jugement d'un de ses sujets, et interdire la liberté des voix! Les usages despotiques de l'Asie n'offrent rien de plus

révoltant; on n'observa aucune formalité de justice. Le duc fut condamné à mort, et exécuté heureusement en effigie. Cette sentence étoit si monstrueuse, qu'elle fut cassée sous le commencement du règne de Louis XIV.

Le parlement de Rouen n'étant pas venu à bout d'étouffer une sédition populaire occasionnée par des édits bursaux, des exécuteurs militaires vinrent interdire le parlement. Richelieu le rendoit responsable des désordres que lui-même avoit excités par les vexations dont il avoit usé pour extorquer l'argent des particuliers.

Si Richelieu mérite des éloges pour le coup-d'œil politique qu'il eut relativement à la vraie situation de l'Europe, il ne mérite aucune louange pour l'économie intérieure de l'état. Il n'en savoit pas administrer les revenus avec cet art que possédoit Sully. Il n'aima point le peuple; il regardoit le silence de la crainte comme le gage de la félicité publique. L'exercice de son despotisme épuisoit le trésor royal; et, ce qui est déplorable à penser, l'or même de la nation servoit à l'opprimer.

Il avoit créé des lois somptuaires, mais il laissoit aux autres le soin de l'exécution; son

faste passoit les bornes. La magnificence de sa maison étoit au niveau de celle d'un souverain. Quatre millions chaque année n'acquittoient que les dépenses ordinaires. Ses gardes, son palais, ses meubles, sa table, tout éclipsoit chez lui la splendeur du trône. Louis XIII remarqua cette ostentation, et s'en plaignit infructueusement, ainsi que le peuple; mais le cardinal sut éblouir la multitude par son luxe brillant, et cet éclat nouveau servit presque à le lui faire pardonner.

Prodigue envers les gens qu'il employoit pour les affaires d'état, il mesuroit les châtimens aux récompenses, quand ses ordres n'étoient pas ponctuellement remplis. Quant aux peintres, sculpteurs, architectes, théologiens, poëtes (car il avoit tous les goûts), dont il étoit incessamment environné, il leur promettoit beaucoup et leur donnoit peu.

Le puissant génie de Richelieu dominoit l'indécision du monarque, les intrigues des grands, les fureurs des partis, les haines particulières, et au-dehors, les cours de Rome et de Madrid; la maison d'Autriche étoit humiliée, les protestans abattus, la reine-mère déconcertée, le duc d'Orléans se confondoit

en vains projets dans l'exil, et la Bastille regorgeoit de ses ennemis.

Parvenu au dernier période de ses opérations politiques, et jaloux du despotisme qui lui avoit tant coûté, et qui flattoit son ame hautaine, il tenoit ferme entre ses mains les rênes du gouvernement; mais souvent les plus petites causes renversent le superbe édifice qu'a élevé l'ambition. Il sut les prévoir et les écarter; il ne permit pas à des tracasseries de cour de détruire en un instant sa fortune; il abaissa la hauteur de son caractère pour s'appliquer aux petites ruses d'un souple courtisan; il flatta la reine-mère d'un prompt retour; et comme elle le desiroit ardemment, elle y croyoit; mais en même temps que la bouche du ministre promettoit, il éloignoit son implacable ennemie avec une habileté peu commune, puisqu'elle-même fut long-temps dans l'illusion.

S'il ne put gagner le comte de Soissons, qui s'étoit fait un système de résister à Richelieu, il le contint sans l'irriter; et la fortune ne tardant pas à seconder le cardinal, il fit perdre la vie à son plus dangereux adversaire.

Les favoris et les maîtresses de Louis XIII s'efforcèrent en secret de ruiner son pouvoir;

mais dès que son œil prévoyant les eut devinés, ils furent congédiés ou disgraciés. Le choix des serviteurs qui pouvoient approcher du monarque, lui appartenoit exclusivement; et ceux-ci étoient obligés de rapporter fidèlement au ministre tout ce qui échappoit au roi, dans ses momens de chagrin ou de mauvaise humeur.

Malheureux dans son domestique, séparé de sa mère, ayant des remords, et n'osant leur obéir, jaloux de son frère et le craignant, prévenu contre sa femme, et se croyant méprisé d'elle, ce prince avoit encore les inquiétudes dévorantes de la royauté. Il détestoit l'homme auquel il étoit soumis, et portoit son joug impatiemment; mais comme il le croyoit seul capable de le maintenir sur le trône, il caressoit l'objet de sa haine, obligé de dissimuler à la fois sa crainte et son antipathie.

Tous ces combats empoisonnoient sa vie; et quand, l'ame surchargée de douleur, il se répandoit, dans l'intérieur de son palais, en plaintes amères, elles étoient recueillies, et portées au superbe ministre, qui avoit établi cette inquisition secrète contre son roi; et quiconque, après avoir prêté l'oreille à ses

murmures, gardoit le silence, étoit puni, comme s'il avoit négligé une révélation utile à l'état.

L'ascendant incroyable de Richelieu remplissoit tellement le palais, que le monarque, quand il étoit mécontent de ses maîtresses, les menaçoit de son ministre. Il s'étoit attaché à mademoiselle de la Fayette, qui fut chassée presqu'ignominieusement, parce qu'elle avoit inspiré de l'ombrage au cardinal; et la reine, soupçonnée d'avoir des relations avec ceux qui avoient encouru ses disgrâces, fut outragée, persécutée et presqu'enfermée.

Louis XIII étoit fermement persuadé que, lors de la conspiration de Chalais, on avoit voulu lui ôter la vie, le reléguer dans un monastère, élever Gaston son frère sur le trône, et lui donner pour épouse la reine. Il fut plus de douze ans depuis, sans pouvoir se résoudre à partager son lit avec une princesse calomniée sans doute, mais perdue dans l'esprit d'un trop crédule époux. Telle fut l'occasion de la longue stérilité d'Anne d'Autriche.

Les mémoires de la Rochefoucault confirment ce fait, ainsi que le ressentiment du roi. Il en parla en plein conseil, et reprocha à cette

à cette princesse, devant les ministres, *qu'elle avoit voulu avoir deux maris en même temps.* Il alla plus loin : il défendit qu'aucun homme entrât désormais dans le cabinet ou dans la chambre de la reine, à moins qu'il ne fût présent.

Nous verrons qu'à l'instant de la mort même, Louis gardera ces funestes préventions. Elles s'étoient fortifiées, lorsqu'étant tombé malade, le 22 septembre 1630, il reçut les derniers sacremens. La reine alors n'avoit que vingt-neuf ans; elle se voyoit exposée à être renvoyée en Espagne, et pensoit à se maintenir en France. Le moyen unique de conserver la couronne, qu'elle étoit à la veille de perdre, étoit sans doute un mariage avec Monsieur. Elle ne s'en éloigna pas, et la proposition en fut faite au duc d'Orléans. La santé du roi se rétablit, malgré les apparences contraires. Louis XIII fut instruit des dispositions de la reine. Ce fut un poison versé dans son cœur, qui le tourmenta et l'éloigna, pendant un grand nombre d'années, de toute tendresse et de toute confiance.

Ce monarque étoit donc réduit à écarter les deux reines, à ne pouvoir jouir des douces

émotions de la nature ni de l'amour; et le penchant d'Anne d'Autriche pour l'Espagne, penchant qu'elle ne déguisoit point assez, redoubla ses alarmes imaginaires ou fondées.

Il paroît certain qu'elle avoit pris des mesures avec le conseil d'Espagne, pour empêcher l'exécution du grand projet de l'abaissement de la maison d'Autriche.

Les dernières tentatives de la reine-mère pour être reçue en France, furent infructueuses; personne n'osa hasarder sa voix contre l'avis suprême du cardinal. Au lieu de la rappeler, il lui envoya, comme par dérision, un nouveau compagnon d'exil dans la personne du duc de Vendôme. La veuve de Henri IV, mère, ou belle-mère de quatre souverains, et des trois plus puissans rois de l'Europe, mourut à Cologne dans l'abandon et l'indigence, exilée par son ancien protégé.

C'étoit le comble de l'ingratitude; mais le cardinal détournoit habilement les regards de la nation par des services essentiels, et qui faisoient la gloire du règne.

Tout est revers pour l'Autriche. Tout est succès pour la France. La Catalogne se sépare de l'Espagne, et cette importante province

se donne à Louis. Son premier dessein étoit de se former en république ; mais jugeant bientôt avec sagesse, qu'elle seroit trop foible dans une entreprise aussi décisive, elle se contenta de la réserve de ses priviléges. La révolution du Portugal suivit de près ; il secoua le joug, et devint un utile allié pour la France. Richelieu, en frappant ces grands coups, et avec rapidité, avoit opéré la jonction des armées françoises et suédoises, et jeté la terreur dans toute l'Allemagne. Ainsi, s'il opprimoit l'intérieur du palais de son maître, il étendoit sa gloire au loin ; il imposoit silence à ses ennemis, et tout plioit au-dehors sous le génie de l'administrateur. Forcé à l'admirer, n'entendant que ses louanges, le roi lui obéissoit plus que jamais, et le respect et la haine se concilioient dans son cœur.

Que ne lui devoit-il pas, puisque les inscriptions de la statue équestre qu'on lui érigea à Paris, disoient à la postérité que le monarque avoit mis sa gloire à vaincre les ennemis de son royaume, à soumettre les rebelles, à domter l'hérésie, et comme il ne refusa pas la louange d *invincible* et de *victorieux*, que ces marbres lui prodiguèrent, il falloit bien

qu'il maintînt en place le véritable auteur de ses triomphes.

Tandis que l'un s'occupoit de remuer l'Europe et d'abaisser tout ce qui lui portoit ombrage, et que l'autre, dans sa retraite, s'attribuoit l'honneur de ces travaux, la mort les minoit tous deux également, et ils devoient descendre au tombeau dans la même année. La santé de Louis XIII dépérissoit visiblement; mais Richelieu, quoique frappé du même coup, se flattoit de survivre à son maître, et déja il prenoit des mesures pour s'assurer la régence.

Après tant de victoires en différens genres, il ne prétendoit pas abandonner le poste où il s'étoit élevé. Dans ce hardi dessein, il ne douta ni de son génie, ni de sa fortune; il comptoit applanir les difficultés, et l'emporter sur les droits de deux reines, d'un frère du roi, et de plusieurs princes du sang.

Persuadé du succès, après avoir fait si longtemps un essai heureux de son pouvoir, il sembloit avoir deviné la marche des événemens futurs, et les tenir comme enchaînés, par la manière dont il balanceroit tous ces droits respectifs.

Il avoit fait épouser sa nièce au fils du prince

de Condé ; et s'appuyant sur cette maison, à la tête de laquelle se trouvoit un prince qui avoit du génie pour le gouvernement, il se flattoit de déposséder deux femmes sans puissance, ainsi que le foible Gaston, qui, n'ayant jamais su tenir un parti, étoit décrédité, pour ne pas dire méprisé.

Le comte de Soissons, qui seul avoit bravé le cardinal avec la physionomie d'un véritable adversaire, ne voulant ni trève, ni paix, avoit refusé d'épouser sa nièce chérie. Insensible aux promesses les plus brillantes, il fut poursuivi bientôt comme criminel de lèse-majesté ; forcé, après une telle qualification, d'en appeler à son épée ; il combattit Louis XIII qui l'aimoit, et qui ne le jugeoit pas coupable, en ce qu'il voyoit en lui un génie propre à contre-balancer le redoutable Richelieu. Le monarque fit marcher à regret des troupes contre son parent ; mais son ministre l'entraînoit.

Le comte de Soissons fut vainqueur à la bataille de Marfée ; dont l'issue n'alarma 1641.
point le roi, parce qu'il jugea bien qu'il seroit toujours maître des conditions de la paix ; mais sur le champ même de bataille, le comte fut tué d'un coup de pistolet après l'action.

Un cavalier passant à toute bride devant lui, le tira à brûle-pourpoint, et disparut plus prompt que l'éclair.

On attribua cette mort au génie vindicatif de Richelieu, et sur-tout au péril où se trouvoit sa puissance. Encore une victoire en effet, et le comte de Soissons s'ouvroit le chemin de Paris. Le ministre étoit sacrifié; car le traité de conciliation eût été infailliblement sa ruine. La mort du comte étoit donc trop nécessaire, pour qu'elle n'eût pas été ordonnée; ce n'étoit pas-là l'instant d'armer le glaive des lois, ou celui des bourreaux.

Ses complices, quoique peu dangereux après la mort du chef, restèrent sous l'anathême des procédures faites ou commencées contr'eux. Le duc d'Epernon, qui avoit joué un si grand rôle, et dont la fierté sembloit ne devoir jamais être humiliée, exilé à quatre-vingt-sept ans, cherchoit en vain autour de lui des mécontens ou des vengeurs; tous gardoient le silence: il mourut de chagrin; il mourut isolé. Alors il ne fut plus permis à personne de n'être pas entièrement soumis et dévoué à Richelieu.

Il avoit placé auprès du roi un jeune homme appelé Cinq-Mars, le fils du maré-

chal d'Effiat, afin qu'il lui rendît compte, selon l'usage, de ses plus secrètes pensées. Le père devoit sa fortune à la protection du ministre, qui jugeoit du fils par l'abnégation du père. Le nouveau favori, qui s'ennuyoit mortellement auprès d'un roi triste et mélancolique, n'avoit pas pour lui les complaisances qu'il auroit souhaitées; le jeune homme se soucioit peu d'être en faveur, s'il falloit l'acheter par cette gênante et cruelle servitude. Fait pour les plaisirs, il ne pouvoit s'accoutumer à la vie sédentaire de Louis XIII; livré de plus aux pratiques d'une austère dévotion, il falloit l'accompagner par-tout. Il ne cacha pas long-temps la répugnance qu'il éprouvoit à être le complaisant assidu d'un homme valétudinaire, dévot et chagrin, dont il devoit écouter les longues plaintes et supporter les infirmités.

Richelieu exhortoit le favori dégoûté de cet emploi, à prendre courage, à vaincre sa répugnance; il lui offroit la perspective des plus brillantes destinées, la fortune et les honneurs qui entreroient dans sa maison. Le jeune homme se montroit indifférent à toutes ces promesses, et ne voyoit que l'ennui du moment. Richelieu joignoit la raillerie à

l'éloquence, et supplioit ensuite le roi, qui se plaignoit du peu d'égards de son compagnon, de pardonner aux écarts et à la vivacité d'un jeune homme.

Forcé de garder une place que tant d'autres auroient ambitionnée, et regrettant, chaque jour, les plaisirs d'une vie libre et indépendante, il ne tarda pas à trouver les récompenses du ministre trop au-dessous de ses sacrifices. Il résolut de se payer par ses mains d'une charge aussi désagréable ; et pour dédommagement à ses ennuis, il conçut le projet consolateur de mettre lui-même la main au timon du gouvernement. Une fois, plein de cette idée, les désagrémens de sa vie privée disparurent, et il se familiarisa avec ce qui lui avoit paru insupportable. Le pénétrant Richelieu s'aperçut du changement et du projet : c'étoit le blesser dans ce qu'il avoit de plus cher. Il ne crut pas devoir opprimer tout-à-coup un jeune homme de vingt ans : il tâcha de regagner son protégé ; mais voyant que rien ne le touchoit, il le pria d'accepter le gouvernement de la Touraine, avec tout ce qui pouvoit lui en rendre le séjour agréable, et de renoncer à ce rôle dont il lui avoit annoncé tant de fois les pénibles désagrémens.

Mais Cinq-Mars, déja enivré des prestiges de l'ambition, goûtoit le plaisir de voir les grands et les princes le rechercher, et savouroit l'orgueil de se voir, à son âge, l'ame d'un parti. Il ne put résister à l'appât d'un crédit qui lui promettoit l'autorité dont jouissoit Richelieu.

De ce moment, rien ne lui coûta pour se rendre agréable à son maître : il déploya avec facilité toutes les complaisances, dont le moindre exercice lui pesoit tant autrefois; il s'insinua dans l'esprit du roi avec cette souple profondeur que dicte une forte passion; elle s'allumoit encore près de l'objet qu'elle caressoit; le succès de la veille encourageoit à celui du lendemain; il avançoit à grands pas. Louis XIII, allant un jour au conseil, avoit déja pris par la main le jeune Cinq-Mars, en disant, *si nous faisions entrer notre ami, afin qu'il apprenne*, lorsqu'un regard sévère du ministre en imposa au monarque, qui baissa la tête et abandonna la main de son favori.

La crainte d'être délaissé au milieu des orages que Richelieu avoit soulevés, le lioit à ce fier sujet. Le cardinal forçoit le prince à renvoyer les officiers de la chambre, les capitaines et les gardes qui attiroient ses soupçons ombrageux. Si un serviteur fidèle s'attachoit

au roi, son renvoi devenoit inévitable. Plusieurs, forts de la protection de Cinq-Mars, crurent que la puissance ministérielle du cardinal touchoit enfin à son terme. Dans cette fausse et trompeuse espérance, ils se livroient à une joie inconsidérée. Richelieu paroissoit tout-à-coup; et en exécution du serment incroyable, par lequel le monarque s'étoit engagé à lui révéler tout ce qui viendroit à sa connoissance contre son ministre, celui-ci en tiroit des aveux formidables, et foudroyoit les créatures les plus chères au roi, et qui s'imaginoient le plus en sûreté auprès de lui.

Cinq-Mars ne voulut pas désemparer; quoique sollicité d'abandonner son poste, il se faisoit un devoir de prêter une oreille attentive aux plaintes et aux murmures de Louis, qui s'indignoit de son esclavage, et n'osoit rompre ses fers. Cinq-Mars répondoit par un silence perfide, ou par des réflexions courtes et étudiées. Observant le cœur du prince et les progrès de ses discours, il crut bientôt à la chute de Richelieu. Le roi lui montra en effet le desir d'en être délivré, et ce témoignage ne paroissoit pas équivoque. Cinq-Mars, qui ajouta foi trop facilement à ce mécontentement et à cette antipathie, ignoroit l'em-

pire sans bornes que le cardinal avoit exercé sur cette ame tout-à-la-fois aigrie et soumise.

Richelieu sûr de son ascendant, connoissant sa force et les ressorts qui lui avoient servi, ne craignoit que la mort du roi, et non sa disgrâce. Il étoit certain de régner malgré son maître, et d'anéantir sa volonté; mais il jugea, dans cette circonstance, qu'il falloit, pour se dérober à des querelles intestines, agiter le sein de l'état, s'en faire le centre, afin que, dans ces grands mouvemens, il pût enchaîner à son gré les prétendans à la régence, par le besoin qu'ils auroient de sa main forte et exercée, habile à débrouiller tous ces nœuds politiques. Il fit donc résoudre au conseil la prompte conquête du Roussillon, comme absolument nécessaire pour soutenir la révolte des Catalans.

Il arracha son roi languissant et malade au repos après lequel il soupiroit, et le força, presque mourant, d'aller aux extrémités du royaume, chercher les fatigues et les dangers de la guerre.

Louis les bravoit également; toujours fidèle à son courage, lorsqu'il s'agissoit de prendre les armes, il murmura, se plaignit, mais partit pour la conquête.

Comme le roi et le ministre sembloient lutter l'un contre l'autre, par la grandeur de leur cortége, chacun prit une route différente; ils ne se rencontrèrent que dans les villes dont l'étendue pouvoit recevoir deux souverains. Cinq-Mars accompagna Louis: le cardinal n'eut pas le pouvoir, à ce qu'il paroît, de l'éloigner; ce qui le détermina sans doute à imposer à son roi des opérations militaires, si propres à déranger toutes les autres.

Au bout de quelque temps, il se forma enfin contre Richelieu une conspiration réelle et la plus dangereuse de toutes, puisque le roi en étoit tacitement le chef. Il jaillit assez de clarté de l'histoire, pour qu'on ne puisse révoquer en doute ce fait, quelqu'extraordinaire qu'il paroisse. *Il ne trouva pas même mauvais*, dit l'historien moderne de l'Intrigue du cabinet, *qu'on lui parlât pour l'en débarrasser par la violence.* C'étoit l'avis de plusieurs; mais Cinq-Mars, qui n'étoit point dans l'âge où l'on est sanguinaire, s'effraya de ce projet, et n'osa frapper, malgré la certitude de l'impunité. Il commit ensuite les fautes qui caractérisent les demi-ambitieux; il suivit des idées contradictoires, fit des demi-confidences toujours dangereuses, cacha

à l'un ce qu'il révéloit à l'autre, et montra qu'un jeune homme de vingt-deux ans sera toujours étranger à une conspiration de quelqu'importance.

Richelieu, appuyé sur la grandeur de ses destinées, affectoit de ne pas s'apercevoir de la froideur du roi; il s'observoit, pour mieux lui donner le change, et travailloit sourdement à la ruine du favori, en épiant ses fautes, et se reposant sur sa légéreté et son inexpérience. L'âge du conspirateur devoit en effet le servir; et pendant cette attente, il faisoit publier que son état empiroit, qu'il alloit descendre au tombeau; ce qui ne contribuoit pas peu à suspendre la fureur de ses ennemis, qui délibéroient si on ne laisseroit pas à la mort le soin d'achever l'ouvrage; et ses espions lui donnoient avis de tout ce qui se passoit.

Le roi étoit devant Perpignan. La ville et la citadelle étoient si bien fortifiées, qu'il en eût coûté trop de monde pour les prendre d'assaut; on les réduisit par la famine. Au bout de quatre mois, cette importante place capitula: on y trouva cent trente pièces de canon, et de quoi armer vingt-cinq mille hommes.

Ce n'étoit pas la victoire ni la conquête que desiroit Richelieu; il vouloit seulement embarrasser le roi, et le retenir dans les piéges et les longueurs des négociations et des travaux militaires, afin que, rebuté, il sentît le besoin de son ministre, et l'appelât à son secours. Il comprit très-bien qu'une défaite inopinée le jetteroit dans la terreur, parce que Louis ne fut jamais froid sur les intérêts de l'état. En conséquence il avoit mandé au maréchal de la Guiche, son allié et son confident, d'attaquer et de se laisser battre à Honnecourt en Cambresis; ce qui ouvroit, il est vrai, à l'ennemi la frontière de Picardie, mais ce qui étoit capable en même temps de dissiper puissamment la conjuration formée contre lui, en inspirant au roi de sérieuses alarmes.

Ce stratagême lui réussit. Dès que Louis apprit la nouvelle, il en fut épouvanté; il crut déja voir l'étranger dans le sein du royaume. Il écrivit lettres sur lettres au cardinal; il se rappela que depuis dix-huit années lui seul avoit raffermi le sceptre entre ses mains; il ne vit plus que lui pour écarter l'orage; il le conjura de remédier à ce désastre, et lui protesta que, quelque bruit qu'on

fît courir, *il l'aimoit et l'estimoit plus que jamais.*

Le cardinal triomphoit, et d'autant plus que ne s'étant pas endormi sur son adversaire, et surveillant toutes ses actions, il venoit de recevoir, à force d'intrigues et d'argent, un double du traité que ses ennemis, Gaston, le duc de Bouillon et Cinq-Mars, venoient de conclure à Madrid. Il étoit signé par Olivarès, au nom du roi d'Espagne, et par Fontrailles, au nom de Monsieur. Ce traité, non moins insensé que téméraire, appeloit les Espagnols dans le royaume, leur cédoit quelques provinces; et le tout pour forcer le roi, qui flottoit dans l'irrésolution, à disgracier son ministre, et à le remplacer par Cinq-Mars.

Gaston avoit autorisé de son nom ce complot criminel et inutile en tous sens: n'imaginant pas d'autres moyens pour se délivrer du joug qu'il n'avoit jamais su rompre, et sous lequel il avoit baissé tant de fois la tête volontairement. Pour l'Espagne, avide de tout ce qui avoit le caractère de rebellion, elle avoit été ravie de trouver cette occasion de réparer ses pertes.

Le roi haïssoit fortement les Espagnols,

et non sans motifs; il redoutoit cette puissance, qui ne fut jamais dans les intérêts de la France. La moindre intelligence avec le royaume voisin lui sembloit un crime énorme, lorsque Richelieu, tenant le traité à la main, et orgueilleux de cette pièce justificative, lui montra dans son favori un perfide qui conspiroit contre l'état. Louis frémit de la trahison, ne démêla point qu'elle étoit dirigée plutôt contre le ministre que contre le royaume, qu'on ne vouloit que le sacrifice du cardinal, que son expulsion faisoit tout tomber: il s'attacha plus étroitement à l'auteur de la découverte, d'après la frayeur qu'il avoit éprouvée, et abandonna ses ennemis à sa vengeance.

Les conspirateurs, d'autant plus éloignés de connoître les caractères, qu'ils n'avoient fait aucun calcul sur ce point important, n'avoient pas prévu, ou ignoroient que les esprits timides portent tout à l'extrême, et que plus Louis XIII étoit foible, plus il devoit être excessivement jaloux de sa puissance.

Le duc de Bouillon fut arrêté au milieu de son armée, le duc d'Orléans en Auvergne, et Cinq-Mars à Narbonne. Le double qu'on avoit

avoit du traité, n'étoit qu'une simple copie; on n'auroit pu faire le procès sur cette pièce informe, si, dans la vue d'avoir leur grâce, ils ne se fussent accusés l'un l'autre. Après avoir manqué de prévoyance, ils manquèrent de fermeté : le duc de Bouillon racheta sa vie et sa liberté, en livrant au roi la forte place de Sedan. Gaston, dit le président Hénaut, *demanda grâce, à son ordinaire, en chargeant et abandonnant ses complices*. On lui ôta sa garde, on confisqua ses domaines; et ces humiliations, bien méritées, furent suivies de l'exil.

Il n'eut pas honte de répéter plusieurs fois que Cinq-Mars l'avoit séduit, et de prétendre établir sa justification sur ce moyen aussi foible que lâche. Agé de quarante ans, il rejeta sur un jeune homme de vingt-deux, tout l'odieux du complot; il aggrava ses fautes, pour diminuer les siennes; enfin, lorsqu'il étoit sûr de sa grâce, et qu'il auroit pu l'implorer et l'obtenir pour son complice, il se détacha de lui, il se rendit presque son accusateur. Ainsi Gaston, loin d'être généreux, ne fut jamais juste ni sensible, et perdit ses amis avec autant de facilité que d'indifférence.

Louis XIII avoit un extrême penchant à la sévérité. Malgré l'âge du coupable, malgré son titre de confident et de favori du roi,
1642. Cinq-Mars perdit la tête sur un échafaud; mais ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que de Thou, fils du célèbre historien de ce nom, qui n'avoit point eu connoissance du traité final, qui l'avoit désapprouvé, et qui, dès qu'il l'eut appris, avoit exhorté son ami à rompre ces intelligences criminelles, qui enfin n'avoit pu révéler ce secret sans commettre une action lâche et vile, et sans exposer les jours de son ami, eut cependant le même sort.

On prétend que Richelieu vit immoler avec joie cette innocente victime, parce qu'il détestoit dans le père un historien véridique, dont le burin, trop fidèle, avoit marqué un de ses ancêtres de ces traits qui ne meurent point. Ainsi l'écrivain qui se voue à la vérité en écrivant l'histoire des nations, s'il échappe au danger de la dire, aura encore des ennemis de son sang généreux, même lorsqu'il ne sera plus.

Cinq-Mars, attendri sur le sort de son ami, et ne dissimulant pas que c'étoit lui qui le précipitoit au tombeau, s'humilia devant lui, en

fondant en larmes. De Thou, ame sensible et forte, le releva, et l'embrassant, lui dit : *Il ne faut plus songer qu'à bien mourir.*

Il resta dans l'ame de Richelieu, des aveux de Cinq-Mars et de sa confession secrète, l'idée profonde et ineffaçable que s'il s'étoit trouvé près de Louis XIII un Vitry, il auroit éprouvé le sort du maréchal d'Ancre.

Les juges qui condamnèrent de Thou, se fondèrent sur un édit de Louis XI, qui condamne au dernier supplice tous ceux qui, ayant su une conspiration contre l'état, ne l'auroient pas révélée : ordonnance vague, et qui prêteroit un champ trop vaste à la vengeance ministérielle. Richelieu eut soin de fournir l'édit au chancelier : il étoit tombé en désuétude ; son active persécution le ranima, et le tribunal n'osa voter contre ses vues sanguinaires.

Louis XIII sachant à peu près l'heure de l'exécution, tiroit sa montre par intervalles, et disoit, en se promenant sur la terrasse de Saint-Germain : *Il me semble que dans dix minutes, monsieur le Grand passera mal son temps.* On appeloit l'infortuné Cinq-Mars, *monsieur le Grand*, parce qu'il avoit la charge de grand-maître de la maison du

roi. Cette froideur cruelle envers un homme qu'il avoit chéri, et, pour ainsi dire, autorisé, achève de peindre son caractère.

Avoir puni si hautement le favori du roi, parce qu'il aspiroit à le gouverner, quel triomphe pour une ame qui avoit soif de la vengeance, qui la savouroit avec une sorte de volupté ! Ce fut le plus beau jour de la vie du cardinal ; il avoit fait tomber la tête de son ennemi, et tout étoit rentré soudain dans le silence de la terreur ; tout sembloit avoir obéi à sa prévoyance ; il écrivit au roi : *Les ennemis de l'état ne sont plus, et vos armes victorieuses sont dans Perpignan.* Alors il lui pardonnoit d'avoir chassé sa mère, son frère, ses favoris, d'avoir fait trembler la famille royale, et abaissé toute la cour à ses pieds.

Les grands seigneurs étoient bannis ou en prison. Gaston étoit réduit à la fortune et au crédit d'un simple particulier ; les autres murmuroient dans la poussière ; plus de factions, plus de cabales. Il n'existoit que le nom de Richelieu et son pouvoir : les vers des poëtes et les dédicaces des orateurs furent pour lui seul : la nation, comme entièrement assujétie, devint obéissante à l'ascendant de ce génie qui avoit tout domté ; et son nom imprimoit

ce respect mêlé d'admiration et d'effroi, que l'homme porte à ce qui le maîtrise et le domine.

Il se rendit à Paris comme un triomphateur ; et quoiqu'entre les bras de la mort, il commanda à sou visage d'être calme et tranquille. On fit, pour le ramener, une espèce de chambre portative, que cinquante de ses gardes, qui se relayoient d'heure en heure, conduisoient comme une litière. Là, il étoit couché dans un lit magnifique, et il y avoit à côté du lit un siége pour asseoir les personnes qui l'entretenoient pendant la route. Les gardes ne marchoient que nu-tête, à la pluie, au vent et au soleil, par respect pour son éminence; on élargissoit les portes des villes et des maisons, quand elles étoient trop étroites, afin que son éminence n'éprouvât aucun choc, aucune secousse douloureuse.

Il fit deux cents lieues dans cette superbe litière, entrant par-tout par une brèche, et alla descendre au Palais-Cardinal, où se trouva une foule de gens empressés à contempler ce ministre victorieux, qui avoit terrassé ses ennemis particuliers et triomphé de ceux de l'état. Il sembloit au-dessus des louanges comme au-dessus des événemens. On aperçut

sur son visage jauni l'empreinte d'une décadence prochaine ; mais lui, oubliant la maladie, il étoit tout entier à la joie de se voir encore maître de cette cour, où il avoit humilié tant de rivaux : aucune espèce de terreur n'interrompoit sa jouissance.

Si quelque chose pouvoit en ce moment blesser cette ame qui paroissoit paisible, c'étoit l'aversion cachée de son maître, dont il ne doutoit pas; mais il surmontoit ces impressions passagères, soit en les dédaignant, soit en apercevant l'immuable hauteur de ses destinées.

Il n'avoit plus rien à craindre que de la main obscure et forcenée de la trahison, à laquelle les rois de la terre sont assujétis eux-mêmes. Il attacha à sa personne les militaires les plus renommés par leur bravoure, et il écarta de la cour ceux qui pouvoient recourir à un coup désespéré. Le roi congédia tous ceux que le cardinal voulut congédier, et il ne consola ceux qu'il étoit forcé de renvoyer, qu'en leur disant : *Allez, mon ami, ce ne sera pas de longue durée.*

La santé du cardinal empira, les ulcères couvrirent son corps; son sang, appauvri par la continuité des travaux et peut-être des in-

quiétudes, se desséchoit de plus en plus; la fièvre qui le minoit, l'approchoit lentement du tombeau; toute la cour, toute l'Europe l'y voyoit descendre, et personne ne remua, ne fut tenté de paroître audacieux de sa foiblesse. Il conserva son autorité sur le bord du cercueil; il ne perdit, en expirant, rien de l'étendue de son ministère; il disposa souverainement des places, comme si un long avenir lui étoit réservé, et il indiquoit au monarque le plan qu'il devoit suivre pour ne pas s'égarer. Le prince obéissoit à un homme mourant, dont la voix faisoit encore la destinée de l'état : tant il avoit profondément subjugué les caractères, les événemens et les esprits de son siècle!

Cet homme extraordinaire mourut le 4 décembre 1642, dans la cinquante-huitième année de son âge, et la dix-huitième de sa toute-puissance. Pendant son agonie, on vit le roi sourire, comme si à sa mort il eût hérité de la souveraineté.

Le cardinal avoit une garde, ainsi que le monarque; ses gardes le suivoient au Louvre, se mêloient avec ceux du roi. Louis XIII aperçut sans doute, et sans beaucoup de regrets, le terme de cette étonnante domination, la

plus étrange qu'offre l'histoire, depuis l'autorité des anciens maires du palais.

Richelieu se fit apporter les sacremens de l'église ; mais, quoique ce fût alors la coutume des hommes en place, il ne demanda point pardon aux assistans des fautes qu'il avoit pu commettre dans l'administration ; il ne s'accusa d'aucun acte de rigueur, il ne se rétracta en rien ; il montra au dernier moment la même fermeté de caractère qu'il avoit eue pendant sa vie.

Jamais homme n'a eu d'adulateurs plus outrés, ni de censeurs plus impitoyables. Grand et hardi politique, d'un génie vif et pénétrant ; d'un jugement net et solide, vaste et secret dans ses desseins, prévoyant, adroit, vigilant, d'une conduite ferme et égale, il ne parut jamais d'homme d'état avec de plus rares qualités et de plus dangereuses pour la liberté publique. Il avoit, il faut en convenir, l'instrument qui soutient, agrandit, régit les royaumes ; mais il lui manqua tout ce qui fait les grands hommes, les vertus et les sages lumières.

Né pour qu'on lui pardonnât l'orgueil, il fut l'homme le plus vain qui peut-être eût jamais existé ; à force d'entendre dire à ses

flatteurs qu'il n'avoit pas encore paru de plus grand homme dans l'univers, il se l'étoit enfin persuadé. De-là venoit qu'il ne goûtoit que les louanges hyperboliques, et qu'il ne doutoit de ses forces en aucun genre. Sa conduite impérieuse annonçoit le despotisme de ses idées : sa confiance en ses talens lui persuada qu'il faisoit tout bien, et que rien n'étoit bien fait que par lui. La moindre contradiction allumoit son sang; et la colère qui étinceloit dans ses yeux, annonçoit qu'il ne pardonneroit jamais à qui lui résisteroit. Le desir insatiable de se venger de ses ennemis, l'accompagna jusqu'à la mort et fut sa passion dominante. Dans ses derniers instans, il dicta au roi une déclaration flétrissante contre Gaston, et il emporta ainsi au tombeau, la satisfaction d'avoir complétement puni le frère de son souverain.

Il avoit trop de génie pour ne pas aimer les arts et les lettres. Ce besoin de grandeur et de renommée n'étoit pas satisfait par l'exercice du ministère, ou plutôt de la souveraineté; il voulut être compté parmi les grands écrivains : comme si cette gloire avoit quelque chose de plus personnel que toute autre! Il fit des ouvrages dramatiques, même après

avoir écrit des livres de controverse, comme s'il eût voulu plaire à toutes les classes de citoyens.

On sait qu'il avoit fait construire, dans l'intérieur de son palais, un théâtre magnifique, où l'on représentoit des pièces dont il avoit fourni le sujet, le plan et quelques scènes. Quand on applaudissoit, transporté de joie, et ne pouvant la cacher, il se penchoit à demi-corps hors de sa loge, et remercioit l'assemblée avec les plus grandes démonstrations de la reconnoissance. On rira de cette sensibilité extrême; mais où sont les hommes à qui l'on puisse reprocher de nos jours de semblables folies?

Jaloux de Corneille, et rien ne fait plus l'éloge de ce grand poëte, jaloux de sa haute renommée, soit parce que l'auteur n'avoit pas déféré à ses avis, soit que ce génie indépendant eût chagriné le sien en se refusant à l'adulation, il ordonna la critique du *Cid*, dans le temps qu'il avoit sur les bras toutes les affaires de l'Europe. Il la voulut sévère, et il se fit une tâche capitale d'interrompre ce concert d'acclamations publiques qu'il auroit voulu reporter sur une de ses pièces. Il ambitionnoit, au milieu de sa puissance, un

aussi beau moment, le triomphe du génie ; triomphe qui n'est point au pouvoir de l'autorité.

La persécution d'un tel adversaire dans une pareille cause, est cent fois plus desirable que l'indifférence altière de l'ignorance et de la vanité. Corneille l'emporta sur Richelieu, ne mendia pas ses bienfaits, aima mieux demander à un particulier qu'au ministre, se tint à une distance respectueuse. Egalement éloigné de la foiblesse et de la témérité, il fut le seul homme qui trouva le secret d'humilier le cardinal sans danger, et de remporter sur lui une espèce de triomphe qui mortifia la vanité de l'homme en place.

Richelieu goûtoit de médiocres productions et s'enthousiasmoit pour des auteurs peu estimés aujourd'hui : non pas qu'il ne sût apprécier Rotrou, Corneille, puisqu'il aspiroit à être leur rival ; mais les génies supérieurs mettent, pour ainsi dire, la force et les ressources de leur esprit dans les ouvrages qu'ils lisent. Il n'y en a plus d'absolument mauvais pour eux, ainsi qu'il n'y a plus de chefs-d'œuvres dans les productions les plus vantées. D'ailleurs, plus l'ame est vive, ardente, plus elle est émue par de foibles moyens ;

elle s'élance au-devant des images, et les crée animées dans l'esquisse la plus imparfaite. Le siècle qui veut des ouvrages achevés, est un siècle qui ne jouit déja plus des charmes de la littérature dans toute leur vivacité ; il faut un peu d'illusion dans ce genre de plaisirs, ainsi que dans les autres ; la raison sévère et l'examen rigoureux détruisent toute magie, et c'est dans la jeunesse d'un art, que l'amateur surpris y trouve la volupté.

Richelieu est singulier, même aimable, comme littérateur ; on aime à le voir aux prises avec les gens de lettres, descendre à ces débats qui ne sont jamais ensanglantés ; là, il n'avoit plus cette supériorité qui dépend uniquement de la force du génie : le sien étoit battu, il en éprouvoit un secret dépit ; et c'est alors que l'altesse, l'éminence, le ministre, le général, le moteur de l'Europe, s'enfermoit avec quatre poëtes, pour faire, s'il se pouvoit, des vers égaux à ceux du *Cid* ; les applaudissemens que Corneille avoit obtenus le tourmentoient, et on le voyoit interrompre ses dépêches à un ambassadeur, pour tracer une scène ou dicter un monologue.

Qui osera tourner en ridicule ces goûts toujours précieux dans un homme d'état, quand

on réfléchira que c'est à eux qu'est due la fondation de l'Imprimerie royale, l'établissement du jardin des Plantes, la création de l'Académie françoise ; et qu'à la suite de ces monumens, il a versé sur une foule d'illustres infortunés, ces bienfaits que leurs travaux ont quelque droit d'attendre, puisque la nation entière jouit du fruit de leurs veilles ?

Ce ministre fut le véritable auteur du siècle littéraire de Louis XIV; à lui seul en appartient la gloire. Il donna à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, une protection vraiment royale ; et comme il embrassoit toutes les sciences sans distinction, il fit bâtir à la théologie un palais superbe, qui attestoit son amour universel pour tout ce qui occupe l'esprit humain. Un tel homme est bien rare, et il faut plusieurs siècles pour le ramener à la tête de l'administration. La foule des humains a des goûts mesquins ou exclusifs, et méprise par indifférence ce qui est hors de son étroite sphère.

Que n'est-il permis de le contempler toujours sous ce point de vue, donnant des fêtes dramatiques, dépensant quatre cent mille francs pour la représentation de *Mirame*,

conversant avec Boisrobert, Saint-Sorlin, Scuderi, et jaloux d'être regardé comme le père de la tragédie et de la comédie françoise ! Mais quand on ne considère que le ministre, on a à lui reprocher ses hauteurs, son ingratitude, sa passion pour la vengeance ; on voit avec regret que la grandeur de son génie et la supériorité de ses talens ne rendirent pas les citoyens plus heureux : et voilà la plus grande tache à sa mémoire.

Il est vrai qu'il résulta de son système de puissance absolue, la décadence de la redoutable maison d'Autriche, l'abaissement des grands qui n'étoient ni défenseurs des peuples, ni courtisans, l'affranchissement d'une foule de pouvoirs subalternes, et que la marine lui dut la renaissance et le commencement de ses progrès. Il donna l'impulsion au siècle de Louis XIV, et fit pour la couronne ce que Cromwel avoit fait pour la nation angloise : on eût dit qu'il avoit pris à tâche de ne laisser rien subsister de l'ancien gouvernement féodal. Son ministère fut outré, et tel fut son principal vice ; il humilia la liberté nationale, croyant qu'elle ne résidoit uniquement que dans la noblesse ; il ne vit point

l'équilibre, ni la réaction nécessaire des différentes parties du gouvernement, soit qu'il manquât de ces lumières que l'ami des hommes puise dans son cœur encore plus que dans sa raison, soit qu'il détestât tout ce qui auroit gêné et fatigué son pouvoir.

Il obtint donc de la hache des bourreaux ce qu'il croyoit ne pouvoir obtenir que par les voies de la violence; l'orgueil séditieux des sujets rencontra un orgueil plus terrible qui les écrasa. Les échafauds dressés ne permirent pas à cette lutte de demeurer longtemps égale; mais cette administration vigoureuse eût été digne de tous les éloges, si à cette rare fermeté elle avoit réuni des principes étendus et des vues équitables.

On pourroit, je crois, proposer l'instrument de cette fière et haute volonté, comme un modèle. Osons le dire, cette volonté qui a une base inébranlable, est nécessaire dans ces grandes et vastes opérations qui regardent le dehors de l'état: mais l'emploi en fut funeste, sanglant, vexatoire au-dedans du royaume; et Richelieu auroit tué le génie de la nation, si, par une heureuse insurrection, il n'avoit pas su reparoître au milieu des ruines des lois et des mœurs antiques. Rede-

mandons au ciel un pareil génie, mais dans un autre homme.

Richelieu avoit vécu en souverain; il voulut à sa mort s'environner d'une sépulture qui attestât sa grandeur passée. Son mausolée est un chef-d'œuvre du ciseau; et jusqu'à son tombeau, tout porte l'empreinte du génie et commande l'admiration.

Son testament, semblable à celui d'un riche et somptueux monarque, distribua des legs magnifiques; on y retrouve ce même caractère qui fut prodigue pour tout ce qui avoit de l'éclat, et à qui rien ne coûtoit pour en imposer aux regards des hommes. Il fit présent à Louis XIII d'un million, dernier acte de fierté et d'ostentation.

La cour fut aussi soumise aux volontés de ce ministre après sa mort, qu'elle l'étoit durant sa vie; ses parens, ses créatures retinrent les premières charges du royaume et le gouvernement des places les plus importantes. Le même roi qui l'avoit haï, qui avoit souhaité sa perte, déguisa sa joie, et obéit encore aux conseils qui lui furent donnés. Ce fut sur le témoignage du mort qu'il fit entrer dans son conseil le cardinal Mazarin; de sorte que le ministre le plus absolu régna encore

encore après son trépas, et dirigea la volonté du monarque, qui consultoit son ombre avec la fidélité la plus scrupuleuse.

Si les prisons s'ouvrirent, si la Bastille, Vincennes, les forts et les citadelles vomirent les victimes qu'enchaîna sa politique ou sa vengeance; si le frère du roi, ainsi que plusieurs seigneurs, virent le terme de leur bannissement, Louis XIII ne leur rendit ni sa confiance, ni son affection. Il regarda toujours comme criminels tous ceux que Richelieu avoit jugé coupables.

DE LA MORT
DE LOUIS XIII.

IL ne devoit survivre à son guide que cinq mois dix jours; son autorité, regagnée par la mort du cardinal, lui pesoit de nouveau. Attaqué d'une maladie de langueur, en proie à la mélancolie, tous les chagrins l'obsédoient au terme de sa carrière. Quand il regardoit son épouse, il se rappeloit avec amertume qu'elle avoit eu le projet d'épouser Gaston;

ère vulgaire. 1643.

il sentoit qu'on avoit desiré sa mort : ce sentiment pénible dévoroit son ame, et lui étoit plus affreux que la mort même.

Ce malheureux roi qui ne pouvoit ni aimer son frère, ni estimer sa femme, auroit voulu les exclure tous deux de la régence. Jugeant que cela seroit impossible, il créa un conseil souverain. Le prince de Condé et le cardinal Mazarin furent nommés chefs de ce conseil; mais sa dernière volonté devoit être annullée par un arrêt du parlement, parce que tout le pouvoir des rois se brise sur leur cercueil, même quand il émane de ceux dont on respecte le plus la mémoire.

Anne d'Autriche eut la régence absolue, et le conseil de régence fut aboli. Il avoit fait néanmoins jurer à son épouse et à son frère de se conformer à ses dispositions; ils jurèrent de son vivant, et leurs sermens le lendemain de sa mort tombèrent dans l'oubli.

Il mourut le 14 mai, à l'âge de quarante-trois ans, à pareil jour de son avénement au trône. Il est à remarquer que Henri IV, Louis XIII et Louis XV sont décédés dans les quinze premiers jours du même mois.

Né avec un caractère sombre et soupçonneux, son rang ne fit qu'augmenter ce dé-

plorable penchant à la défiance ; et soumis une fois à l'ascendant invincible du cardinal, il n'eut plus pour le reste des hommes ni affabilité, ni douceur, ni bonté. Esclave de son ministre, il n'eut plus d'amour pour ses sujets, parce qu'il jugea peut-être que la gloire de les bien gouverner lui devenoit étrangère, et qu'il ne pourroit jamais recueillir personnellement la renommée des actions de son règne.

Il rétrécit et borna sa royauté à l'enceinte de son palais, d'autant plus jaloux des démonstrations extérieures du pouvoir, qu'il en avoit perdu le suprême exercice. Il craignoit tout, et se craignoit lui-même, ayant reconnu le premier son incapacité pour le gouvernement. Heureux, si cette vertu ou cette modestie éclairée n'eût pas dégénéré en foiblesse et en indolence !

Il aimoit la grandeur de l'état, et n'étoit pas indifférent à ses destinées ; c'est ce qui l'attachoit sur-tout à l'homme qui le gouvernoit. Quand son ministre répandoit le sang, il ne l'accusa jamais de cruauté, parce que lui-même étoit sévère par tempérament ; et comme il n'avoit aucune idée des forces réelles de la clémence (secret si bien connu

de son père), il ne fit jamais grâce qu'à regret. Timide, dissimulé, défiant, il n'avoit pas le courage d'envisager, sans une extrême frayeur, la suite de certains événemens; et cependant, par un contraste unique et presque inexplicable, le plus foible des hommes étoit un des plus braves à la tête des armées; c'étoit là qu'on reconnoissoit enfin le fils de Henri IV. Il aimoit la guerre, entendoit très-bien l'art des fortifications, payoit de sa personne, affrontoit les dangers, donnoit l'exemple, et il lui en coûtoit moins d'exposer sa vie que d'avoir une volonté.

Après avoir été vingt-trois années sans avoir eu d'enfans, il eut, lorsqu'il étoit valétudinaire, Louis XIV, et Philippe qui fut duc d'Orléans. Leurs naissances tardives furent regardées comme miraculeuses, et célébrées dans toutes les provinces comme un présent de la faveur céleste.

On frappa une médaille qui sembloit préluder à l'adulation qui devoit environner le trône de Louis XIV. On y voyoit la France à genoux, qui tendoit les bras à un enfant qu'un ange descendant du ciel lui présentoit. Cet enfant, offert par un ange, devoit coûter au monde des torrens de sang. Fut-il versé

pour la gloire ou l'avantage réel de la patrie? Cette lueur de prospérité n'enfanta-t-elle point ces disgrâces accablantes qui épuisèrent le royaume? La victoire fut-elle le gage de la tranquillité publique? Ce monarque si vanté ne s'est-il pas permis des actes incompatibles avec la justice, avec la saine politique? Eut-il l'attention de rendre son peuple heureux? Son histoire sera-t-elle l'époque de la splendeur ou de la calamité nationale? A-t-on pris trop long-temps la bouffissure pour la force, et l'éclat pour la dignité? C'est ce que nous examinerons dans le portrait véridique de ce souverain.

Louis XIII dit un mot excellent au moment de la naissance de son fils. Comme chacun se précipitoit dans la chambre de l'accouchée, et que les huissiers repoussoient les plus empressés, il leur cria : *Laissez entrer, cet enfant appartient à tout le monde.* 1638.

Le père de cet enfant, appelé *Dieu-donné*, fut malheureux. Il vécut dans les tourmens de l'inquiétude; tout lui faisoit ombrage; son frère Gaston ajouta à ses chagrins, et en les nourrissant il affermit, peut-être sans s'en douter, le pouvoir de l'implacable Richelieu.

Gaston fut cause que plus d'un sang illustre coula sur l'échafaud, et il y fut indifférent. Grande leçon pour ceux qui voudroient se montrer ambitieux ou téméraires, c'est-à-dire insensés, pour le compte d'autrui!

Gaston fut long-temps l'héritier présomptif de la couronne, et c'est ce qui fit l'infortune des deux frères, l'audace des grands et la haute fortune de Richelieu, qui ne consentit point à la moindre diminution de l'autorité royale.

L'héritier présomptif, dans les états héréditaires, est toujours étranger à l'administration; il est suspect même dans son silence, et tous ses pas sont épiés; mais comme il est élevé auprès du trône, il est spectateur de tout ce qui s'y fait, et il juge d'autant mieux les événemens qu'il y a moins de part. Il est bien rare qu'il approuve en secret tout ce qui s'opère en public; il a ses idées, et c'est d'après elles qu'il juge la conduite des ministres qu'il n'a point nommés.

Ceux-ci choquent ordinairement ses maximes, agissent contre son goût; non pas aussi impétueusement que Richelieu, parce qu'ils n'ont pas son caractère; mais ils font une espèce de cour au roi régnant, par leur oppo-

sition avec les idées de l'héritier présomptif.

Ce dernier, si près du trône, met en activité l'imagination qui joue dans l'avenir; il a ses serviteurs, ses favoris, qui composent une espèce de cour expectante, dominée par des idées particulières, et au milieu de la cour même.

Ils blâment, ils désapprouvent, d'après le jeune prince; ils se préparent de loin, dussent-ils être trompés, une faveur dont ils comptent tirer avantage. Le prince héréditaire regarde la couronne comme son patrimoine; il prend la résolution tacite de renverser ce qui aura été fait; ce qu'il ne manque pas d'exécuter dès le premier moment de son avénement. Alors il remercie les vieux ministres, en prend de nouveaux : tout change; et comment la politique ne seroit-elle pas versatile lorsque c'est le caractère des princes qui modifie la plus grande partie des événemens? L'héritier présomptif de la couronne est donc ordinairement le premier contre-poids de toute autorité monarchique qui tendroit à devenir trop arbitraire?

ANNE D'AUTRICHE,

RÉGENTE.

Anne d'Autriche, qui devint régente, n'eût jamais été reine de France, si Henri IV eût vécu. Petite-fille du plus grand ennemi de la maison régnante, devoit-on penser qu'elle gouverneroit ce même royaume sur lequel ses ancêtres avoient versé un déluge de maux? Mais les mariages des souverains semblent faits pour bouleverser subitement la politique des nations.

Louis XIII trouva dans son épouse tout ce qui auroit pu fixer sa tendresse; il ne l'aima point, et les préventions fausses ou légitimes durèrent jusqu'à sa mort. Son testament en fut une preuve authentique. S'il la déclaroit tutrice de ses fils et régente du royaume, il établit en même temps un conseil de régence qui, par les bornes qu'il auroit pu mettre à son autorité, ne lui auroit laissé qu'un vain titre.

Anne d'Autriche avoit plusieurs défauts

de Marie de Médicis. Elle étoit plus ferme; mais sa fermeté dégénéroit en opiniâtreté.

Du vivant de son époux, la jeune reine ne pouvoit pas souffrir la reine-mère; mais ne pouvant pas paroître trop attachée aux intérêts de la cour d'Espagne, quoiqu'elle le fût au fond du cœur, elle disoit : *Pense-t-on que parce que je suis née en Espagne, je sois Espagnole? On se trompe; je suis Françoise et ne veux être autre.* Elle ne proféroit ces paroles que pour contraster avec la reine-mère.

Le cérémonial établit encore entre ces deux princesses des contestations qui engendrèrent des aigreurs. Il n'en faut pas davantage pour ajouter un chapitre au livre *des grands événemens par les petites causes.*

On reprocha aussi à la jeune reine d'avoir pris avec le duc d'Orléans un ton et des manières propres à éveiller les discours de la malignité. Le roi se plaignoit souvent qu'elle l'aimoit moins que son frère; et les courtisans, ravis de cette découverte, envenimèrent toutes les apparences.

On prêta à Gaston des mots que probablement il ne se permit jamais. On dit qu'ayant rencontré la reine qui venoit d'accomplir une

neuvaine pour avoir des enfans, il lui dit en raillant : *Madame, vous venez de solliciter vos juges contre moi; je consens que vous gagniez le procès, si le roi a assez de crédit pour cela.*

Le roi se montra plusieurs fois jaloux; mais il étoit d'un caractère si ombrageux, que les actions les plus innocentes pouvoient exciter sa défiance.

Louis XIII étoit peu estimé dans sa cour, parce qu'une foiblesse habituelle dégrade enfin la majesté à l'œil même de la maison domestique. C'étoit le cardinal impérieux qui inspiroit la crainte, et elle passoit jusques dans l'ame de son maître.

Le respect n'accompagnoit plus sa personne. On dit que lorsque Chalais habilloit Louis XIII, il lui faisoit des grimaces par derrière. Il étoit impossible que ses sujets n'oubliassent pas ce qu'ils devoient à un roi toujours conduit, et qui souffroit impatiemment de l'être; qui demandoit, pour ainsi dire, à chacun qu'on le débarrassât de son conducteur, et qui n'osoit écouter le premier mot sérieux de cette étrange conspiration.

L'idée que le roi étoit impuissant, étoit une chimère, mais confusément adoptée, et ne

disposoit pas les esprits au respect. Sur quoi étoient fondées ces idées d'impuissance? La reine avoit fait une fausse couche au mois de mars 1622.

La longue stérilité d'Anne d'Autriche fut interprétée de tant de manières, que l'histoire n'a rien à répéter de ces discours enfantés par la malignité et par la haine, qui de plus se contredisent, qui d'ailleurs sont fort étrangers à l'influence des véritables événemens politiques, les seuls qui doivent intéresser ceux qui aiment l'état, et non la satire.

Si le roi défendit qu'aucun homme entrât désormais dans le cabinet ou dans la chambre de la reine, à moins qu'il n'y fût présent, ce pouvoit être une ordonnance purement d'étiquette. La reine-mère, le cardinal de Richelieu avoient mis tout en œuvre pour augmenter la froide indifférence du roi, et vinrent presqu'à bout de la changer en haine. Il fallut par la suite un heureux hasard, qui obligea le monarque à passer la nuit au Louvre, où, dit M. de la Hode, il n'y avoit d'autre lit que celui de la reine.

Avant cette époque, Anne d'Autriche avoit perdu le cœur de son époux. Louis XIII étant tombé malade le 22 septembre 1630, reçut

les derniers sacremens, et parla à son frère comme à son successeur. Richelieu qui voyoit la vengeance de ses ennemis suivre inévitablement le décès du monarque, avoit songé à se mettre à l'abri de leur courroux. La reine qui se voyoit exposée à être renvoyée en Espagne, cherchoit à se maintenir en France. L'intérêt d'un trône et la politique purent faire naître à quelques courtisans l'idée de marier la reine avec Monsieur.

On étoit si persuadé que Louis XIII ne regardant plus sa femme que comme le trahissant et livrant la France à l'Espagnol, qu'on fut étonné que la reine fût déclarée régente par le roi. Malgré la naissance du Dauphin et celle du duc d'Anjou, elle étoit constamment demeurée éloignée des affaires, et elle ne regagna jamais la confiance du roi.

Un jésuite, confesseur de Louis XIII, ayant proposé la co-régence de la reine et de Monsieur, fut chassé. Mais le roi fit des dispositions qui devoient partager l'autorité; ce qui seroit devenu une grande source de désordres.

Le testament de Louis XIII, qui avoit établi un conseil de régence, fut cassé, parce que les rois ne peuvent jouir d'une puissance ultérieure à leur mort, les testamens des sou-

verains dépendant de la volonté de leurs successeurs.

A peine Louis XIII fut-il mort, qu'Anne d'Autriche se transporta en pompe au parlement, et y obtint la régence pleine et entière. Ainsi, un particulier fait plus respecter sa volonté après sa mort, que les rois si puissans, pendant leur vie; et ceux-ci sont désobéis dès que l'intérêt de l'état paroît lésé dans les dispositions de leurs édits solemnels.

La régente balançoit sur le choix de Mazarin qui, comme élève de Richelieu, devoit épouvanter. Mais le besoin d'un génie propre à en imposer aux factieux, rendit l'autorité du ministre presqu'égale à celle de Richelieu.

Les esprits avoient été séditieux, ils devinrent brouillons. Les grands, qui se relevoient du joug dur et impérieux de Richelieu, s'abandonnoient aux intrigues du Louvre; et de petits événemens de cour influant sur la politique, donnèrent naissance à deux partis, à celui de la cour et à celui de la fronde.

La régente soutint le cardinal Mazarin qu'elle n'aimoit pas, contre les grands et les compagnies du royaume. Elle le soutint avec une opiniâtreté qui fit voir que le nouveau ministre étoit un politique non moins rusé

que Richelieu ; et s'il n'avoit ni son audace, ni sa fermeté, il possédoit cette souplesse qui appelle et fixe le succès.

Condé, victorieux, imprima à la régence d'Anne d'Autriche un éclat extraordinaire. Elle fut heureuse dans sa conduite ; et si on l'observe de près, il étoit difficile de se maintenir avec plus de prudence.

Si elle parut d'abord n'accorder sa confiance qu'aux ennemis du cardinal, aux confidens de ses anciennes peines, elle reconnut bientôt qu'une nouvelle place commande de nouvelles idées, et que le trône ne doit point admettre les affections particulières. Ces hommes nouveaux, enorgueillis de leur subite élévation, voulurent imprudemment l'asservir ; mais comme leur insuffisance ne pouvoit racheter leurs prétentions, elle éloigna bientôt cette foule ambitieuse et inhabile, qu'on appela, en termes propres, *la cabale des importans*.

La reine conservoit un fonds de ressentiment contre Mazarin, parce qu'il étoit un des auteurs de la déclaration qui avoit tendu à lui ravir l'autorité : il passoit même pour l'avoir inspirée et dictée au feu roi ; mais quand elle vit que Mazarin déposoit à ses pieds les droits étendus et litigieux que lui

donnoit cette même déclaration, quand l'adroit cardinal lui fit entendre qu'il avoit été obligé d'agir contr'elle en apparence, et pour la mieux servir, vu que le courroux de Louis XIII lui auroit tout ôté, elle passa à d'autres sentimens, et, pour obéir ici à la fidélité de l'histoire, à des sentimens absolument opposés.

Ainsi, jusqu'à la créature de Richelieu étoit faite pour subjuguer les têtes couronnées; on eût dit qu'il suffisoit de l'avoir eu pour protecteur, et qu'il n'en falloit pas davantage pour hériter de sa politique et de sa fortune. Si Mazarin n'avoit pas le génie de son maître, il marqua du moins de l'habileté en témoignant quelqu'inclination pour l'Espagnol. Ce penchant, feint ou réel, ne pouvoit déplaire à la reine.

Doué de qualités aimables, d'une éloquence insinuante, traitant les affaires avec cette aisance facile que chérissent tant les princes, il fit les plus grands progrès dans l'esprit d'Anne d'Autriche; son crédit augmenta par degrés; sans trop alarmer la vigilance de ses concurrens, il eut l'adresse de s'élever, et, ce qui est plus rare encore, il ne donna point d'ombrage à des rivaux qui auroient pu le

croiser dans sa route. Sa qualité d'étranger lui imposoit cette prudente réserve.

On prétend que plus la reine avoit balancé sur le choix de Mazarin, plus il lui devint cher quand elle le connut; son aversion se changea même en un goût assez vif; elle entroit dans cet âge où, au défaut des grandes passions, on tient plus fortement à ses goûts: de-là vint l'opiniâtreté avec laquelle elle soutint le cardinal contre le vœu des grands, de toutes les compagnies du royaume, et de toute la France soulevée contre le ministre.

On vit bientôt l'élève succéder au maître, remplir le même poste, et dominer Anne d'Autriche, ainsi que Richelieu avoit subjugué Louis XIII. Les grands, fatigués du despotisme humiliant de Richelieu, se plaignirent de voir encore un cardinal à la tête des affaires. Ils cabalèrent, mais sans avoir un motif assez puissant et propre à justifier leurs factions: aussi eurent-elles un caractère de précipitation, de foiblesse et de légéreté. C'étoit un mécontentement vague et sans fondement; la nation cherchoit à respirer. Voilà ce qui imprima à cette guerre civile une face plus bizarre que sérieuse; mais cette agitation étoit presqu'inévitable, pour

ne

ne pas dire nécessaire, après la stupeur générale dont Richelieu avoit frappé et atterré tous les esprits.

Anne d'Autriche fut moins livrée aux intrigues que Marie de Médicis; elle eut une politique plus conforme à la tranquillité et au bonheur. Quand elle eut perdu l'autorité, et qu'elle vit Mazarin oublier ses bienfaits, et travailler à augmenter son pouvoir aux dépens de celle qui l'avoit élevé, elle se contenta des complaisances du cardinal et de la tendresse du roi son fils.

Mazarin moins fier, moins inflexible et moins hardi que Richelieu, n'avoit ni son génie, ni sa profondeur. Il eut recours à la finesse et à la ruse. Quand le roi devint amoureux de sa nièce et parla de l'épouser, il feignit de combattre ce qu'il desiroit vivement; c'étoit concilier avec habileté le devoir et l'ambition. La fierté d'Anne d'Autriche rendit nulle l'astuce italienne. Richelieu avoit adopté la politique dure et terrible de Louis XI. Comme lui, il avoit méprisé les formes, et en asservissant les grands et le peuple, il avoit affoibli du même coup, dans les cœurs cet amour précieux de la patrie; ressort qui, une fois brisé, ne se répare plus.

Mazarin qui ne vouloit pas opprimer, ne fut pas moins funeste à la nation par sa politique versatile et embrouillée, par ses ruses stériles, sur-tout par son avarice insatiable. Insensible aux offenses comme aux services, et content d'amasser deux cents millions, il parut n'avoir ni plan, ni vue, ni desseins arrêtés. La France fut troublée, sans faire un pas de plus vers une meilleure administration; les besoins de l'état augmentoient de l'opulence odieuse du ministre. Richelieu fut plus craint, mais moins détesté; et il sembloit que la nation pardonnât plus facilement à la cruauté qui fait descendre le glaive; qu'aux exactions d'une infame et durable cupidité.

Le fameux traité des Pyrénées ne fut alors qu'un sacrifice de la France à l'Espagne; et si c'est par ces deux alliances que la maison de Bourbon s'est frayé une voie au trône d'Espagne, et qu'elle y a remplacé la maison d'Autriche sa rivale, le trône a été presque renversé du contre-coup; et l'Europe entière, jalouse et soulevée, a fait couler le sang des François pendant quarante années.

Une autre faute capitale de ce ministre, celle que la postérité lui pardonnera le moins,

fut d'avoir appréhendé criminellement que la capacité de Louis XIV ne se développât; d'avoir évité toute occasion de l'instruire, tandis qu'un roi a si besoin d'instructions; d'avoir donné aux maîtres chargés de former sa jeunesse, l'ordre inhumain de retenir son ame dans une négation absolue. Louis XIV, dans son adolescence, ne savoit que danser, tirer des armes et monter à cheval. Il haïssoit la lecture, et à peine savoit-il écrire: il alloit cependant présider à un siècle de lumières; et rien ne lui auroit été plus utile que d'avoir su de bonne heure les rassembler, les juger et les comparer.

L'époque du ministère de Mazarin fut néanmoins remarquable par la liberté et la licence des écrits: on eût dit, à en juger par les brochures, que la France alloit prendre une forme républicaine; tant les écrivains étoient à leur aise. Tout le monde s'entretenoit des affaires d'état, et cette tendance générale à répandre dans le discours et sur le papier les plaintes publiques, soulagea les esprits et affoiblit la guerre civile.

Mazarin lui-même avoit pour politique de laisser dire à la nation ce qu'elle vouloit, et de ne point arrêter sa première impétuosité,

trop vive pour être durable. Il craignoit que ce feu dispersé en bons mots ne se concentrât; et tant qu'il s'évaporoit, il ne le jugeoit pas dangereux. Cet étranger connoissoit à fond le génie national : il fut l'objet constant de ses satires et de sa haine; mais il désarma à la fin la haine, et fit taire jusqu'aux satires. Il avoit inspiré la même politique à Anne d'Autriche; elle disoit à un libraire qui tremblait sur les suites d'une impression : *Faites imprimer, et ne craignez rien; je protégerai toujours la vérité. Faites tant de honte aux vices, qu'il ne reste que de la vertu en France.*

Ainsi Henri IV, quand il lut la satire intitulée, *l'Isle des Hermaphrodites*, ne voulut pas permettre qu'on fît la moindre poursuite contre l'auteur, et il dit : *Je me ferois conscience de fâcher un homme pour avoir dit la vérité.*

Il nous reste une foule de pièces originales et curieuses, en vers et en prose, qui attestent avec quelle libre énergie on s'énonçoit sur le ministre et sur la cour. Paris, vexé d'impôts, du moins pour son argent se livroit aux chansons, et le ministre laissa chanter le Parisien tant qu'il voulut. Qu'arri-

va-t-il? On paya, et on se lassa de chanter.

Tous les corps ployés sous la main de Richelieu tendoient à se relever. Le parlement, qui tient à l'origine de la monarchie, et dont le nom seul en imposoit à la nation, ne pouvoit se dérober, sous une minorité, à l'agitation générale; on appeloit ses membres, *les restaurateurs de la France, les pères de la patrie.* Pouvoient-ils être insensibles à ces titres flatteurs, confirmés par la voix des princes, et qu'ils s'empressoient de mériter par une entière condescendance aux cris du peuple?

On recueilloit de toutes parts les réflexions, les murmures, les sarcasmes. Cette fermentation devint universelle: on fit ce qui est toujours aisé, et ce qui console du présent, des projets de réforme; les moyens d'y parvenir devinrent le sujet des conversations. Tous les esprits s'occupèrent des opérations du ministère, parce qu'il levoit des impôts, que les impôts touchoient le peuple, le blessoient jusqu'au vif, et qu'on cherchoit à en diminuer le pesant fardeau.

L'on vit donc sans surprise le parlement étendre ses priviléges, et s'occuper tout-à-la-fois de la justice, des finances, de la police,

du commerce, de la solde des troupes, des grâces, des domaines du roi, enfin de l'état de sa maison.

De jeunes orateurs, charmés de pouvoir toucher à ces intéressantes questions, firent briller leur éloquence dans les assemblées des chambres; les applaudissemens échauffèrent leurs cœurs, et ils ne s'entendirent pas appeler avec indifférence les protecteurs nés du peuple; ils se donnèrent toutes les vertus qu'on leur attribuoit, et les poussèrent même à l'excès.

Il n'étoit guère possible, à la suite de ces acclamations populaires, de leur faire agréer tout ce qui ressembloit aux impôts; et sans la frivolité profonde de la nation, qui se lasse le lendemain de la passion de la veille (tempérament si bien connu de Mazarin), cette guerre connue sous le nom de *la Fronde*, auroit pu, dans sa légéreté même, avoir la plus grande influence sur la constitution politique de l'état; mais ce n'étoit pas entre le génie de Richelieu et la puissance de Louis XIV, qu'un si grand changement pouvoit s'opérer.

La régence alloit finir; le réveil de la royauté, toute formée par le cardinal fameux,

alloit dissiper ces fantômes républicains. Un monarque jaloux de l'autorité alloit se montrer, gouvernant par lui-même, et reprenant les opérations actives du ministre de son père; il alloit mettre dans un jour évident la foiblesse, l'inconséquence de ce peuple léger, la nullité de ses représentans, et le poids majestueux du trône.

DU SIÈCLE LITTÉRAIRE
DE LOUIS XIII.

QUAND une erreur est déposée dans un livre, elle se répète dans une infinité d'autres, et bientôt elle deviendroit universelle, si elle n'étoit combattue par l'amour de la vérité, qu'il faut respecter dans les détails comme dans les grands traits. Telle est l'erreur qui dépossède gratuitement le siècle de Louis XIII de ses plus beaux ornemens, pour en parer le siècle de Louis XIV, déja si riche par lui-même, ce règne qui, par sa longue durée, devoit nécessairement enfanter plusieurs grands hommes, indépendamment de l'impulsion du règne précédent.

Le siècle de Louis XIV, le plus long de la monarchie, a obtenu une si grande faveur sous la plume d'un écrivain célèbre et brillant, qu'on lui attribue aujourd'hui ce qui appartient incontestablement au règne de Louis XIII; et par une autre extension, l'on voudroit encore lui faire honneur de cet esprit philosophique qui a caractérisé le siècle de Louis XV, et que cette génération a vu naître.

Détruisons cette double erreur, et d'abord restituons au règne de Louis XIII tout ce qui est de la création de Richelieu. Que son génie despotique et sanguinaire ne nous rende ni injustes, ni ingrats envers sa mémoire. Il protégea à la fois les beaux-arts, les lettres et la philosophie, c'est-à-dire celle du temps; et jamais la nature ne se montra si féconde en génies vigoureux et originaux, que sous son ministère.

Si cette proposition sembloit hasardée, que l'on se rappelle que Descartes, Malherbe, Rotrou, Corneille, de Thou, Regnier, Gassendi, Pascal, de Retz, Vouet, Condé, Rubens, Davaux étoient compatriotes; et que Copernic, Galilée, Lopès de Véga, Shakespeare, Cervantes, Kepler, Toricelli, Harvei,

Sanctorius, Hobbes, Bacon, Grotius, Davila, le Dominicain, le Guide, Vandick, furent contemporains.

Tous ces hommes célèbres naquirent et furent illustres avant que Louis XIV fût majeur. Osons dire que la seconde génération des hommes de génie eut moins de force, d'originalité et de vigueur que la première. Molière, Bossuet, la Fontaine appartiennent à la première génération, puisqu'ils avoient publié une partie de leurs chefs-d'œuvres avant qu'on eût vu Louis XIV en état de les lire. Il encouragea depuis leurs travaux; il eut ce mérite et celui de favoriser Boileau, Racine et Fénélon. Ces trois hommes, qui eurent plus de goût que de génie, recommandables plutôt par la diction que par la force ou le nombre des idées, sont les premiers qui appartiennent réellement à son règne; et tous leurs devanciers ne sont point de sa création.

Si l'on fait réflexion que déja les ressorts avoient été mis en jeu par Richelieu; qu'il ne falloit plus que suivre la marche qu'il avoit imprimée; que l'académie, toute formée, attendoit les écrivains; que *Venceslas*, le *Cid* et plusieurs comédies de Molière, étoient au

jour; que Christine avoit accueilli Descartes; que Pascal avoit fait ses expériences; que Rubens avoit peint sa galerie; que Condé avoit vaincu à Rocroi : l'on avouera qu'il restoit encore à faire sans doute; mais que les grands traits, les traits mâles et fiers avoient été prononcés avant l'avénement de Louis XIV à l'âge de la raison.

Si les écrivains de son règne ont mis plus d'élégance et de politesse dans leur style, doit-on rejeter entièrement le mérite littéraire de Balzac, qui créa la prose et lui imprima de la dignité et de l'harmonie; de Voiture qui, malgré ses défauts, eut de la finesse et des grâces; de Saint-Evremont, qui déploya une molle négligence et une sorte de délicatesse; de Dablancourt, qui donna des traductions utiles et célèbres; de Durfé, qui publia un roman où l'intérêt et le sentiment attachent le lecteur; de Patru, qui enchaîna dans ses plaidoyers l'ordre, la clarté, la logique et la précision? Montagne et Amiot appartiennent peut-être plus encore au siècle de Louis XIII, que Bourdaloue et la Bruyère n'appartiennent au siècle de Louis XIV.

Malherbe, Menard, Racan, perfectionnèrent les vers françois. Pascal se trouve entre

les deux règnes : mais sa géométrie et ses expériences physiques sont du siècle de Richelieu; pourquoi son style ne lui appartiendroit-il pas de même?

On avoit alors dans Rotrou, Corneille et Molière, les grands modèles qu'on n'a point, sinon égalés, du moins surpassés depuis.

Parmi les artistes que Richelieu employa et récompensa, ou forma, quels noms! et comme ils se pressent en foule sous ma plume! on compte Vouet, Mignard, le Brun, le Sueur et le Poussin; parmi les graveurs, Perrier, Calot, Meulan; parmi les sculpteurs, Guillin, Sarrazin, les deux Anguiers : et pourquoi ne rangeroit-on pas à la même époque Girardon, qui fit son admirable tombeau?

L'architecture n'étoit pas moins florissante sous Richelieu. La capitale vit élever le Luxembourg, le portail de Saint-Gervais, la Sorbonne, le Val-de-Grâce, et placer deux statues équestres. Il me semble en même temps qu'aucune dispute de controverse n'agita puissamment les esprits, ni sous le cardinal, ni sous la régence; que les querelles théologiques dormirent, pour se réveiller sous Louis XIV, parce que l'attention fatale qu'il

y donna, leur fournit un aliment dangereux.

Les matières politiques furent beaucoup plus débattues sous Richelieu et sous la régence d'Anne d'Autriche, que sous le règne de Louis XIV. Nos publicistes écrivirent alors, et préparèrent notre Montesquieu. Bodin fut sur-tout son précurseur. Il n'y a point de doute que ces discussions publiques n'aient allumé le génie de Corneille et de Bossuet. Les tragédies du premier, sous des noms romains, offrent les sentimens qui agitoient les héros de la fronde, et le dernier offre la gravité d'un esprit mâle et nourri dans une fermentation populaire.

Et le cardinal de Retz n'avoit-il pas donné l'exemple de la plus forte, de la plus nerveuse éloquence ? Ses paroles, ses écrits ne respirent-ils pas un ton vraiment républicain ? Et en quoi ressemble-t-il à Boileau, à Quinaut, panégyristes de Louis XIV ?

Admettons donc un intervalle entre les deux règnes, intervalle bien marqué par la nature des productions. Elles eurent un caractère qu'il est impossible de méconnoître, et qui contraste même avec le ton poli, sage, mais foible, du siècle de Louis XIV. Il ne faut pas juger de cette guerre civile, ni par ses

motifs futiles en eux-mêmes, ni par son issue qui fut ridicule; il faut la considérer comme agitant tous les esprits et les portant à juger tout par eux-mêmes. Ce n'est pas toujours la grandeur de l'objet qui détermine le degré de chaleur, ainsi que le bien qui en résulte.

Entre les chocs des deux partis, la presse étoit devenue libre; on s'entretenoit des affaires publiques dans les boutiques des marchands, dans les ateliers des artistes; tout le monde parloit, écrivoit ou lisoit: ce qu'on n'avoit pas encore vu depuis Clovis. Je crois ces remarques incontestables, comme fondées sur les faits, trop confondus à nos yeux par le poëte Voltaire, qui a tout sacrifié au siècle de Louis XIV.

Voilà l'avantage incontestable que procura la Fronde. Le génie de Corneille y puisa sa teinte dominante. Ce choc d'opinions et d'idées donna au langage de l'énergie, de la chaleur, proscrivit la monotonie des mots inutiles et des tours languissans. Cette foule presqu'innombrable de satires audacieuses et gaies contre Mazarin, admettoit tour-à-tour l'ironie, la véhémence, le sarcasme; ces écrits, qui passoient de main en main, pénétroient la masse du peuple, et y faisoient circuler un

idiome remarquable par sa nouveauté. Pour l'œil observateur, il n'y a que les orages politiques qui régénèrent et étendent la langue nationale ; elle languit, quand elle n'est pas tourmentée par des auteurs passionnés; elle se dénature sous le poli froid et inanimé des écrivains tranquilles au cabinet; elle renaît, s'accroît, prend de la force et de la vigueur, une physionomie décidée, quand elle sert d'organe aux factions impétueuses, que leur cause d'ailleurs soit légitime ou absurde.

Comme la nation parloit très-haut et qu'elle a de l'esprit, elle enfanta à la fois des bons-mots et des tours énergiques; on écrivit en vers et en prose, on fit des vaudevilles ; et lorsqu'on mit la tête de Mazarin à prix, jusqu'aux enfans surent par cœur les graves arrêts du parlement et les proscriptions enjouées des Parisiens.

Il ne seroit donc pas déraisonnable d'attribuer à *la Fronde* le rétablissement des lettres et la formation du langage, vu que les troubles n'enfantèrent aucune atrocité, et ne donnèrent lieu qu'à une foule d'écrits tous dévorés de la multitude, et plus plaisans et plus originaux les uns que les autres, ou du moins qui

sembloient tels alors; ce qui revient au même.

La gaîté la plus abandonnée accompagna la guerre : les combats furent des spectacles, et les batailles des jours de fêtes. L'abondance des denrées que protégeoit l'autorité municipale, un fantôme de liberté, une espérance confuse du bien-être, jusqu'aux femmes qui, sorties de leurs retraites et figurant sur la scène, animoient les bourgeois devenus soldats, et parloient de patriotisme; tout répandit dans les ames un mélange de courage, de folie, de raisonnement, d'esprit et de hardiesse, qui passa dans les ouvrages.

Les harangueurs, qui ne parloient que d'ôter à la puissance royale sa force prépondérante, étoient contredits, et tous ces débats tournoient au profit de la langue, qui s'enrichissoit également, et des satires, et des raisonnemens, et des extravagances, et des injures polémiques.

Ce qui prouve qu'à cette époque il se forma, pour ainsi dire, une nouvelle nation françoise, à qui il falloit des brochures, c'est que le mérite d'avoir de l'esprit, un air galant, un génie orné et délicat, devint celui de toutes les conditions. L'abus de ce même esprit en prouve l'emploi.

On raffina sur la délicatesse du cœur : on commenta les sentimens; on inventa des distinctions subtiles; on créa des expressions recherchées. Ces bizarreries ingénieuses au fond, mais qui s'éloignoient trop de la nature, donnoient de la réputation aux plus habiles : ils se piquèrent de renchérir sur ce ton enjoué; mais en voulant éviter la pédanterie des anciens temps, ils tombèrent dans un jargon pénible, factice et frivole : ce qui donna lieu à Molière d'exercer ses pinceaux sur le ton qui régnoit dans certaines sociétés. Mais, nous le répétons, l'abus même atteste que la conversation étoit déja très-répandue, et qu'elle étoit devenue le plaisir d'une nation qui avoit peu connu jusqu'alors cette innocente et vive jouissance.

De-là, la singularité des expressions, qui annonçoit les modifications de la langue, singularité qui ne devoit pas tarder à se corriger. Il n'y avoit qu'un pas à faire vers la culture sérieuse des belles-lettres : les auditeurs étoient tout formés pour applaudir aux productions : la multitude alloit y prendre part, elle qui ci-devant étoit séparée des écrivains, ainsi que les écrivains étoient séparés de la société. Ils en firent bientôt les délices, ils y trouvèrent

vèrent des admirateurs. Ce n'est que lorsqu'ils sont devenus nombreux, et trop nombreux, qu'ils ont perdu de cette considération qui s'accorde moins aux grands talens qu'à la rareté des talens.

DES GUERRES CIVILES DE LA LIGUE ET DE LA FRONDE.

De quel orage fut agité et battu le tronc nu et dépouillé, qui, reverdissant depuis, a étendu ses branches et ses superbes rameaux sur plusieurs trônes de l'Europe. Mais à quoi tenoit-il alors que la France ne prît une autre forme et une toute autre combinaison? Tous les esprits étoient ardens et fiers à l'excès, avoient une volonté forte et déterminée. Tous les bras étoient vigoureux et armés; la force, l'opiniâtreté, l'enthousiasme, tout annonçoit la vie du corps politique; pourquoi cette force immense ne fut-elle pas dirigée, dans ce siècle, par des idées saines et des principes restaurateurs de la liberté? Pourquoi un peuple a-t-il épuisé sa constance pour des chimères,

au lieu de conquérir des avantages réels et qui étoient alors en sa puissance ?

Cette ligue fameuse qui pouvoit régénérer l'état et ne fit que le troubler, fut d'abord instituée par les plus sages motifs, et dégénéra par le fanatisme des prêtres, qui eut de grands hommes et de véritables patriotes pour appui, se perdit honteusement dans l'absurdité des querelles théologiques.

L'administration paternelle de Louis XII fut malheureusement de courte durée. Malgré plusieurs fautes politiques, il laissa le royaume riche, bien cultivé; et la culture est le gage le plus assuré de l'heureuse population. En jetant les yeux sur son successeur, ce bon roi, dont on doit benir la mémoire, et qui se connoissoit en hommes, s'écrioit en soupirant : *Oh ! nous travaillons en vain ; ce gros garçon nous gâtera tout.* Il ne prophétisa que trop bien. François 1er n'eut aucune des qualités nécessaires pour gouverner un état. Il en eut même de funestes. Une bravoure déplacée, un esprit dissipateur, une présomption orgueilleuse, du goût pour une domination arbitraire, un faste prodigue, une avidité coupable séparèrent dès-lors les intérêts du prince de ceux de ses peuples.

Son amour pour les arts naissans tenoit plutôt à la passion du luxe qu'à celle de l'humanité ; ce ne sont pas, en effet, les tableaux, les statues, les palais, la musique, les vers et les chansons, jouissances particulières des exacteurs et des déprédateurs publics, qui établissent le bonheur d'une nation. Les écrivains eux-mêmes se sont trompés trop fréquemment à ces marques équivoques.

Mais la postérité de François 1er n'occupa le trône que pour en être l'opprobre. Quatre règnes détestables et successifs, marqués par tout ce que le crime et le vice ont de honteux et de funeste, écrasèrent le royaume, et dans l'espace de quarante-deux ans, ce ne fut qu'un enchaînement de violences, de cruautés et de perfidies. La mollesse de Henri II et son abnégation devant la duchesse de Valentinois et ses favoris ; la puérile foiblesse de François II aux genoux des princes de Guise et de leurs créatures ; la férocité et la démence de Charles IX (1) ; les débauches infames de

(1) Le massacre de la Saint-Barthélemi fut le crime du trône ; ce crime fut médité pendant sept années, entre les deux cours de Charles IX et de Philippe II. Charles IX a signé le massacre de la Saint-Barthélemi, dans

Henri III, ses viles superstitions, ses profusions immenses; tous ces rois pervers dégradèrent la majesté royale, la nation française et l'humanité. Ils offrent à la main équitable de l'histoire une physionomie propre à y graver la honte; car elle doit une flétrissure particulière à ces grands ennemis de la patrie, qui la déchirent du haut de leur trône.

Catherine de Médicis avoit, pour étendre son autorité, d'un côté le poison, et de l'autre une troupe de filles galantes pour corrompre, énerver les princes de la cour, et attirer à elle tous les secrets; elle cherchoit la pierre philosophale avec ses sorciers et ses souffleurs; et non moins avide de fouler le peuple avec ses traitans italiens, elle envoyoit le roi faire

---

l'âge où les plus mauvais rois ont eu des vertus et de la sensibilité; il a tiré sur ses propres sujets, et de coupables historiens ont voulu l'excuser sur son âge et le plaindre. Ce qui prouve qu'il n'étoit que barbare, et non superstitieux, c'est qu'il avoit donné des ordres exprès pour sauver les jours d'*Ambroise Paré* son premier chirurgien. Sa raison étoit qu'il ne falloit pas ôter la vie à un homme qui pouvoit lui conserver la sienne.

enregistrer au parlement les édits que cette infame troupe avoit fabriqués. Le roi alloit, avec une sorte d'intrépidité, affronter la haine et le mépris des peuples.

Les hommes sont bien patiens; mais à la fin, quand ils sont trop outragés, ils se réveillent de leur léthargie, deviennent furieux et réagissent contre un pouvoir tyrannique. Les désastres publics prouvent toujours que le gouvernement est très-mauvais. Tous les ordres de l'état, également mécontens, se soulevèrent presqu'à la fois. Voilà ce qui donna de la force et du caractère à la ligue naissante; et je crois découvrir sa véritable origine dans l'extrême malheur des peuples. Différens prétextes échauffèrent sans doute les esprits; mais tous parurent se réunir contre le trône. Les vrais motifs des guerres civiles ne furent pas la *défense du catholicisme*. Il faut lire, dans les écrits du temps, de quelle haine juste et violente on étoit animé contre les enfans de Catherine de Médicis, et les plaintes aiguës qu'on jetoit de toutes parts. Le peuple aperçut alors le duc de Guise, brave, généreux, magnanime, populaire, gémissant sur son oppression, le consolant, le soulageant; on le vit comme

le protecteur de la nation et le réclamateur de ses droits oubliés.

Il y avoit le parti des *politiques*, qui, pour être le moins nombreux, n'en avoit pas moins d'influence sur les esprits; tous les protestans non fanatiques, tous ceux qui pensoient, furent de ce parti qui tendoit réellement à la réforme des vexations émanées du trône; le duc d'Alençon se mit à la tête; le roi de Navarre et le prince de Condé, réputés catholiques, se rangèrent sous le même étendard; plusieurs hommes vertueux, distingués par leurs lumières, embrassèrent ce parti, et notamment le sage et brave Lanoue, qui, d'après des conseils mûrement pesés, fit recommencer la guerre civile. De quelque manière enfin que l'on envisage la ligue dans ses commencemens, on ne peut la considérer que comme un combat entre la tyrannie et la liberté.

La preuve la plus authentique, c'est qu'en un instant tout devint soldat en France, d'un bout du royaume à l'autre. Paysans, bourgeois, artisans, tous se jetèrent avec ardeur dans cette guerre civile; ce qui démontre que les hommes étoient parvenus à ce degré d'impatience de leurs maux, où, las de

souffrir, ils tranchent leurs liens avec le glaive. On les vit échanger leur vie contre le seul espoir du soulagement (1).

Quand vous verrez la tyrannie, l'anarchie n'est pas éloignée. Nous ferons quelques réflexions sur la guerre civile. C'est la plus affreuse de toutes, sans doute; mais c'est la seule, peut-être, qui soit utile et quelquefois nécessaire. Quand un état est parvenu à un certain degré de dépravation et d'infortune, il est agité de mille maux intérieurs. La paix, qui est le plus grand bien, lui est échappée, et cette paix ne peut plus être malheureusement que l'ouvrage de la guerre civile. Il faut alors la conquérir les armes à la main, pour rétablir l'équilibre. La nation qui sommeilloit dans une inaction molle, sentiment habituel de l'esclave, ne reprendra sa grandeur qu'en repassant par ces épreuves terribles, mais propres à la régénérer. Ce n'est qu'en tirant l'épée que le citoyen pourra

(1) Tandis que le peuple se soulevoit en France, les religionnaires des Pays-Bas, partisans généreux des droits de l'homme, commencèrent les attroupemens. On les appela d'abord *gueux*, et ces gueux bravèrent Philippe II, et fondèrent la république de Hollande.

jouir encore du privilége des lois; privilége que le despote voudroit ensevelir dans un éternel silence.

Deux nations voisines et égales en force, qui se font la guerre, ne gagnent, après de longues secousses, qu'un épuisement mutuel. Elles se choquent d'une manière toujours funeste; elles sont dans l'impuissance de se fondre l'une dans l'autre, et la guerre conséquemment ne fait qu'accroître et irriter leurs blessures. L'auteur de *l'Esprit des Lois* dit que la vie des états est comme celle des hommes. Deux nations armées se font donc des maux irréparables, et le sang est versé dans d'inutiles batailles. Mais la guerre civile est une espèce de fièvre qui éloigne une dangereuse stupeur et raffermit souvent le principe de vie. Les intérêts de cette guerre sont toujours connus; chaque esprit les discute, et après les attentats tyranniques, elle devient même inévitable, parce qu'elle rentre évidemment dans le cas de la défense naturelle, et que chacun est appelé à soutenir ses droits. Une criminelle neutralité devient même impossible aux citoyens. L'ambition, la folie, la vaine gloire des conventions de famille, des traités obscurs ou bizarres, des

intérêts presque toujours étrangers aux peuples, font les autres guerres. La guerre civile dérive de la nécessité et du juste rigide; le droit incontestable étant violé, la guerre réparatrice devient légitime, parce qu'il n'y a plus d'autres moyens pour la partie lésée. Cette guerre que j'appellerois (1) sacrée, est vraiment entreprise pour le salut de l'état. Quant aux suites, rarement sont-elles funestes à ce même état. Les nations sortent redoutables de ces débats intestins. Les lumières politiques sont plus répandues, les bras plus fermes et plus exercés. La fureur et la violence de cette guerre la rendent même de courte durée; elle ne connoît pas ces temporisations cruelles, dictées par des chefs tranquilles au fond de leurs cabinets; elle ne connoît pas ces reprises qui éternisent les combats et font couler goutte à goutte le sang des hommes. Le sang coule à propos et élancé de veines généreuses; la querelle est promptement vidée; l'état tombe ou est réparé.

Voyez l'histoire; presque toutes les guerres

(1) Si le ciel la permet, c'est pour la liberté.

VOLT.

civiles, en élevant les ames, en fortifiant les courages, en répandant la vertu belliqueuse dans tous les esprits, en les échauffant pour la patrie, ont amené la liberté républicaine; les lois étouffées renaissent parmi le bruit des armes. Chaque individu stipule hautement pour ses propres intérêts, et la nation armée pour la grande cause du rétablissement de ses droits, lève une tête florissante et en impose à ses voisins lorsqu'on la croit ensevelie sous ses ruines.

C'est ce qui est arrivé dans l'empire romain, en Angleterre, en Hollande, et dans tous les états qui jouissent aujourd'hui de quelque liberté : c'est ce que nous avons vu en Amérique, où se trouvent les fondemens d'une république nouvelle et vaste, qui deviendra l'asyle du genre humain, foulé dans l'ancien monde. Toutes ces secousses politiques ont produit par-tout des changemens heureux; mais, par une exception fatale, la France n'a point recueilli le fruit de ses longues discordes. C'étoit le moment pour elle, après tant d'instabilité, de prendre une forme permanente : elle étoit dans une crise où tout annonçoit la vigueur et la force; mais les personnages de la guerre civile, et même les

corps assemblés, en s'agitant de tant de manières, ne surent point faire un seul pas vers la liberté. Indifférens, ou plutôt aveugles sur leurs intérêts, les peuples ne surent ni les connoître, ni les étudier, ni même les deviner par instinct; instinct qui a appartenu aux nations les plus grossières, capables des plus grandes choses dans des temps encore plus ténébreux. J'ai cherché vainement, dans les écrits de ce temps-là, si je ne rencontrerois pas quelque trait qui tendît à indiquer ces circonstances comme favorables pour opérer une révolution salutaire : l'éclipse de l'esprit humain, à cet égard, est totale et profonde; tous ces écrivains se débattent entre des mots vides de sens, oublient les priviléges essentiels de l'homme, ne parlent que de *la messe*, et ne tremblent que pour elle.

Ces fameux états tenus à Blois, ces assemblées nationales, devant lesquelles s'anéantit la majesté royale, et qui, dans leur solemnelle convocation, auroient pu rétablir le royaume, en réprimant les abus les plus dominans, perdirent le temps en déplorables disputes; au lieu de défendre les droits du peuple, ils s'occupèrent de la transsubstantiation et du concile de Trente. Il s'agissoit

de la cause la plus noble, la plus importante, sans doute, de réparer les maux antiques faits à la patrie. Ces idées furent à peine aperçues ou indiquées, le misérable esprit de controverse gâta tout. Ils agitèrent qu'il ne falloit qu'une religion, puisqu'il n'y avoit au ciel qu'un Dieu. Ils parlèrent néanmoins, comme par hasard, *de punir les traitans et les mignons*, *de supprimer tous les impôts arbitraires* ; mais plus coupables que s'ils n'en eussent point parlé, ils abandonnèrent ces grands objets si intéressans à examiner et à débattre. En lisant leurs cahiers, on croiroit être assis sur les bancs de la Sorbonne et y entendre le jargon des ergoteurs, au lieu du langage des hommes d'état.

Le fier duc de Guise, l'idole de Paris, et qui avoit mérité cette idolatrie par ses qualités héroïques et populaires, plein d'audace et de courage, touchant du pied les degrés du trône, mit à profit cette haine universelle contre Henri III, et fondée sur les plus grands motifs qu'une nation puisse avoir ; mais il méprisa trop son roi. Il n'aperçut ni sa haute fortune, ni toute la faveur du peuple ; il perdit l'occasion de régner sur la nation, qui déja l'adoroit. Guise, content d'avoir avili le

trône par la supériorité de son génie, temporisa ou dédaigna de s'y asseoir. Il emporta dans le tombeau, aux yeux du peuple, le nom d'un héros magnanime. On crut qu'il n'avoit pas voulu acheter une couronne par un crime qui lui auroit été si facile, et dont il auroit été absous par la voix publique, et peut-être même par la voix de la postérité (1).

Le foible Henri III (2) pendant ce temps, se montrant en public *avec des petits chiens qu'il portoit pendus à son cou, dans un pa-*

---

(1) On a donné à Cromwel le nom d'usurpateur; il s'élança d'un gradin bien plus bas que celui où étoit Guise : mais n'a-t-on pas porté à la cour de France, et publiquement, le deuil de l'usurpateur?

(2) On dévoroit d'avance le trône de Henri III qui, quoique jeune, n'avoit point d'enfans, et qui n'avoit plus de frère. Catherine de Médicis croyoit facilement en exclure le roi de Navarre et le prince de Condé pour cause de protestantisme. Elle vouloit donner la couronne au duc de Lorraine, son gendre. Le duc de Guise de son côté songeoit à reléguer le roi dans un couvent, et à régner à sa place. Il auroit mis en avant le cardinal de Bourbon; il auroit appuyé sur le droit de proximité; puis, renversant d'un coup de pied le fantôme, il se seroit montré aux yeux du peuple disposé déja, par l'amour qu'il avoit su lui inspirer, à le recevoir. Henri III de son côté, regardant le royaume

nier, dépensant des sommes immenses pour des *singes*, des *perroquets*, des *moines* et des *mignons*, déja *tondu* dans l'opinion publique et enfermé dans un couvent d'après le vœu général, non moins ridicule qu'odieux, répondit à son adversaire en le faisant assassiner. Il n'imagina pas d'autres moyens pour retenir la couronne qui chanceloit sur sa tête: mais ce fut pour lui un crime de plus, qui ne fit qu'augmenter l'exécration publique. Il parut avoir frappé son souverain : dès-lors le cri universel dirigea contre lui le couteau dont bientôt un jacobin lui ouvrit le flanc ; et la France entière, dans l'ivresse de la joie et de la vengeance, applaudit au régicide (1).

---

comme un patrimoine, comme une ferme qu'il pouvoit démembrer à sa volonté, n'étoit pas éloigné de le partager en faveur de ses mignons; et Joyeuse et d'Epernon devoient y avoir la meilleure part. Henri III appeloit Joyeuse et d'Epernon ses enfans.

(1) La mort des Guises inspira au peuple une telle douleur, elle fut si générale, si profonde, que celui qui lit l'histoire ne peut s'empêcher de dire: Le peuple regardoit ces deux frères comme le soutien de ses droits et de sa liberté, et l'on crioit tout haut: *Dieu éteigne la race des Valois!* Jamais peuple ne jeta un cri plus unanime. Ce régicide fut regardé, non-seulement en

Quelle leçon pour les rois prévaricateurs ! Les enfans de Catherine de Médicis, comme frappés de la malédiction des peuples, descendirent tous au tombeau avant le temps, et sans lignée. La mort moissonna dans leur jeune âge, et Charles IX, et Henri III, et les ducs d'Alençon et d'Anjou, et toute cette race de mauvais et d'indignes princes, qui n'eurent d'activité que pour le mal. La nation se regarda bientôt comme délivrée d'un fléau qui préparoit sa ruine entière. Tout retentissoit de cris d'alégresse ; c'étoit peut-être le moment, pendant cet *interrègne*, de rétablir les droits de la nation. Elle étoit remise à elle-même ; elle ne connoissoit pas alors les vertus héroïques de Henri IV, qui étoit pour elle dans le plus grand éloignement. On avoit détesté la maison de Valois; on n'aimoit guère plus la maison de Bourbon ; on la regardoit, disent tous les historiens, *comme une branche égarée, perdue et bâtarde.* Tous les vœux étoient pour les Guises, qui étoient populaires

---

France, mais encore en Italie, comme une action vertueuse; et l'on compara le parricide, les uns à Judith et à Eléazar, les autres aux plus grands hommes de l'antiquité.

et montroient du génie. Henri IV n'étoit aux yeux du peuple qu'un protestant qui renchériroit bientôt sur les attentats d'un roi catholique, et qui, de plus, détruiroit *la messe* dans Paris. Le sang des Guises existoit encore; on le faisoit remonter jusqu'à Charlemagne, et ce sang versé sous ses yeux et pour sa cause, sembloit devoir lui devenir encore plus cher. Mayenne avoit à venger ses deux frères tués à Blois. Seul reste de cette maison formidable, il ne figura point, pour un chef de parti, d'une manière ferme et décidée. En vain sa mère lui redemandoit ses fils massacrés; en vain la veuve du duc et sa sœur crioient vengeance; en vain la nation cessoit d'être royaliste : calme, irrésolu, modéré, il sembloit redouter d'être élu roi. N'ayant rien de commun avec le sang bouillant de ses frères, il n'étoit pas né pour se trouver dans cette grande crise de l'état.

Mayenne, avec plus de fermeté et d'audace, auroit pu mettre la couronne sur sa tête. Les ducs, les comtes, etc. la noblesse enfin étoit toute prête à se vendre. En donnant des gouvernemens, en prodiguant les places les plus éminentes aux plus ambitieux, en poussant le roi de Navarre à toute outrance, il est probable

bable qu'il auroit réussi. Le jeune duc de Guise, son neveu, enfermé pour lors, n'auroit pas nui à ses desseins; mais Mayenne, d'ailleurs habile capitaine, n'avoit point d'activité, et il ne connut pas le prix des momens.

La nation, dans cette forte épreuve, pleine du sentiment de ses maux, et douée du plus grand ressort, égara son courage, et ne sut point établir ni même proposer une forme de gouvernement qui éloignât les désastres passés dont le peuple avoit fait une si longue et si cruelle expérience; elle ne songea point à opposer une juste résistance à ce pouvoir énorme qui, depuis Louis XII, avoit foulé et avili l'état. Déplorable aveuglement du siècle! fatale erreur! La France ayant à choisir, à nommer son monarque, ne conçut aucune idée politique. Armée, forte, vigoureuse, couverte d'acier, elle se jeta dans le dédale épineux des disputes théologiques, et s'enfonçant dans ces routes tortueuses, elle oublia le fer qu'elle tenoit, et l'époque la plus heureuse et la plus rare pour dresser un contrat social.

Henri IV tira l'épée pour régner. Mais ce qui le justifie, c'est que la force alors répondoit à la force, et qu'il opposoit le glaive au glaive. Le succès du prétendant étoit plus

que douteux. Ses droits, quoique légitimes, pouvoient être annullés par la volonté des peuples, par leur opiniâtre résistance, ou par le cours des événemens ; l'ascendant terrible de la religion, les anathêmes multipliés, et qui invitoient les poignards du fanatisme, pouvoient encore à leur défaut l'éloigner à jamais du trône. Il eût alors accepté bien volontiers toutes les conditions qu'on lui eût imposées. Il avoit de l'héroïsme; il eût commandé avec joie à une nation libre : elle pouvoit, en lui mettant la couronne sur la tête, lui dicter un contrat généreux, qu'il eût signé avec noblesse. Mais que lui enjoignit-on ? Ce qui étoit le plus indifférent pour le gouvernement d'un état, de *se faire catholique et d'entendre tous les jours la messe.* Ce fut l'unique condition qu'on lui imposa; et l'on crut alors avoir gagné un point de législation important, un gage éternel de la félicité publique. Les grands, plus habiles et plus lâches, vendirent, à *beaux deniers comptans,* leur servile obéissance, et ne songèrent qu'à dresser des traités particuliers. Henri IV promit tout ce qu'on voulut (1), s'engagea à payer

(1) Les négociations entreprises à Rome pour obtenir

les sommes les plus fortes ; et chaque homme en place, dans cette anarchie tumultueuse, ne suivant que des intérêts petits et sordides, parut méconnoître, ou plutôt mépriser l'intérêt général.

Qu'arriva-t-il ? Le despotisme de Richelieu, contre la nature éternelle des choses, sortit du sein de ces guerres civiles; il en sortit pour punir ce même peuple qui avoit eu le courage de s'armer, de mourir, et qui, en combattant valeureusement pour des opinions stériles, n'avoit pas su composer un raisonnement utile (1). Vingt-deux années après, Richelieu devoit régner; ce Richelieu, qui brisa la tête de ces mêmes grands qui s'étoient vendus, eux et leur postérité. Ce cardinal, avec l'audace d'un prêtre qui n'a ni patrie, ni enfans,

---

du pape l'absolution de Henri, sont vraiment incroyables ; et l'on a peine à imaginer l'inflexibilité du pape, et la nécessité où se trouvoit un roi de France de cette absolution.

(1) Richelieu ne sut que sacrifier. Henri IV, ou un autre grand homme, auroit fait subsister ensemble les deux religions, en permettant à une troisième et à plusieurs de s'établir. Mais Richelieu calcula quelle moitié de l'état il écraseroit, pour la subordonner à l'autre; et l'ascendant de son caractère fut pris pour du génie.

osa détruire tous les poids intermédiaires; et Louis XIV, dont il applanit la trop superbe route, entra ensuite en bottes et le fouet à la main, au milieu des dépositaires, des organes et des gardiens de nos lois (qui, en l'absence des états généraux, les suppléoient nécessairement). Il leur défendit jusqu'à des *remontrances*; et depuis, quand ces corps de magistrature, vains simulacres de nos antiques libertés, et frappés du mépris royal, vinrent représenter humblement aux genoux du monarque ses vexations, ses injustices, ses erreurs, ses profusions, etc. le monarque répondit théologiquement, en les chassant de son palais : *Je ne dois aucun compte à la nation, je ne tiens ma couronne que de Dieu.*

Tandis que ce peuple faisoit des prodiges de valeur qu'il auroit pu mieux employer, le cardinal Granvelle, appuyé de ce Philippe II, ennemi farouche de toute liberté civile, politique et religieuse, vouloit le surcharger encore du fardeau de l'Inquisition, et il y tendoit les mains, souffrant de la famine et plongé dans les horreurs de la guerre. Et à quoi se bornoient les réclamations de ce peuple vaillant, à ce cri général et inconcevable,

comment recevoir un hérétique dans le trône de saint Louis ?

Quelle étoit donc cette horreur invincible pour le protestantisme? Le catholicisme avoit-il jamais établi les moindres libertés de ce peuple? Au contraire, c'étoit un nouveau joug ultramontain et honteux, ajouté à tant d'autres. Le peuple ne songea ni au pacte social, ni à ses priviléges, ni à ses franchises. *Pour être roi de France*, disoit-on alors, *il est plus nécessaire d'être catholique que d'être homme.* Tous les adhérens de Henri étoient traités de *criminels de lèse-majesté divine et humaine*; termes devenus depuis si familiers aux fanatiques de toutes les sectes.

Henri monta sur le trône après s'être battu en vrai soldat. Paris lui ouvrit ses portes, renonçant tout-à-coup à son ardente opiniâtreté et satisfait d'avoir défendu courageusement la transsubstantiation. La France devint sa conquête; il en acheta des parties démembrées par la cupidité des grands qui les retinrent quelques années, et qui ne rougirent pas ensuite de les lui vendre, pour ainsi dire, une seconde fois. On ne voit pas, sans surprise, que leurs descendans aient osé appeler *fidélité*, *amour*, ce qui n'étoit alors qu'une ava-

rice déguisée sous les dehors les moins trompeurs. (*Voyez* les Mémoires du temps.) Le bon Henri se trouva dans l'impuissance d'acquitter ses promesses, tant on lui avoit imposé de conditions pécuniaires et onéreuses. Il avoit déja payé trente-deux millions à cette noblesse vénale et intéressée, qui lui avoit fait acheter sa respectueuse soumission.

Henri eut besoin, sans doute, des qualités d'un négociateur, pour concilier les François, les Allemands, les Anglois, les Hollandois qui servoient dans son armée. Il avoit à étouffer l'envie et la jalousie de ces grands qui se façonnoient déja à l'art du courtisan. Etablir l'union parmi tant de sujets de discorde, devenoit un ouvrage qui exigeoit une adresse peu commune; il l'eut. Il pardonna, il oublia les injures passées; il fut un bon roi sur le trône, parce qu'il avoit essuyé la mauvaise fortune, et qu'il avoit reçu la meilleure éducation, celle des revers. Il avoit souvent manqué du nécessaire; il songea dans la suite à ceux qui en manquoient. Il fut trois ans prisonnier d'état; il ne convertit point son autorité en despotisme. Il avoit hasardé sa vie dans les batailles; il sut être clément après la victoire. Il avoit vu plus d'une fois le poignard

levé sur son sein; il respecta le sang des hommes.

S'il changea de religion, ce fut plus par politique que par conviction. Nous avons des témoignages non équivoques de sa façon de penser. En butte aux poignards des catholiques, outragé par les papes qui, connoissant bien leur siècle, lançoient du haut du Vatican ces foudres qui retentissoient alors dans toute l'Europe, décrié par ces frénétiques déclamateurs si éloquens pour le peuple, lassé de leurs violences et de leurs perfidies, il écrivoit à Corisande d'Andouin : *Tous ces assassins, tous ces empoisonneurs sont tous papistes, et vous êtes de cette religion! J'aimerois mieux me faire Turc.* Il exposa les raisons politiques de son changement à Elisabeth, reine d'Angleterre : il mandoit à Gabrielle d'Estrées, en parlant de son abjuration, *c'est demain que je fais le saut périlleux.*

Il est probable qu'en persévérant à n'embrasser d'autre système que celui des combats, Henri IV auroit pu monter sur le trône sans faire abjuration. Les protestans alors eussent redoublé de zèle, d'attachement et de courage; ils ne se seroient pas refroidis; et

les catholiques, frappés bientôt de son héroïque constance, auroient eu un respect qu'ils n'eurent pas; car ils attribuèrent à l'intérêt le changement de Henri IV. Cet intérêt étoit trop fort en effet, pour qu'il ne laissât pas dans les esprits quelques doutes sur la sincérité de cette conversion. Ajoutons que ce prince vaillant auroit pu rendre par sa fermeté un éternel service à la France, en l'affranchissant du joug de Rome; joug qu'il pouvoit briser avec l'épée de la victoire; joug méprisable et non moins funeste, qui depuis alluma dans ce royaume tant de querelles absurdes et théologiques, l'opprobre de la raison, et la cause des plus longues et des plus inconcevables fureurs. La révocation de l'édit de Nantes, dont les fatales suites sont inappréciables, la persécution des réformés, les débats du jansénisme et du molinisme, prolongés jusqu'à nos jours; ces erreurs pitoyables et cruelles font gémir sur la nation françoise qui, avilie et perdue dans ces questions ridicules, parut oublier tout le reste à la face de l'Europe, qui n'est point encore revenue de son long étonnement. La religion protestante, étouffant dans l'origine ces guerres honteuses et déshonorantes, auroit conduit le royaume à un degré de liberté,

de population et de force qui a passé chez nos voisins, devenus puissans par nos méprises.

On a beaucoup loué Henri IV, et l'admiration a été jusqu'à l'idolatrie; mais cette idolatrie, née seulement depuis un demi-siècle, étoit fille du ressentiment qui vouloit créer une forte opposition avec le caractère des rois vivans. Il est toujours bon à une nation d'établir un fantôme qu'elle pare de toutes les vertus qu'elle voudroit inspirer à ses monarques; c'est une convention adroite, utile et dès-lors respectable. D'ailleurs, ce modèle de la royauté sert de satire indirecte pour toutes malversations, et les éloges publics, prodigués au roi défunt, deviennent de véritables leçons qui peuvent toucher l'esprit distrait des monarques et leur faire comprendre le vœu général.

Tous les peuples ont droit à la liberté; tous veulent être heureux, et tous doivent songer au moyen d'assurer leur bonheur. Ce sentiment est naturel à l'homme; il est un, il est immuable, et si un Caligula, un Philippe II méconnoissent ce principe sacré, si de vils historiens ou politiques osent lui ravir ce droit, c'est que le lion et le tigre ne consentirent jamais à retirer leurs griffes ensan-

glantées de dessus le corps d'animaux paisibles; c'est qu'il exista, de tout temps, des ames assez viles pour se faire un jeu du bien-être et de la félicité de la nature humaine.

Il est cependant des peuples entiers courbés sous le poids de leurs chaînes, et qu'une et profonde inertie semble avoir rendus insensibles aux charmes de la liberté. Telles sont ces nations situées sous le plus beau sol de l'Asie, et sur qui une verge de fer, un despotisme accablant semblent vouloir punir des bienfaits qu'ils ont reçus de la nature. Ces infortunés, me direz-vous, peuvent-ils envier un état dont ils n'ont aucune idée? Considérez les effets qui en résultent.

« L'homme, dans ces climats heureux, s'écriera avec enthousiasme un zélé fauteur du despotisme, l'homme y vit tranquille. » — Oui, à peu près comme ce malheureux qui gémit chargé de chaînes au fond d'un cachot. Il vit tranquille aussi cet homme, et cependant il n'est pas heureux. Parce qu'un peuple fléchit sous le joug impérieux, sans oser s'opposer à la main qui l'écrase, il ne s'ensuit pas qu'il la bénisse, et de tous les degrés du despotisme, le plus cruel, sans doute, est celui où l'homme se voit encore

réduit à supporter tant d'ignominie sans se plaindre.

Voulez-vous vous convaincre si un peuple conserve encore quelques restes de cet esprit qui doit le vivifier en tout lieu, pénétrez dans son ame, scrutez les desseins les plus cachés de son cœur. Si vous ne trouvez dans ces esprits énervés cette indignation profonde contre la tyrannie, qui doit brûler dans le sein de tout homme sensible, si vous n'y lisez cette noble ardeur dont est consumé le citoyen vertueux au souvenir précieux de cette liberté qui devroit l'animer, cet heureux enthousiasme qui naît à l'aspect d'une famille chérie, n'espérez rien de ces êtres avilis et dégradés. Ne cherchez point à leur tracer le tableau douloureux des maux sans nombre auxquels ils sont en proie, des avanies continuelles auxquelles ils sont exposés, des impôts rigoureux levés avec plus de violence encore, pour assouvir les desirs d'une cour dissolue. Ces vues sont trop vastes pour des yeux rétrécis; ces réflexions trop graves pour des enfans sans cesse occupés d'amusemens frivoles. Satisfaits des dehors brillans dont on cherche à fasciner leur imagination, en couvrant de fleurs leurs pas, on leur dissimule

le précipice; en leur procurant quelques vains plaisirs, on obtient le droit de les charger de nouvelles chaînes.

François 1er, plus brave soldat qu'habile général, venoit d'être fait prisonnier à Pavie. Sa prodigalité avoit ruiné le royaume, sa prise le mit dans la consternation, et les conditions de son rachat non exécutées, allumèrent une sanglante guerre.

Montmorency sauva la France; il obligea l'empereur de retourner honteusement en Italie, et *Paul-Jove* n'eut rien à écrire (1).

Charles-Quint avoit fait tomber toute sa colère sur la ville de Rome; il l'avoit mise à feu et à sang, et avoit renouvelé toutes les horreurs des Attila et des Totila. Singulière manière d'expier une injure sur un allié innocent.

François mourut après avoir épuisé son royaume par plus de trente années de guerres; il n'en fut pas moins regretté; ce qui sert à prouver qu'avec la seule idée de l'honneur, un souverain habile conduira le François au milieu des plus grands dangers. L'état

(1) Paul-Jove, historien de Charles-Quint. Cet empereur l'avoit chargé de faire provision d'encre et de papier, pour écrire ses exploits.

fut délivré d'un dissipateur extravagant, et la société, de l'homme du royaume le plus dangereux pour les mœurs.

Au milieu de ces désordres, Luther prêcha sa doctrine ; les peuples étoient trop malheureux, et elle étoit utile à trop de monde, pour qu'il n'eût pas bientôt de nombreux prosélytes.

Calvin marcha sur ses traces, et il eut, pour le moins, d'aussi grands succès.

Henri II, esclave plutôt qu'amant de la duchesse de Valentinois, et tout aussi dissipateur que François auquel il succéda, depuis son avénement au trône, laissa prendre aux Guises le timon des affaires, et n'avoit ni caractère, ni volonté.

Les Guises avoient de grands talens; ils le sentirent, en profitèrent et en abusèrent. Cela étoit facile sous un prince qui ne songeoit qu'à ses plaisirs.

Le duc de Guise venoit de prendre Calais; cette conquête mit le comble à sa gloire, et lui mérita l'amour de la nation.

Cependant l'orage grondoit au loin. La plus haute noblesse ne voyoit pas sans jalousie la faveur des Guises; la nation accablée crioit hautement; les protestans son-

geoient à se dérober au danger qui les envoyoit au bûcher. Le connétable de Montmorency, toujours ambitieux malgré son grand âge, vouloit renverser ses ennemis, et le foible Henri, au milieu de tant d'agitations, recevoit toutes les impulsions qu'on vouloit bien lui donner.

Louis XI avoit ployé trop violemment les esprits, pour oser se flatter de les avoir réduits à l'obéissance. Sous les règnes suivans, des guerres continuelles occupèrent la nation; mais sous un prince tel que Henri II, chaque seigneur chercha à se former un parti.

Ce foible souverain, engagé par ses favoris, avides d'honneurs, dans des guerres malheureuses, signa l'ignominieux traité de Cambrai, qui concédoit à l'Espagne des possessions immenses, et dont toute la France, excepté le roi, sentit l'opprobre.

Les persécutions pour cause de religion avoient commencé sous ce prince. Entr'autres victimes, le supplice d'Anne Dubourg eut les suites les plus cruelles, et cela devoit être. Il est naturel que des êtres poursuivis et opprimés réagissent contre un pouvoir injuste et tyrannique, et les protestans, livrés aux horreurs du bûcher, dûrent chercher un

défenseur qui les protégeât contre ces cruelles violences.

Les Vaudois qui ne s'étoient point précautionnés contre ces persécutions, et qui habitoient paisiblement les gorges des montagnes qui séparent le Piémont du Dauphiné, en furent les tristes victimes. On en fit un carnage horrible. Irritée de ces cruautés, la nation demanda, il est vrai avec fureur, vengeance de tant de sang innocent; mais ce même peuple, aussi inconséquent que barbare, se souilla bientôt d'un nouveau crime dans cette nuit à jamais en horreur, de la Saint Barthélemi.

François II, qui succéda à Henri II, passa comme un éclair; mais son règne est remarquable, en ce qu'il fut le principe de la haute puissance à laquelle monta depuis Catherine de Médicis. Peu aimée de Henri, elle avoit dissimulé, elle avoit su même feindre jusqu'à se rendre l'amie et la confidente de sa rivale. Avec un pareil caractère, il n'est pas étonnant qu'elle ait causé des maux effroyables à la France (1). Après la mort de son époux,

(1) Il est à remarquer que par une cruelle fatalité, il y a peu de reines de France étrangères, qui n'aient causé à la nation les plus grands maux.

elle ne garda plus de mesures ; elle s'unit aux Guises qu'elle n'aimoit pas, mais dont elle avoit besoin, et qui étoient trop puissans pour être impunément méprisés.

Un prince ferme et despotique ne connoît pas d'oppositions ; tout fléchit devant lui ; les ames s'avilissent, et il concentre tout ce qui existe de fier et d'élevé. Sous un prince foible au contraire, son incapacité est un aliment dont se nourrit tout ce qui l'entoure. Et si François II n'offrit à la nation que l'ombre d'un souverain, François de Guise, le cardinal de Lorraine son frère, le prince de Condé, l'amiral de Coligny, le connétable de Montmorency, paroissoient dignes chacun de gouverner le royaume. Guerriers, négociateurs, hommes d'état, ils étoient tout, s'ils eussent été citoyens.

Condamnés à périr sur les bûchers, il parut moins dur aux protestans de mourir les armes à la main. Après avoir donné le commandement au prince de Condé, ils fomentèrent cette fameuse conjuration d'Amboise, qui frappoit le coup décisif par la mort des princes Lorrains, mais qui, découverte par un de ces événemens imprévus, fût si funeste à ceux qui l'avoient tramée.

Le

Le prince de Condé fut arrêté aux états par un subterfuge indigne. Les Guises avoient décidé sa perte, déja son procès était fait; la mort de François 1er sauva sa vie. Condé, ne respirant que la vengeance, jura hautement d'exterminer ses cruels et perfides ennemis.

Le règne de Charles IX commença par un de ces coups d'éclat, qui, dans un sujet indique assez de quelles actions il est capable. Le connétable, arrivant à la cour, trouva des corps-de-garde à toutes les portes, et demanda à quel usage on les destinoit, on lui répondit que c'étoit pour la sûreté du roi. *Il est assez gardé*, reprit-il, *par l'affection de son peuple, et il n'a pas besoin d'une garnison en pleine paix.* Aussitôt il leur ordonna de se retirer, sous peine d'être pendus. Montmorency pensoit, avec raison, que si le roi craignoit ses sujets, il ne tarderoit pas à être craint d'eux.

Catherine de Médicis, au commencement du règne de Charles IX, chercha à concilier tous les esprits par cette politique italienne; dont elle avoit fait une étude profonde. Ce moyen, en toute autre occasion, auroit pu ramener la paix; mais dans les circonstances

où étoient les choses, les esprits étoient trop animés, et elle acheva de tout brouiller. Éclairés sur son caractère, le duc de Guise, le connétable et le maréchal Saint-André, formèrent entr'eux ce fameux triumvirat, et Catherine, toute alarmée fut obligée de consentir au fameux colloque de Poissy. L'issue fut cette bataille de Dreux, qui coûta tant de sang, et ne concilia pas les esprits.

Le duc de Guise venoit d'être assassiné par Poltrot. Celui-ci, appliqué à la question, suivant le barbare usage de ces temps, déclara n'avoir commis ce meurtre qu'à l'instigation de Coligny, ce vertueux chef des calvinistes. Malheureusement ces accusations avoient un certain poids, et quelle que fût leur validité, elles devinrent une nouvelle source de haine et d'animosité pour les princes Lorrains.

Un instant de paix ne calma pas les esprits: Catherine en profita pour faire voyager le roi dans les provinces, et sous ce prétexte, pour tramer avec le trop fameux duc d'Albe, le tissu de cette scène d'horreur, qui fera à jamais la honte de ce siècle de discorde. De son côté, peu confiant aux traités de l'insidieuse Médicis, Coligny tenta, pour finir d'un seul coup ces éternels débats, d'enlever

le roi et toute sa cour à Monceaux. Six mille Suisses le sauvèrent, et le ramenèrent sain et sauf dans Paris.

La guerre fut déclarée de nouveau, et le connétable livra la bataille de Saint-Denis, où ce vieillard octogénaire, combattant avec toute l'ardeur d'un jeune homme, fut blessé mortellement d'un coup de pistolet. Les catholiques remportèrent une victoire stérile, et les protestans, qui, avec douze cents chevaux, dix-huit cents fantassins, et sans artillerie, n'avoient pas craint d'attaquer douze mille hommes, deux mille cinq cents chevaux et quatorze pièces de canon, méritèrent tout l'honneur du combat: tant, je me plais à le répéter, le fanatisme religieux excitoit leur courage.

Les deux partis également épuisés, furent contraints de signer une paix simulée; mais la haine et la soif de la vengeance engendrèrent bientôt une troisième guerre civile.

La cour venoit de violer ouvertement l'édit de pacification. Elle se plaignoit en outre, avec plus de raison, de ce que plusieurs places refusoient de se soumettre en sa puissance. De leur côté, les protestans objectoient, avec non moins de validité, que la trahison pré-

le plus imposant. Après la perte de quatre batailles sanglantes, qui sembloient anéantir son parti, on le vit se relever triomphant, et toujours rétablir des affaires qui sembloient désespérées. De tels caractères ne figurent dans l'histoire que dans le feu des guerres civiles.

Ne pouvant abattre un si terrible ennemi, Catherine vit bien qu'il falloit l'endormir et le tromper. Coligny, trop éclairé pour ne pas apercevoir le danger, refusa d'abord toute proposition ; mais pressé enfin par ses amis, qui lui représentèrent que le parti protestant devoit donner l'exemple de la modération, il se rendit, parce qu'il n'avoit pas l'amour-propre de croire son avis préférable à celui de tout le conseil, et la suite justifia combien ses appréhensions étoient fondées et motivées.

Cette affreuse boucherie avoit été arrêtée aux conférences de Bayonne, en 1565, entre Charles IX, Catherine de Médicis, le duc d'Albe, envoyé de Philippe II, qui vouloit profiter de tous ces troubles, et le pape. Elle fut méditée pendant sept années entières entre les deux cours; et Charles IX, pour perdre plus sûrement l'amiral, lui écrivit, sous la dic-

tée de Médicis, une lettre pleine de protestations d'amitié et d'intérêt, pour l'engager à venir à la cour. Une ame franche et honnête croit difficilement à la trahison. Coligny, séduit par ces témoignages de l'amitié la plus franche, vint à Paris.

Tout le monde cependant ne fut pas également trompé. Il vint mille avis divers à Coligny, pour l'engager à se défier de ces faveurs inopinées, qui succédoient si rapidement à tant de haine. Coligny fut inébranlable; il répondit qu'il aimeroit mieux mourir, que d'exciter une nouvelle guerre civile, en paroissant se défier de tant de sermens faits à la face de l'Europe.

Tout paroissoit pacifié, Coligny et ceux de son parti furent comblés d'honneur et accablés de caresses; mais c'étoit un horrible piége. Un jour qu'il sortoit du Louvre, où il avoit été reçu avec la distinction ordinaire, il reçut un coup d'arquebuse chargée de deux balles, dont l'une lui brisa l'index de la main droite, et l'autre lui fit une grande blessure au bras gauche.

A la première nouvelle de cet assassinat, Charles IX, qui l'avoit commandé, feignit d'entrer dans la plus grande fureur. Il jura

hautement de faire un exemple terrible sur le meurtrier et ses complices, et apprenant à Médicis que l'amiral n'étoit pas mort, sa colère redoubla, et lui fit proférer des blasphêmes effroyables.

Charles ne s'en tint pas à ces dehors : pour empêcher les religionnaires d'enlever Coligny, ce qui probablement eût empêché le massacre, il fut, avec toute sa cour, visiter le blessé. Penché sur son lit, il l'embrasse cordialement et à plusieurs reprises. Il lui dit que si Coligny avoit reçu la blessure, c'étoit lui qu'il l'avoit sentie; Médicis lui parla sur le même ton. En le quittant, sous le prétexte de veiller à la sûreté de sa personne, le roi lui fit donner des gardes, et le soir même de cette visite, de ces larmes répandues, de ces protestations si tendres, il ordonna la mort de l'amiral et le massacre général de tous les protestans de son royaume.... Voilà ce qu'ose faire un roi !

L'obéissance est le premier devoir des peuples; car ce n'est que d'après cette clause, que le souverain peut travailler au bonheur de ses sujets; mais cette obéissance n'est pas gratuite; et si le chef, chargé de l'autorité tutélaire, ne remplit, avec toute la capacité

dont il est capable, la place à laquelle il a été élevé, dès-lors le pacte qui l'unissoit à la nation, devient nul et sans effet.

« La loi, dit un auteur (1), commande à des sujets; le despotisme commande à des esclaves; la tyrannie à des ennemis. Il n'est de vrais sujets que pour des souverains légitimes; et il n'est de souverains légitimes que lorsqu'ils gouvernent les peuples de leur consentement, ou quand la volonté des chefs est l'expression fidelle de celle de la société. » Tel est le principe de tout gouvernement.

Le but et le motif de l'obéissance est l'espérance d'un bien-être qui puisse compenser ce que ce sacrifice a réellement d'exigeant. L'homme ne renonce pas sans peine à la liberté et aux droits qu'il a reçus de la nature; et s'il fait ce sacrifice, ce n'est que dans l'espoir d'obtenir un bonheur supérieur à celui dont il jouiroit sans cette concession. C'est donc un intérêt éclairé et raisonné, qui porte le citoyen à se soumettre aux lois d'une société, et à lui obéir; car il n'y a que l'attente d'une plus grande félicité, qui puisse déterminer un être raisonnable à obéir à un autre. La

(1) Voyez le livre de la Politique naturelle, discours 4, §. 1.

commotion souterraine n'étoit pas calmée en France.

Comme dans les hautes crises de la nature un tremblement de terre est suivi d'une seconde secousse, ainsi la fronde succéda à la ligue; ceux qui ne jugent que par le succès, ont imprimé à ces derniers orages un côté ridicule, mais on y trouve tous les élémens d'une révolution. Les *frondeurs* parloient haut; ils étoient tout-puissans dans le parlement; s'ils avoient su gagner Condé, leurs prétentions auroient pu s'accroître au-delà même de leur première espérance. Lorsqu'on songe que Louis XIV, enfant, fut obligé de quitter Paris; qu'il y revint, qu'il le quitta de nouveau, qu'il y revint encore, l'on peut assurer que la cour ne fut sauvée que parce que le gouvernement sut ployer à propos: il eût été brisé, s'il eût fait résistance; la conduite inconséquente du parlement fut encore un grand obstacle à la régénération des choses. Il n'y avoit pas, pour ainsi dire alors, des caractères assez violens pour se heurter, et la mollesse des personnages fit le salut de la cour. Aucune de ces opinions hardies, qui y déterminent subitement les peuples, ne vint à dominer; les chansons furent les pamphlets

politiques de ce temps-là; mais le danger n'en étoit pas moins réel pour le trône, s'il se fût rencontré un de ces hommes énergiques qui ont un but audacieux pour unique point de vue.

Mathieu Molé, contenant le prince Condé dans une séance tumultueuse, calme dans la sédition, fit pencher la balance; et dans les temps orageux, la moindre inclinaison devient d'un grand poids pour la masse des affaires.

La doctrine des parlemens s'opposoit encore à tout changement sérieux; ils vouloient marcher entre la cour et le peuple, mais le peuple pour eux n'étoit guères que la classe des rentiers; ils étoient toujours là pour s'interposer entre deux grands partis. Le parlement mettoit à prix la tête de Mazarin, déclaroit Condé criminel de lèse-majesté, et sembloit n'obéir qu'à des maximes purement théologiques.

L'auteur des Barricades, le cardinal de Retz, boute-feu de la guerre civile, sembloit s'amuser de tous ces troubles, et être plutôt l'ennemi de Mazarin que de la cour.

Le maréchal de Turenne, attaché aux *frondeurs*, est battu par le maréchal du

Plessis; c'est lorsqu'il est abandonné par son armée qu'il s'attache à la cour. Les malheurs trop récens de la ligue avoient jeté dans les esprits une espèce de lassitude, dont les partisans de la cour profitèrent, et le parti calviniste qui avoit répandu son sang, ne jugeoit plus à propos de le verser pour les affaires des Parisiens. Il n'est jamais, dans une nation, qu'un certain nombre d'hommes braves, fermes et décidés; quand les premières et grandes commotions politiques les ont épuisés, il y a une espèce de sommeil, et le plus adroit ou le plus heureux en profite pour son propre intérêt; alors tous les efforts généreux et précédens sont comme oubliés, et l'on ne songe qu'aux jours naissans et flatteurs du repos. Tel homme alors hérite des courages et des longs travaux de ses concitoyens, comme tel autre dans une famille réunit sur sa tête plusieurs fortunes, à la suite de plusieurs chances heureuses: il en hérite, dis-je, dans un instant, et le besoin et l'amour de la paix font qu'on lui attribue ce calme desiré, qui n'est au fond que la suite de cette lassitude naturelle qui termine nécessairement les violens orages.

Il n'y a guère eu de favori qu'on ait plus

déchiré par des satires de toute espèce, que le cardinal de Mazarin : mais supérieur, en effet ou en apparence, à ces sortes d'injures, il lisoit ou se faisoit lire, tout ce que l'on écrivoit contre lui; et disoit d'un air froid et tranquille, comme un juge indifférent, cette pièce est bonne, celle-là est fade, celle-ci est délicate, cette autre est outrée ou mal entendue. Ce ministre donna une grosse abbaye à un poëte qui l'avoit outragé par ses vers. Il falloit dans ces troubles l'opposé, pour ainsi dire, d'un Richelieu, et Mazarin le fut.

Entre toutes ces têtes couronnées, il apparoît donc des hommes qui, dans certaines circonstances, règnent et gouvernent sans sceptre et sans couronne ; leurs noms se mêlent dès-lors à ceux des rois, et quelquefois les éclipsent. Mazarin est de ce nombre. Je le vois sous un jour plus favorable qu'on ne l'a peint dans une foule de portraits. Il fut essentiellement un ministre de paix, il termina une guerre de trente ans, il fit la paix de Westphalie et celle des Pyrénées. On le vit, en 1630, s'élancer entre les François et les Espagnols près d'en venir aux mains, les séparer et bientôt les pacifier; il n'eut pas le

tort d'exciter les inutiles débats de la *fronde*, Richelieu en avoit fourni et développé le germe; Mazarin eut le bonheur de les dissiper; il triompha deux fois et sans orgueil, de la haine publique, si souvent aveugle; et s'il trompa, ou s'il fut réduit à tromper les hommes, ce fut sur-tout contre les ennemis de l'état qu'il déploya la ruse d'un caractère d'ailleurs particulier à sa nation; doux, plein de finesse et de patience, ne sachant point haïr, il fut long-temps le maître de l'état, mais sans violence, et l'on voit dans toutes ses actions de justes mesures et peu d'écarts.

L'avarice souilla ce caractère assez rare, remplaça chez lui l'ambition trop ordinaire à ses pareils. Il refusa une de ses nièces en mariage à Charles II, roi d'Angleterre, alors fugitif et proscrit; il voulut dans la suite renouer la négociation, mais il fut refusé à son tour; une prudence circonspecte semble avoir circonscrit dans tous les temps l'essor de son génie.

Il sut se passer du crédit de la reine après avoir été sa créature, ce qui suppose une force d'esprit et des ressources qu'on ne lui attribue pas communément. Sa politique éclairée et prévoyante se refusa à faire sa nièce *reine*,

épouse de Louis XIV, afin de n'être pas humilié par elle; c'étoit bien lire d'avance dans le cœur d'une femme; on les connoît bien moins ordinairement lorsqu'on est assis dans les hauts rangs, parce qu'elles redoublent alors, autour de vous, et d'artifices et de dissimulations.

Mazarin n'étoit pas prêtre, néanmoins il étoit évêque de Metz; il trafiquoit presque publiquement de tous les biens ecclésiastiques, comme purs objets de finances; il parut s'élever, dans tous les temps, fort au-dessus de l'opinion publique, soit par un profond mépris pour elle, soit plutôt que l'amour de l'or étouffât en lui tout autre sentiment.

Que les hommes en place, dont l'amour-propre est si chatouilleux, lisent les *Mazarinades*, ces pièces satiriques faites pendant les troubles, tant contre Mazarin que sur la reine, les princes, le parlement et tous les personnages du temps, ils verront que les libelles ne font point de tort à la renommée, et que plus il s'accumulent autour d'un nom célèbre, plus ils se détruisent et s'évaporent en fumée. La seule chose que doive craindre un homme d'état, un gouvernant, c'est de donner matière un jour à une demi-ligne défavorable,

tracée par la main d'un Tacite. Je ne sais, mais enfin le tableau mouvant de la *fronde*, dont les personnages tantôt visibles, tantôt cachés, avançoient, se retiroient, s'unissoient, se combattoient et changeoient à chaque instant de livrées, m'a toujours semblé le prélude de la grande explosion de 1789. C'est ainsi qu'une petite machine d'artifice pétille d'abord, mais annonce le volcan embrasé et lançant dans les airs tous ses feux tonnans.

La tête de Mazarin fut mise à prix et ne tomba point. Triomphant, il ne connut point la vengeance : c'est le sang qui appelle le sang ; et la politique la plus détestable comme la plus bornée, c'est d'en répandre une seule goutte.

LOUIS XIV.

1660. MAZARIN meurt, et ce ministre ne laisse après lui qu'une mémoire odieuse et des richesses immenses (1). Dès ce moment Louis XIV dont le destin étoit de faire longtemps celui de toute l'Europe, voulut se montrer digne du trône qu'il occupoit, en gouvernant par son autorité, et en limitant le pouvoir des ministres qui jusqu'alors avoient régné en son nom. Décidé à être le seul maître dans son royaume, il le fut (2).

(1) Quelques années après la mort de ce cardinal, on s'avisa de faire ouvrir une grande et vieille armoire qu'on avoit négligée. Elle étoit pleine de quadruples, de jetons d'or et de médailles d'or. Madame de Mazarin, soit par ostentation, soit par restitution, en jeta des poignées au peuple, par les fenêtres de son hôtel, pendant plus de huit jours. D'où venoit cette excessive opulence? Le cardinal nous l'apprend lui-même, lorsqu'aux reproches de la France ruinée, il répondit ce mot célèbre : *Laissons crier les poules dont nous mangeons les œufs.* [Voy. *les Mém. du temps.*]

(2) C'est ainsi que dans le règne suivant, le cardinal de Fleuri étant mort au village d'Issi, et laissant les

Le

Le Tellier resta secrétaire d'état pour les affaires du dedans, et Lionne fut chargé du détail des affaires étrangères : ils ne rendoient compte qu'au roi de tout ce qui se passoit dans leurs départemens qu'on avoit séparés. Colbert seul, dont le jeune monarque pressentoit le génie, conserva la liberté de pouvoir s'y livrer sans obstacles. Fouquet fut arrêté et condamné à une prison perpétuelle. Plusieurs écrivains attribuent l'origine de la disgrâce de ce ministre, au ressentiment du souverain qui, renonçant à l'élévation de son caractère, eut la petite vanité d'être blessé de l'éclat fastueux d'une fête que lui donna son sujet, et dont Versailles même n'avoit pas encore fourni le modèle. L'attachement intrépide de Pélisson à ce ministre, qu'une imprudence avoit perdu, est assez connu (1). Ce qui l'est

affaires de la guerre, de la marine et de la finance dans une crise, dit Voltaire, qui altéra la gloire de son ministère, et non la tranquillité de son ame, Louis XV prit aussi la résolution de régner, c'est-à-dire de gouverner, à ce qu'il croyoit, par lui-même.

(1) Nous engageons nos lecteurs à lire dans l'Encyclopédie, à l'article *Encyclopédie*, par Diderot, le trait où, en exposant sa vie, Pélisson sauva celle d'un

moins, c'est que La Fontaine ne fit qu'une élégie dans toute sa vie, que cette élégie est un chef-d'œuvre, et qu'elle est consacrée à pleurer son malheureux ami, au risque d'allumer le courroux du monarque qui pouvoit le perdre, comme un coup de foudre anéantit un frêle arbuste. Louis ignora le courage de La Fontaine, ou fut assez grand, disons plutôt, assez juste, pour lui pardonner.

Tandis que les arts naissans à la voix du souverain s'empressoient à embellir son palais, devenu le séjour brillant des plaisirs, que la cour de Louis XIII n'avoit pas même soupçonnés, Louis XIV apprend avec indignation que le duc de Créqui, son ambassadeur à Rome, vient d'y être insulté par les parens du pape qui, à l'exemple des pontifes ses prédécesseurs, ne croyant pas que la tiare dût jamais s'abaisser devant la couronne des rois, refuse de donner satisfaction sur l'affront qu'il vient d'essuyer. Louis fait

---

homme condamné, mais qu'il aimoit. De pareils faits font tant d'honneur aux gens de lettres, d'ailleurs si indignement décriés par l'ignorance et la superstition, que c'est un devoir à remplir que de les rappeler au public.

passer des troupes en Italie, commandées par le maréchal du Plessis-Praslin, et destinées à faire le siége de Rome. Dans sa terreur, le pontife se soumit, et ses mains sacrées furent forcées d'élever une pyramide, dont l'inscription attestoit l'outrage et la réparation. Le cardinal Chigi, propre frère du pape, fut ensuite envoyé en France pour demander pardon. C'étoit une chose toute nouvelle de la part d'un légat, dont les prédécesseurs n'y étoient venus, jusqu'alors, que pour imposer des lois. Cette démarche humiliante, en affermissant le trône de Louis, faisoit chanceler celui du souverain Pontife. 1664.

C'est ainsi que, l'année précédente, Louis XIV, pour maintenir la dignité de sa couronne, que sa fierté regardoit comme élevée au-dessus de toutes les autres, força Philippe IV, son beau-père, d'en reconnoître solemnellement la supériorité (1), ou de voir le feu de la guerre se rallumer. Cette conduite hautaine fut occasionnée par une dispute excitée à Londres, pour la prééminence du rang, entre le baron de Watte-

(1) Il faut convenir cependant que tout, jusqu'aux poëtes, contribuoit dans son siècle à ce qu'il se regardât

ville, ambassadeur d'Espagne, et M. d'Estrades, ambassadeur de France. Le baron, en prodiguant l'argent à la populace angloise, étoit parvenu à faire couper les traits des chevaux du carrosse de M. d'Estrades; plusieurs de ses gens avoient été blessés, et les Espagnols, l'épée nue à la main, marchoient triomphans dans les rues de Londres. Cet outrage ne devoit pas rester impuni; il fut vengé. Philippe IV subit l'humiliation d'envoyer le comte de Fuentès déclarer au roi, à Fontainebleau, en présence de tous les ministres qui étoient alors en France, *que les ministres espagnols ne concourroient plus dorénavant avec ceux de la France.* Ce n'étoit pas, à la vérité, dit un historien, reconnoître la prééminence du roi, mais

---

comme ce qu'étoit le Jupiter des anciens, *le Dieu des dieux*. Racine disoit dans une de ses tragédies,

Dans quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.

et toute la France se hâtoit de faire l'application de ces vers au monarque qui la gouvernoit. Racine, aussi lâche courtisan qu'excellent poëte, mourut de chagrin pour s'être cru méprisé par un des regards du *maître du monde*.

c'étoit un aveu authentique de la foiblesse de Philippe.

En soutenant ainsi sa dignité par une audace (car c'est le mot, et il faut le dire.) inconnue jusqu'alors dans toutes les cours de l'Europe, Louis XIV veilloit, même en temps de paix, au soin d'agrandir ses états. Il acheta de l'Angleterre, Mardyck et Dunkerque cinq millions de livres, somme éblouissante aux yeux de l'indigent Charles II, qui, pour en jouir, se hâta de vendre le prix du sang des Anglois, assez sages, cette fois, pour ne point soulever les flots de leur turbulente irascibilité (1).

On a remarqué que la politique des rois de France avoit été, depuis François 1er, d'être constamment les alliés des empereurs turcs, destinés, ce semble à arrêter le vol de la maison d'Autriche, lorsque son élévation pouvoit inquiéter la France; Louis, au contraire, s'enorgueillissant de ses forces, ne craignit point d'envoyer en Hongrie six mille hommes commandés par le comte de Coligni, unique rejeton de la tige de cette famille si

(1) Un siècle plutôt, le sang auroit ruisselé dans les rues de Londres.

célèbre, dans les temps abhorrés des guerres civiles.

Louis XIV, en élargissant le cercle de sa puissance, forçoit encore les puissances voisines à rétrécir le leur. Instruit que Philippe IV, roi d'Espagne, ambitionne la réunion de la couronne de Portugal à la sienne, il y envoie secrétement quatre mille hommes payés secrétement aussi de son argent, par le maréchal de Schomberg qui les commandoit, et qui, réunis aux troupes portugaises, raffermissent la couronne dans la maison de Bragance, par une victoire remportée en 1665, à Villa-Viciosa. On voit que Louis XIV étoit guerrier avant d'avoir fait la guerre, et politique sans avoir encore besoin de l'être, du moins pour sa propre défense.

La marine languissoit, ou plutôt n'existoit plus. Voltaire dit que lorsque la Hollande, en guerre avec l'Angleterre, pressa Louis XIV de joindre sa flotte à la sienne, il ne se trouva dans le port de Brest qu'un seul brûlot. État humiliant pour la France : il dura peu : le roi, avant la paix de Breda, eut la gloire, par l'excellente administration de Colbert, et par les ressources de Louvois, nouveau ministre de la guerre, d'envoyer au secours des

Siècle de Louis XIV, p. 139.

états généraux une escadre de trente vaisseaux françois, commandés par le duc de Beaufort.

La mort de Philippe IV, roi d'Espagne, ouvre à Louis XIV la carrière des conquêtes qui devoient lui faire obtenir, du moins par son siècle, le titre de *grand*. Résolu de faire valoir, en vertu de son mariage avec Marie-Thérèse d'Autriche (1), ses droits réels ou prétendus (2) sur le Cambresis, la Franche-

---

(1) Presque tous les historiens conviennent que ce mariage, devenu nécessaire par les circonstances où la France se trouvoit alors, est une des obligations qu'elle doit au cardinal Mazarin, dont le ministère a été plus calomnié qu'apprécié.

(2) Louis fondoit ses prétentions sur le droit de *dévolution*, admis dans quelques provinces, selon lequel les enfans du second lit sont exclus de la succession par les enfans du premier, sans distinction de sexe. C'étoit bien le moment de réclamer ce droit, Marie-Thérèse, reine de France, restant seule du premier mariage de Philippe IV. Il est vrai que Louis y avoit formellement renoncé avant la célébration de son mariage; mais il se trouva d'habiles gens qui, dans un manifeste bien adroit, bien éloquent, prouvèrent qu'il n'étoit pas le maître d'abandonner les droits de sa femme et de ses enfans. Au reste, et il faut en convenir, Louis étoit bien décidé à prouver par la force, un droit dont

Comté, le Luxembourg, et une grande partie des Pays-Bas Espagnols, Louis entre en Flandre à la tête d'une armée de trente-cinq mille hommes. Un autre corps de huit mille hommes, commandé par le maréchal d'Au-
1667. mont, se rend près de Dunkerque; un autre de quatre mille, sous les ordres du marquis de Créqui, vers le Luxembourg.

Une pareille armée, animée par la présence d'un jeune héros, commandée par Turenne et secourue abondamment par un grand nombre de magasins que Louvois avoit fait distribuer sur les frontières, ne devoit trouver aucun obstacle, et n'en trouva point (1). Louis entra dans Charleroi comme dans Paris. Ath, Tournai, Furnes, Armentière et Courtrai, se rendent au bout de deux jours. Lille même, défendue par quatorze bastions royaux, par vingt mille hommes en état de porter les armes, et sur-tout par l'habileté de son gou-

---

l'adresse d'une éloquence artificieuse n'auroit point établi la conviction.

(1) Louvois est le premier ministre de la guerre qui ait inventé l'utile méthode de faire subsister des armées par magasin. Il faut avouer aussi que l'état d'épuisement où la France avoit été réduite jusqu'alors, auroit rendu cette méthode impraticable.

verneur, Lille fut forcée de capituler (1). Vainement le comte de Marsin et le prince de Ligne, qui ignoroient la capitulation de cette ville, se hâtent de voler à son secours. Les marquis de Créqui et de Bellefond les attaquent, les battent, leur font quinze cents prisonniers, et leur enlèvent cinq paires de timbales et dix-huit étendards (1). Louis XIV, entouré, pour la première fois, des trophées de la victoire, retourne triomphant à Versailles, où des succès si rapides et si brillans faisoient regarder sa première campagne comme un voyage de plaisir. Pélisson, t. 1, p. 122.

Vauban fut chargé de fortifier les villes conquises, et ce grand homme, éclairé par un des rayons du génie qui, de toutes parts, commençoit à briller sur la France, étonna l'Europe en inventant un genre de fortifications qu'on étoit alors encore loin de soupçonner. La citadelle de Lille est son premier chef-d'œuvre (2). 1668.

(1) Cette ville étoit fortifiée avec tant de soin par les Espagnols, que Louvois conseilla au roi de ne pas l'attaquer; mais l'ardeur guerrière du héros l'emporta sur la timidité prudente du ministre, et le succès prouva qu'il est d'heureuses témérités.

(2) On ne vit pas, sans une sorte d'effroi, que les places

La rapidité des conquêtes de Louis XIV répandit la terreur parmi toutes les puissances voisines (1). La couronne d'Espagne chancelloit sur le front de l'infirme Charles II. On ne douta point que cette couronne ne fût l'objet secret de l'ambition de Louis, et qu'elle ne lui servît à jeter les premiers fondemens de la monarchie universelle, à laquelle on lui a toujours reproché d'aspirer; monarchie universelle qui pouvoit peut-être exister en idée dans la tête d'un souverain ambitieux, mais dont l'exécution étoit et sera plus que jamais impossible.

C'est dans ces circonstances que se forma la triple alliance entre la Suède, l'Angleterre et la Hollande, dans le dessein d'arrêter le cours des victoires d'un prince qui, dans son

---

n'étoient plus revêtues que d'ouvrages presque au niveau de la campagne, et qu'on eût renoncé à des fortifications hautes, que l'expérience prouvoit cependant être plus exposées à être foudroyées par l'artillerie. [*Siècle de Louis XIV. tome.* 1, *p.* 148, 149.]

(1) Il est certain que la conquête de la Flandre entière n'auroit été que l'ouvrage d'une campagne, si Louis avoit eu des troupes assez nombreuses pour garder les places qu'il auroit pu prendre. [*Voyez les mém. du temps.*]

cœur, desiroit avec le feu de son âge et la fierté de son rang, d'en remporter de plus éclatantes. Dans ces circonstances alarmantes pour tout autre monarque, Louis XIV offre de renoncer aux droits de la reine (1), à condition que l'Espagne lui abandonne les conquêtes qu'il venoit de faire dans les Pays-Bas; ou lui cède la Franche-Comté avec les villes d'Air, de Cambrai et de Saint-Omer. Sur le refus qu'il essuie dans l'alternative qu'il propose, le roi fait marcher, vers la Franche-Comté, ses troupes commandées par Condé, à qui Louvois fit obtenir la place de Turenne qu'il estimoit, qu'il n'aimoit pas, et dont il redoutoit sur-tout la haute faveur auprès du monarque. Condé qui avoit des torts à faire oublier, vit avec transport l'occasion de les expier en héros, et en dix-sept jours la Franche-Comté fut soumise. Cependant Louis consentit à rendre cette nouvelle conquête à l'Espagne, par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle, dont une armée de cent mille François forçoit la signature. Louis se borna

(1) Droits qu'il venoit de faire valoir à la pointe de l'épée, et qu'on n'osoit plus contester, parce que la raison se tait devant la force.

à conserver toutes les villes qu'il avoit conquises en Flandre.

Tandis que ce prince, au sein de la paix, promenoit des regards sereins sur son royaume que les arts, Colbert et Louvois embellissoient et fortifioient, tandis que la marine, plutôt créée que rétablie, comptoit dans ses ports, jusqu'alors déserts, près de soixante grands vaisseaux, tandis que de nouvelles colonies fondées en Asie, en Afrique et en Amérique, faisoient fleurir le commerce et enrichissoient la nation, Louis XIV ne vit pas, sans une secrète inquiétude, l'excessif et subit agrandissement de la Hollande, occasionné par des richesses immenses recueillies dans presque toutes les parties du monde. L'orgueil de cette république nouvellement sortie des flots de la mer, n'humilia point, mais choqua vivement le sien, et dès-lors il résolut de saisir, et même de faire naître
1670. l'occasion de se venger (1); et cette occasion se trouve toujours.

(1) Lorsque la Hollande, après le traité d'Aix-la-Chapelle, se vanta de la gloire d'avoir donné la paix à l'Europe; quelques historiens prétendent que Josué-Van-Beuning, ambassadeur des états-généraux, à la

Le premier soin de Louis XIV fut de rompre la triple alliance qui pouvoit, non pas arrêter sa marche, mais en retarder la rapidité dans le chemin que la victoire offroit à ses regards. Il y réussit. Il employa l'année suivante à 1671.
négocier avec l'empereur, l'Espagne et la Suède; avec les électeurs de Cologne et de Brandebourg; l'évêque de Munster et d'autres princes. En signant des traités avec ces puissances, le roi s'ouvrit le chemin de la Hollande par la Meuse et par le Rhin; il y établit des places d'armes et des magasins. Il parvint facilement à engager l'empereur à observer la neutralité entre la France, dont il n'avoit point à se plaindre, et les Hollandois qu'il regardoit comme les usurpateurs de diverses places appartenantes à l'Empire; les négociations de Louis en Suède n'eurent pas moins de succès. Charles XI promit de faire

---

cour de France, fit frapper une médaille où il s'étoit fait représenter avec un soleil dont Josué arrête le cours, par allusion au soleil qui étoit la devise de Louis XIV. Le monarque offensé se souvint de ce trait de satire. Il eût été digne de lui de l'oublier; c'est ce qu'il eût fait, sans doute, si son projet n'eût été que d'humilier la république, mais il vouloit la détruire, et joindre les Provinces Unies à ses autres états.

entrer une armée suédoise jusque dans le cœur de l'Allemagne, si quelques princes de l'Empire joignoient des troupes à celles des états généraux. De tout le corps germanique, l'électeur de Brandebourg fut le seul qui ne craignit point de prêter un appui à la république qu'on se proposoit de renverser ; il conclut un traité avec elle, par lequel il s'engagea à la défendre avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Louis XIV fut moins heureux à la cour d'Espagne qu'à celle de Suède ; Beverning, ambassadeur des états à Madrid, fit échouer tous les projets de la France dans cette cour, et engagea la reine d'Espagne à fournir de l'argent et des troupes pour la défense des Provinces-Unies.

La face de l'Europe étoit changée : c'est avec raison que l'on a remarqué que la France et l'Angleterre, qui avoient beaucoup contribué à fonder et à agrandir la république, travailloient alors à la détruire (1), tandis que l'Espagne, qui, un siècle avant, l'avoit

(1) La duchesse d'Orléans, sous prétexte de voir son frère, se rendit en Angleterre et réussit à détacher ce prince des intérêts de la Hollande qu'il s'étoit engagé de défendre.

combattue, s'armoit pour sa défense. Les Hollandois, alarmés de l'orage terrible qui s'élevoit sur eux, crurent le dissiper en faisant des soumissions à la cour de France; mais Louis fut inflexible, et dès-lors on se prépara de part et d'autre pour l'attaque et la défense.

1672. Vers la fin d'avril 1672, Louis XIV partit de Saint-Germain-en-Laye pour se rendre à la tête d'une armée de cent mille hommes, qu'il divisa en quatre corps. Il en commandoit un, ayant sous lui M. de Turenne. Un autre étoit sous les ordres du prince de Condé. Le troisième étoit commandé par le maréchal de Créqui, et le quatrième marcha vers la Westphalie, conduit par le duc de Luxembourg, pour se joindre à l'évêque de Munster. Cet évêque turbulent, avide, ambitieux et guerrier, prétendoit avoir à se plaindre des Hollandois, qui s'étoient saisis de quelques places de son évêché (1).

(1) Les troupes françoises, pour la plupart couvertes d'or et d'argent, dit Voltaire, étoient en même temps un objet de terreur et d'admiration, pour des peuples chez qui toute espèce de magnificence étoit inconnue. [*Œuvr. compl. tom.* 23. *pag.* 88.]

De leur côté, les états généraux rassembloient avec effort le reste de leurs forces affoiblies par une longue paix, qui avoit ruiné toutes leurs troupes de terre ; et qu'attendre du courage et de l'expérience des soldats qu'on levoit à la hâte ? Le prince d'Orange, Guillaume III, qui les commandoit, s'étoit flatté que Charles II, son oncle, rentreroit dans la triple alliance ; mais le roi d'Angleterre déclara la guerre à la Hollande le 7 avril, conjointement avec la France, et dès-lors son espérance s'évanouit. La réunion de deux puissans souverains (1) qui déployoient toutes leurs forces, dirigées par les deux plus habiles généraux de leur temps, pour écraser une république qui n'étoit encore qu'obscure et riche, formoit un spectacle imposant auquel toute l'Europe s'intéressoit avec chaleur.

Rhinberg, Wesel, Orfroi et Burick étoient regardées comme les clefs de la Hollande, mais ces places, quoique bien fortifiées, se rendirent, en peu de jours, aux armes de M. de Turenne. Presque dans le même mo-

(1) Charles II étoit puissant, sans doute, à l'égard de la Hollande, mais sa puissance étoit éclipsée par l'éclat de celle de Louis XIV.

ment

ment, la ville et le fort de Rées, ainsi que la ville d'Emeric, ouvrirent leurs portes au vainqueur (1). Le roi résolut alors de passer le Rhin à un gué, où la cavalerie devoit passer à la nage. Ce fut le prince 1673.
de Condé qui projeta et exécuta une entreprise si hardie, à la vue de deux régimens d'infanterie et de plusieurs escadrons, commandés par le général Wurtz, et retranchés sur l'autre bord. Les François passèrent presque en aussi bon ordre que s'ils avoient été en terre ferme. Le prince de Condé fut blessé au poignet, et remit le commandement de son armée à M. de Turenne (2).

(1) Les François instruits par les savantes manœuvres des Anglois sur mer, ne craignirent point d'attaquer les Hollandois, rivaux des Anglois sur cet élément, et de leur livrer trois batailles consécutives. Ruiter, un de ces hommes rares que le génie destine à l'admiration de la postérité, Ruiter, dans ces trois actions, vit augmenter sa gloire, et d'Estrées, l'amiral de la France, obtint et mérita l'estime de Ruiter. La valeur et la conduite furent si égales de tous côtés, dit Voltaire, que la victoire resta toujours indécise. [*Siècle de Louis XIV. tom.* 1. *pag.* 197.]

(2) Turenne investit Nimègue, que sa situation sem-

L'électeur de Cologne et l'évêque de Munster ayant joint le duc de Luxembourg, et ce général ayant répandu la terreur par les cruautés qu'il exerça dans la province d'Over-Issel, il vit toutes les portes des villes s'ouvrir devant lui : il faut observer que les cruautés que l'humanité a droit de reprocher au duc de Luxembourg, lui furent dictées par deux prélats qui croyoient venger la religion, en lui sacrifiant des hérétiques dont le culte n'étoit assurément pas l'objet de la guerre qu'on leur faisoit.

Louis entre avec son armée dans la province d'Utrecht et la soumet. Amsterdam effrayée fait, pour se défendre, percer les digues, lâcher les écluses, et bientôt la campagne n'est plus qu'une mer. Les états tremblans pour la perte de leur liberté, qu'on leur enlevoit avec tant de facilité, envoyèrent des députés au roi d'Angleterre qui, touché de l'état déplorable de la république, et redoutant les desseins secrets de Louis XIV, dont il étoit jaloux, sans en avoir le droit,

---

bloit rendre imprenable. Huit mille hommes la défendoient ; cette ville se rendit après huit jours de résistance.

et qu'il craignoit, parce qu'il sentoit sa foiblesse, envoya en Hollande le duc de Buckingam et le comte d'Atlington, pour obtenir du roi qu'il voulût bien arrêter le torrent de ses conquêtes, et ne pas pénétrer plus avant en Hollande. En cas de refus, le monarque anglois déclaroit qu'il briseroit l'alliance. Cette menace de la part d'un allié qu'il méprisoit, n'étoit pas propre à intimider le fier courage de Louis XIV, à qui des victoires multipliées faisoient sentir sa force.

Cependant, en consultant les principes d'une politique éclairée, et voyant qu'il s'exposoit peut-être à flétrir ses lauriers, s'il s'obstinoit à vouloir avancer dans un pays que les inondations avoient rendu inaccessible, Louis XIV feignit d'acquiescer, par égard pour Charles II, à un accommodement qui, dans tous les cas, ne pouvoit que lui être favorable. On traita à Boxtel, où Louis XIV se trouva avec les ambassadeurs d'Angleterre et les députés de Hollande. On devoit s'attendre que le vainqueur ordonneroit, plutôt qu'il n'exigeroit, des conditions: elles furent exorbitantes (1). Celles

(1) Parmi les conditions que Louis prétendoit im-

de Charles II, toujours pauvre et toujours avide d'or, pour satisfaire à des excès dont sa nation murmuroit, ne le furent pas moins (1). Les Hollandois indignés enfin du mépris qu'on leur témoignoit, résolurent de périr au milieu de leurs eaux, plutôt que de perdre les restes expirans d'une liberté qu'on vouloit leur arracher d'une manière si violente. Ils ne négligèrent rien pour armer les princes d'Allemagne en leur faveur, et bientôt ces princes, animés par de nouveaux intérêts politiques (2), se disposèrent à les

---

poser, il exigea le libre et public exercice de sa religion, et sans doute il fit bien. Cependant, si lorsque les puissances protestantes triomphoient, elles avoient voulu obtenir par la force, en faveur de leur religion, ce que Louis, par la force, vouloit pour la sienne, de quel droit, aux yeux de la raison, le leur auroit-on refusé ? Et si on le leur avoit accordé, l'humanité n'auroit pas eu à gémir, pendant plusieurs siècles, dans différentes nations, sur les atrocités religieuses qui ont abruti et ensanglanté l'Europe.

(1) Il demandoit dans le nombre de ses conditions un million de livres sterling, et cent mille livres sterling, tous les ans, pour le droit de la pêche sur les côtes de la Grande-Bretagne.

(2) Le principal, c'est que le haut éclat de la puissance de Louis blessa leurs yeux jaloux, et qu'ils entreprirent alors par envie, ce qu'ils n'auroient pas

secourir. L'empereur, le roi de Danemarck, l'électeur de Brandebourg, le duc de Brunswick-Lunebourg et le Landgrave de Hesse, ordonnèrent à leurs troupes de se joindre. De son côté, l'Espagne se déclara pour les Provinces-Unies, et engagea l'empereur à le seconder avec vigueur.

Dans ces circonstances, le prince d'Orange élevé nouvellement au stadhoudérat (1), trompe le duc de Luxembourg qui commandoit dans Utrecht, par un stratagême dont le succès ranime le courage des Hollandois; il feint d'attaquer Bommel par eau; le général françois vole au secours de cette place, et le prince d'Orange profite du moment pour investir Naërden avec vingt-cinq mille hommes, et la conquit avec facilité dans l'absence de l'armée françoise. Condé qui, depuis la guérison de sa blessure, comman-

---

tenté par ambition, par vengeance, ou par quelqu'autre motif.

(1) Malgré l'opposition constante des de Wit, ses implacables ennemis, qu'on soupçonnoit d'ailleurs d'un trop grand attachement aux intérêts de la France, on fut indigné: le pensionnaire fut attaqué dans la rue, et c'est par sa bravoure personnelle, que tout couvert de blessures, il sauva sa vie.

doit l'armée en Hollande, est forcé de s'en retirer, par les obstacles invincibles qu'on oppose au feu de son courage; le grand art de Turenne, la valeur du prince de Condé, le génie de Vauban et l'expérience profonde de Louvois, ne purent réparer la faute qu'on avoit faite, d'affoiblir l'armée, en gardant trop de places qui, comme autant de trophées, pouvoient contribuer à la gloire de Louis, mais nuisoient réellement à ses intérêts. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis et les autres monumens de la conquête étoient à peine achevés, qu'on fut forcé de renoncer à la conquête même. L'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, changeant à mesure que le destin de Louis XIV paroissoit changer, se refroidirent et l'abandonnèrent. Louis voyoit les colonnes destinées à soutenir l'édifice de sa gloire, s'écrouler autour de lui; mais toujours grand, toujours fier, il se crut capable d'en empêcher la chute par ses propres forces. Délaissé de ses alliés, il ose entreprendre seul la guerre contre l'Espagne, l'Empire et les Provinces-Unies.

Pélisson tome III, p. 224, et suiv.

Les Hollandois qui devoient à la valeur et aux talens du prince d'Orange, un bonheur qu'ils n'espéroient plus, lui en témoignèrent

leur reconnoissance, en lui accordant tout ce qui dépend d'un peuple libre qui ne veut pas renoncer à la liberté en se donnant un maître. Bientôt le nouveau stadhouder, dont la charge venoit d'être déclarée héréditaire dans sa famille, déploya toutes les ressources de l'intrigue la plus adroite, pour s'attacher l'électeur Palatin, celui de Trèves, le landgrave de Hesse, le duc de Brunswick, et presque tous les princes d'Allemagne; il y réussit.

Louis XIV que le nombre des ennemis n'avoit jamais intimidé, brava de front cette ligue redoutable : peut-être qu'une sage politique lui auroit conseillé de renoncer à une entreprise impraticable, mais l'audace de son caractère inflexible ne le voulut pas, et l'audace fut écoutée. Résolu de réparer la perte des Provinces-Unies par la conquête de la Franche-Comté, il envoie Turenne avec dix mille hommes pour défendre les frontières du côté du Rhin. Le maréchal de Schomberg part avec une armée vers celles de l'Espagne; Condé, avec une troisième armée, observe le prince d'Orange en Flandre, et le monarque, à la tête de la plus nombreuse, dirige sa marche vers la Franche-

1674. Comté, y entre et la soumet. Cette campagne fut la plus célèbre de toutes celles de Turenne, par les obstacles nombreux qu'il eut à vaincre, et par le peu de ressources qu'il devoit trouver dans la petite portion de ses forces; mais par la supériorité de son génie, il parvint à faire fuir l'ennemi par-tout, devant sa petite armée, sans cependant donner aucune bataille décisive, dont sa profonde expérience lui montroit le danger. Tous ses pas furent ensanglantés; la terreur et le ravage l'accompagnoient; le Palatinat fut mis à feu et à sang. L'électeur Palatin vit avec un désespoir impuissant, du haut de son château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages dévorés par les flammes, dont la lueur terrible réfléchissoit jusques sur sa retraite (1).

(1) Ces cruautés furent-elles indispensables, pour écraser l'ennemi qu'il ne pouvoit pas vaincre dans une bataille? Alors plaignons Turenne d'avoir été forcé de sacrifier l'humanité aux lois impitoyables de la guerre. Étoient-elles inutiles?.... Non, Turenne, quoi qu'en disent quelques historiens, ne se les eût pas permises. Celui qui ambitionnoit le titre de père adoré des soldats, n'auroit pas voulu devenir le fléau craint, mais abhorré des peuples vaincus. Au reste, il est des écri-

En tournant nos regards sur la Flandre, nous verrons que Condé y livroit des batailles sanglantes avec autant d'ardeur que Turenne mettoit d'habileté, en Allemagne, pour les éviter. La plus considérable fut celle de Senef, où le prince d'Orange qui commandoit les armées combinées de l'empereur, de l'Espagne et de la Hollande, fit des fautes qu'il répara habilement, et dont Condé profita plus habilement encore, sans cependant rendre l'action décisive. Le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avoit eu la victoire, asssiégea Oudenarde, mais le prince de Condé prouva qu'il n'avoit pas perdu la bataille, en faisant lever le siége. 1674.

Turenne continuoit le cours de ses opérations, malgré les rigueurs de l'hiver. Cependant, ayant, après la bataille de Turkeim, forcé les ennemis à repasser le Rhin, 1675. Siècle de Louis XIV, t. I., p. 210.

---

vains qui ont prétendu justifier la barbare conduite attribuée à Turenne, en alléguant *la froideur de son tempérament*..... Hé! malheureux, Henri IV étoit le plus bouillant et le plus humain des hommes. Non, le physique n'influe point assez violemment sur le moral, pour qu'un homme devienne un tigre; s'il en exerce les cruautés, c'est que la nature en avoit imprimé dans son ame l'affreux caractère.

et à renoncer au dessein de prendre des quartiers sur les terres de France, il crut devoir se permettre un peu de repos, et se rendit à Versailles, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à la supériorité de son mérite. Ce qui n'arrive pas toujours (1).

Les négociations de paix faites pendant l'hiver, n'ayant eu aucun succès, tout fut en mouvement de toutes parts pour continuer la guerre. Nous avons vu que Louis XIV, l'année précédente, l'avoit soutenue seul contre l'Espagne, l'Empire et la Hollande. Il gagna cette année un allié, il engagea le roi de Suède à déclarer la guerre à l'électeur de Brandebourg, ce qui produisit une diversion utile, en obligeant l'électeur de renoncer à l'attaque, pour travailler à sa défense. C'étoit un spectacle bien intéressant, lorsque l'Europe vit six armées commandées par les plus habiles généraux, occuper le théâtre de la guerre. Montécuculli faisoit tête en Souabe à Turenne, dont il étoit digne d'être le rival. Le prince de Condé retourna en

(1) On sait l'accueil que la cour faisoit aux Catinat, aux Villars, quand ces héros s'y rendoient, comme Turenne, après avoir remporté des victoires.

Flandre pour s'opposer aux Espagnols et aux Hollandois, commandés par le prince d'Orange, et l'électeur de Brandebourg se mit à la tête de ses troupes contre Wrangel, général des Suédois.

Pélisson, tome III, p. 240.

Vainement pendant trois mois, Montécuculli et Turenne s'efforcèrent à remporter quelqu'avantage l'un sur l'autre : l'un et l'autre jugeoit de ce que son adversaire alloit tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place ; ils ne se trompèrent jamais. Enfin le maréchal se détermina à combattre l'ennemi près du village de Salabach. L'Europe attendoit avec impatience le moment qui alloit forcer la victoire à se déclarer en faveur de l'un des deux généraux, lorsque Turenne, en allant reconnoître le village que nous avons nommé, fut tué d'un coup de canon (1). La mort de ce grand homme changea tout. L'intérêt de la scène s'affoiblit dès que celui qui y remplissoit un rôle supérieur

1675.

(1) Il semble qu'on ne puisse trop redire que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, son fils, se jetant en larmes auprès de lui : *Ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer.* Volt. tom. XXIII, pag. 107.

n'exista plus. Le comte de Lorges, qui commandoit l'armée françoise, laissa, après un léger échec, Montécuculli entrer dans l'Alsace, dont Turenne l'avoit jusqu'alors écarté : vainement défendit-il son arrière-garde avec le courage du héros dont il étoit l'élève, et que la France venoit de perdre ; tout l'avantage n'en fut pas moins du côté du fier Montécu-
Hénaut, culli, qui disoit qu'après avoir eu l'honneur
p. 758. de combattre contre Mahomet Coprogli, M. le Prince, et M. de Turenne, il compromettroit sa gloire, s'il s'exposoit à de nouveaux combats.

Plus malheureux encore que le comte de Lorges, le maréchal de Créqui fut vaincu en voulant secourir Trèves. Les habitans de cette ville s'étant révoltés, eurent la lâcheté de capituler. Mais Créqui qui refusa avec indignation de signer la capitulation, se retira dans une église, et fut fait prisonnier en cherchant la mort (1). Le prince de Condé, dont le suffrage valoit un éloge, dit alors qu'il ne

(1) On lit dans Reboulet, que le maréchal de Créqui signa lâchement la capitulation. Ce n'est qu'un mensonge de plus dans l'ouvrage de cet historien qui en fourmille.

manquoit que cette disgrâce au maréchal de Créqui, pour le rendre un des plus grands généraux de l'Europe.

Les puissances belligérantes s'étant affoiblies par des pertes, sans qu'aucune ait parvenu à remplir l'objet qu'elle se proposoit au commencement de la campagne, convinrent d'envoyer des plénipotentiaires à Nimègue. Mais la lenteur ordinaire des négociations n'ayant rien décidé, le feu de la guerre se ralluma avec plus de fureur. Le 8 janvier, 1672. Duquesne osa attaquer le fameux Ruiter, et les Hollandois furent si violemment maltraités, que leur amiral prenoit le parti de la retraite, lorsque des ordres contraires le forcèrent de donner une nouvelle bataille le 22 avril, où, après des prodiges de valeur, Ruiter fut tué. Duquesne, fier des victoires remportées sur un rival tel que Ruiter, attaqua l'ennemi une troisième fois, au mois de juin, et coula à fond, ou brûla la plus grande partie de la flotte combinée. C'est avec raison que l'Europe étonnée admiroit l'extrême rapidité des progrès des François dans l'art de la marine, dont, dans les siècles antérieurs, ils ignoroient jusqu'aux élémens.

Dès le commencement de la campagne,

les armes du roi se signalèrent en Flandre par les conquêtes de plusieurs villes. Louis commandoit en personne, ayant sous ses ordres les maréchaux d'Humières, de Schomberg, de la Feuillade, de Luxembourg et de Lorges, qui commandoient chacun leur jour. Au siége de Valenciennes, il s'éleva une assez forte contestation entre les cinq maréchaux, qui vouloient qu'on attaquât de nuit, et Vauban qui vouloit qu'on en fît l'attaque de jour; chaque parti allégua ses raisons; celles de Vauban l'emportèrent. Louis s'y rendit, et le succès le plus brillant justifia Louis et Vauban. Les Hollandois commandés par le prince d'Orange, assiégeoient Mastrickt, dont Condé avoit fait la conquête. Le brave Calvo, catalan de naissance, en étoit le gouverneur. Il dit aux ingénieurs qu'il avoit avec lui: *Messieurs, je n'entends rien à la défense d'une place, tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas me rendre.* Il tint parole, et le prince d'Orange fut forcé de lever le siége.

Hénaut, page 783, 784.

Tandis que le duc d'Orléans, frère du roi, faisoit le siége de Saint-Omer, l'Espagne, pour qui cette place étoit importante, pressa vivement le prince d'Orange de risquer une

bataille pour la sauver. La bataille fut donnée, perdue, et la ville conquise.

Le maréchal de Créqui, racheté de sa prison, et méritant l'éloge que le prince de Condé avoit fait de ses talens militaires, attaque le duc de Lorraine, le bat, le fatigue, le harcèle, prend Fribourg à sa vue, et le force de renoncer au dessein de rentrer dans ses états. Ce prince avoit hérité de toutes les bonnes qualités de son oncle, et n'avoit pas un seul de ses défauts; mérite qui auroit dû le faire jouir d'un sort plus heureux, si toutefois le mérite n'est pas souvent un titre d'exclusion pour parvenir au bonheur.

Louis, couronné en Flandre des lauriers de la victoire, leur vit porter atteinte par les mains des Siciliens. Ce peuple, toujours séditieux, toujours puni de ses séditions, et toujours s'y livrant avec une opiniâtreté furieuse, ne reconnut que par l'ingratitude la plus lâche, le service que la France lui avoit rendu en brisant le joug que les Espagnols lui avoient imposé. Les Siciliens les attendoient, mais ayant plusieurs fois conspiré contre le duc de Vivone, ce commandant prit le parti de faire embarquer les troupes françoises,

et revint en France sans avoir vu l'ennemi contre lequel il devoit les défendre.

Durant l'hiver, le roi d'Angleterre renouvela les négociations en qualité de médiateur. Mais comment sa médiation auroit-elle été impartiale ? il ne regardoit sa nation que comme un peuple factieux qu'il redoutoit (1), et les Hollandois que comme une troupe vile de marchands avides qu'il méprisoit (2); tandis que Louis XIV étoit à ses yeux un ami chaud, un parent affectionné, un bienfaiteur généreux. Quoi qu'il en soit, les plénipotentiaires de toutes les puissances s'assemblèrent à Nimègue, où ceux de Hollande négocièrent pour eux-mêmes et pour le roi d'Espagne. Les alliés n'étoient pas d'accord entre eux sur les conditions proposées de part et d'autre; néanmoins ces conditions que Louis XIV offroit avec la hauteur d'un conquérant,

(1) Il savoit bien que *ce peuple factieux* ne consentiroit pas toujours à verser son sang pour des querelles qui n'intéressoient ni son bonheur, ni sa gloire.

(2) Il savoit bien aussi que cette *troupe vile de marchans avides*, ne lui prêteroit pas les grosses sommes dont il avoit besoin pour soutenir l'éclat ruineux de ses folles dissipations.

furent

furent acceptées de tous (1), quoique chacun des alliés ne manquât point de se plaindre d'avoir eu seul le fardeau de la guerre à porter. Le traité fut signé par toutes les puissances, à la réserve de l'Empereur (2), le 10 août 1678; et l'Europe, voyant avec transport l'olive pacifique remplacer le laurier sanglant, se flatta de jouir enfin des douceurs de la paix. Ce qu'on doit observer comme un effet de cette fatalité qui semble présider au sort des nations, c'est que les Hollandois, contre lesquels la guerre avoit été entreprise, et qui parurent toucher au moment de leur ruine entière, furent les seuls à qui tout fut rendu. Quant à Louis XIV, il eut la gloire de soutenir la guerre contre les puissances les plus redoutables de l'Europe, d'imposer la loi à la chrétienté, et d'avoir ajouté à ses états la Franche-Comté, Dunkerque, et la moitié de la Flandre. Il est vrai que ses trophées furent arrosés des larmes de son peuple, 1678.

(1) A l'exception du courageux duc de Lorraine; il aima mieux n'être qu'un prince errant dans l'empire, qu'un souverain sans pouvoir dans ses états.

(2) Il le signa, dans le mois de janvier 1679, après la prise de Nuitz.

qu'il appauvrit, et que sacrifiant tout à son orgueil, il aima mieux en être le maître despotique que le père bienfaisant.

C'est alors que Louis XIV, ébloui par l'éclat de ses conquêtes, déploya son despotisme, et voulut s'attribuer sur tous les peuples, une supériorité qui accabloit le sien, et qui indignoit tous les autres. Il établit, dans Metz et dans Brissac, des chambres pour joindre à ses domaines toutes les terres, autrefois dans la dépendance de l'Alsace ou des Trois-Evêchés, mais passées depuis sous d'autres souverains. Plusieurs princes de l'Empire, l'électeur Palatin, le roi d'Espagne même, qui avoient quelques bailliages dans ces pays, subirent l'humiliation d'être cités devant ces chambres, pour rendre hommage à Louis, ou pour être dépouillés de tous leurs biens; les habitans de Strasbourg à qui l'amour de la liberté avoit conservé leurs priviléges, trahis par d'indignes magistrats qui s'étoient laissés effrayer ou séduire, se virent, au sein de la paix, assujétis, à un monarque impérieux, et leurs remparts environnés de vingt mille François.

En étendant ses états par l'intrigue, ou par la terreur, Louis XIV faisoit fortifier les villes

de son royaume. On employa des sommes immenses pour la construction du port de Toulon, destiné à contenir cent vaisseaux de guerre, un arsenal et des magasins magnifiques. Le port de Brest s'élevoit avec la même grandeur. Dunkerque et le Havre-de-Grâce se remplissoient de vaisseaux. A Rochefort l'art forçoit la nature.

Dans ce temps, la Méditerranée étoit infestée de corsaires intrépides qui, par leurs ravages, ruinoient le commerce. Duquesne part pour Alger, bombarde cette ville et fait tomber aux genoux de son maître ses féroces habitans. Tunis et Tripoli imitèrent Alger. La frayeur qu'inspira cette ville deux fois bombardée, par un art qu'elle ne connoissoit pas, força toute la Barbarie à la soumission. Elle remit tous les esclaves chrétiens, à l'exception des Anglois, qui, prétendant que c'étoit par considération qu'ils étoient libres, furent remis à terre par Damfréville chargé d'amener les autres en France.

Louis XIV apprend que la république de Gènes avoit fourni des galères, de la poudre et des bombes aux Algériens : aussitôt quatorze gros vaisseaux, dix galiotes à bombes, plusieurs frégates partent de Toulon, et pa- 1684.

roissent devant Gènes (1). On jeta quatorze mille bombes dans la ville, qui réduisirent en cendres une partie de ses plus superbes monumens; quatre mille soldats débarquèrent et mirent le feu aux portes du faubourg de Saint-Pierre d'Arène. Il fallut s'humilier pour éviter la perte totale de la république. Alors le doge et quatre des principaux sénateurs vinrent à Versailles faire leurs excuses au roi, qui, dit Voltaire, les traita avec beaucoup de faste et de hauteur, mais, en même temps, avec politesse et bonté (2). Louis souriait avec majesté, en voyant l'abaissement du doge; il étoit trop généreux pour employer l'orgueil dans une pareille circonstance.

Siècle de Louis XIV, t. 1, p. 247, 249.

Rome ayant osé s'exposer au courroux du

(1) Colbert venoit de mourir; Seignelai, son fils, à qui il avoit laissé sa place de secrétaire de la marine et non son génie pour la remplir, étoit sur cette flotte pour encourager des troupes qui n'avoient pas besoin de l'être

(2) On demandoit au doge ce qu'il trouvait de plus extraordinaire à la cour; il répondit: .... *c'est de m'y voir.* Louis XIV voulut que le doge fût maintenu dans sa dignité, malgré la loi perpétuelle qui en prive tout doge absent un moment de la ville. Etoit-ce pour l'honorer ou pour l'accabler de sa protection?

monarque, son ambassadeur entra dans cette ville avec quelques centaines de gardes armées. Vainement Innocent XI voulut employer les armes spirituelles du Vatican, moins que jamais

Rome alors n'étoit plus terrible à l'Univers,
Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs.

Les droits de franchise dont les ambassadeurs étrangers jouissoient à Rome, troublant la police de cette ville, Innocent XI voulut les abolir. Louis XIV s'y opposa, malgré l'exemple de l'Espagne qui se soumit au pape, qu'on redoutoit en tout à Madrid, mais, qu'à cet égard, on respectoit peu à Versailles; et le souverain pontife fut forcé de céder avec humiliation, jusqu'au moment ou lui, ou ses successeurs, pourroient se venger avec orgueil. La Henriade.

La querelle excitée entre le pape, l'empereur et Louis XIV, parce que ce prince vouloit élever à l'électorat de Cologne, le cardinal de Furstemberg, qu'il protégeoit (1); les 1688.

(1) On sait que le chapitre a le droit d'élection, mais l'argent de Louis répandu parmi les chanoines, les mit dans ses intérêts : ce qui ne surprendra personne.

infractions au traité de Nimègue, la hauteur du roi par rapport aux dépendances de l'Alsace, la mort de la reine d'Espagne, le crédit de la cour de Vienne, dans le conseil de Madrid, la haine que le prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre, avoit pour Louis XIV, le secours généreux que la France donnoit à l'infortuné Jacques II, le refus de reconnoître le prince, en qualité de roi de la Grande-Bretagne, la violente envie qu'avoient les autres états de s'opposer à l'accroissement de la puissance de la France, et la crainte qu'éprouvoient l'Empire, l'Angleterre et la Hollande, de voir un jour les couronnes de France et d'Espagne réunies dans la maison de Bourbon, telles furent les causes de la guerre (1) qui s'alluma entre Louis XIV et le roi Guillaume III, l'empereur et les états généraux. La grande armée que le dauphin commandoit en personne, investit Philisbourg vers la

(1) On en commença les hostilités avant d'en faire la déclaration. Le prince d'Orange n'étoit pas encore sorti du Texel, pour se rendre en Angleterre, que Louis avoit des armées sur les frontières de la Hollande et de l'Allemagne; le dauphin, prince aimé par la douceur de son caractère, vint en Allemagne, à la tête de cent mille hommes, ayant sous lui les

mi-octobre, et Vauban conduisit le siége. La place se rendit après dix-neuf jours de tranchée ouverte, et plusieurs autres places suivirent. Spire, Worms, Trèves et Oppenheim ouvrirent leurs portes dès que les François y parurent. Le Palatinat devint un désert; ses villes florissantes et ses beaux villages furent livrés aux flammes; hommes, femmes, vieillards, enfans, furent chassés de leurs demeures, au cœur d'un hiver rigoureux, obligés d'errer tout nus dans les campagnes ravagées, et d'y mourir de faim et de froid. On commença par Manheim, le séjour des électeurs; leurs tombeaux furent ouverts pour y chercher des trésors, et leurs cendres dispersées. On accusa le dur Louvois de cette horrible dévastation; mais quoi! Louis qui vouloit être le maître en tout, ne l'étoit-il pas de rejeter avec indignation les 1688.

---

maréchaux de Duras, de Catinat et [Vauban. *Hénaut*, *p.* 792, 795, *mém. de Torci. tom.* 1. *p.* 3.]

Le marquis de Castanaga, gouverneur des Pays-Bas-Espagnols, publia un manifeste dans lequel il accuse Louis XIV d'avoir intrigué avec les ennemis de Jésus-Christ, pour ruiner l'Empire. On vouloit par ce trait faire allusion à la bonne intelligence que Louis entretint toujours avec le grand-seigneur.

conseils inhumains de son ministre ? Les nations, dit Voltaire, qu'on n'accusera point de vouloir affoiblir la gloire de son héros, « les « nations, qui jusque-là n'avoient blâmé que « son ambition, en l'admirant, crièrent alors « contre la dureté d'un roi, qui, au milieu des « plaisirs de la cour la plus voluptueuse de « l'Europe, signoit la destruction de tout un « pays. » C'étoit pour la seconde fois que cette belle contrée étoit désolée sous Louis XIV; mais, disent tous nos historiens, les flammes allumées par Turenne n'étoient que des étincelles, en comparaison de ce dernier incendie. La férocité avec laquelle les soldats remplirent les ordres du monarque, doit à jamais flétrir son règne et son caractère.

Siècle de Louis XIV, t. 1, p. 111.-281.

L'empereur avoit trois armées en campagne contre la France, outre celle qu'il opposoit aux Turcs; une sur le Haut-Rhin, sous le duc de Bavière; la seconde, qui étoit la principale, commandée par le duc de Lorraine, entre le Haut et Bas-Rhin, et la troisième, sous la conduite de l'électeur de Brandebourg, avec ses propres troupes et celles de Westphalie, sur le Bas-Rhin. Le prince de Waldeck étoit en Flandre, à la tête de trente-trois mille Hollandois, auxquels se joignirent

dix mille Anglois, commandés par le duc de Marlborough et un corps d'Espagnols, détaché par le gouverneur des Pays-Bas. Louis XIV prévit que l'union des princes de l'Empire ne dureroit pas. Au lieu d'attaquer les armées impériales en rase campagne, il se borna à faire harceler l'ennemi, en interceptant ses convois, en surprenant ses partis, et en mettant à feu et à sang tous les pays par où il devoit passer, afin de lui ôter les moyens de subsister. Si Boufflers défit un détachement des Impériaux, dont la plupart furent passés au fil de l'épée, en Flandre, le maréchal d'Humières fut battu à Walcour par le prince de Waldeck. Louvois, quoiqu'il fût son ami et sa créature, lui fit ôter le commandement de l'armée, pour le donner au maréchal de Luxembourg, qu'il n'aimoit pas, sacrifiant sa haine à la gloire de son maître.

Le duc de Savoie, soit par inconstance, soit par jalousie, signa un traité d'alliance avec l'empereur et le roi d'Espagne. Louis XIV envoya en Italie une armée commandée par le maréchal de Catinat, qui, au feu d'un guerrier, joignoit le sang-froid d'un philosophe. Il avoit été d'abord avocat; mais ayant perdu une cause qu'il croyoit encore juste

après l'avoir perdue, il prit le parti des armes, et, comme Rose et Fabert, parvint, par son mérite, aux honneurs de la guerre. Ce général attaqua Victor-Amédée à Stassarde, et le battit, en lui tuant quatre mille hommes, lorsque les François n'en avoient perdu que trois cents. Cette victoire étoit d'autant plus importante, qu'elle occasionna la conquête de toute la Savoie. Cette campagne fut une suite brillante d'avantages, et Catinat, par ses exploits, devint le rival de Turenne et de
1690. Condé.

La face des affaires changea totalement en Flandre, à l'arrivée du maréchal de Luxembourg, l'élève et l'ami de Condé. Comme lui, il sembloit né général; il admiroit Turenne, mais il imitoit son rival. Pour justifier la préférence qu'on lui avoit accordée, il résolut de faire des efforts extraordinaires, avant que l'armée des alliés ne se formât. Ses divers mouvemens occasionnèrent la bataille de Fleurus, où il remporta la victoire la plus signalée sur les alliés, commandés par le prince de Waldeck, qui avoit vaincu son prédécesseur. Les alliés eurent six mille morts et huit cents prisonniers. On leur enleva deux cents étendards ou drapeaux, le canon et les bagages.

L'année finit par quelques avantages remportés sur les flottes combinées des Anglois et des Hollandois. Le plus considérable est la bataille gagnée par le comte de Tourville, commandant la flotte françoise, composée de soixante-dix-huit vaisseaux de guerre, et de vingt-deux brûlots, sur l'escadre des Hollandois et des Anglois, conduite par mylord Torrington. Les Anglois irrités lui firent perdre la vie (1).

Tandis que Guillaume III présidoit à la Haye, à un congrès des alliés, Louis fait le siége de Mons, et entre en vainqueur dans cette ville, avant que les ennemis soupçonnassent que les François fussent sortis de leurs quartiers d'hiver. Louis prit le chemin de Versailles, laissant à Luxembourg le soin de continuer la campagne. Ce général l'ouvrit par la défaite du prince de Waldeck, qu'il 1691.

(1) C'est à cette époque que le duc de Lorraine mourut; et c'est ici le moment de livrer à l'exécration publique l'infame calomnie qui osa accuser Louis XIV d'avoir fait empoisonner ce valeureux et infortuné prince qui étoit son ennemi. Louis eut des défauts sans doute, mais ils tenoient à l'orgueil d'un héros, et non à la lâcheté d'un assassin; jamais on n'eut la moindre preuve de cette horrible imputation.

battit pour la seconde fois, quoique son armée fût du double plus forte.

La fortune secondoit toujours les François en Italie, où ils conquirent Villefranche, Nice, Veillane et Carmagnole. Une fois elle se démentit, au siége de Coni, que le prince Eugène de Savoie fit lever aux François avec précipitation (1). La levée du siége de cette ville, et la sortie de l'armée françoise du Piémont, touchèrent si fort Louvois, qu'il ne put s'empêcher de pleurer, lorsqu'il en communiqua la nouvelle au roi, qui lui dit gravement que la bonne fortune l'avoit gâté. Ce ministre ne vécut pas assez pour voir le changement des
1691. affaires en Italie; il mourut le 16 juillet, et sa mort est l'époque du déclin de la gloire de Louis XIV, qui la devoit aux talens supérieurs de ce ministre, ainsi qu'aux ressources du génie de Colbert.

1692. L'année suivante débuta par un combat sanglant entre la flotte françoise, commandée par M. de Tourville, et la flotte combinée d'Angleterre et de Hollande, sous les ordres des amiraux Russel, Delaval, Carter,

(1) Catinat se vit forcé de se retirer vers Villeneuve-d'Aoste.

Allemonde, Kalemberg et Van-der-Guet. Les François perdirent la bataille; trois vaisseaux du premier rang, que l'amiral Delaval leur brûla, et dix-huit autres vaisseaux, qui entrèrent dans la Hogue, où le chevalier Cook les détruisit.

Louis XIV, irrité par cette disgrâce et voulant la réparer, part à la tête d'une armée de cent mille hommes, et investit Namur, la place la plus forte des Pays-Bas, et fortifiée par un nouvel ouvrage, inventé par Cohorn, qui le défendoit lui-même. Namur se rendit, et la garnison fut forcée de se retirer dans la citadelle. C'étoit un beau spectacle de voir à ce siége les deux plus grands ingénieurs de l'Europe, épuiser toutes les forces de leur génie pour l'attaque et la défense. Vauban assiégea le fort Cohorn, défendu par Cohorn lui-même. La victoire se déclara pour Vauban, et Louis XIV triomphant, se rendit à Versailles, après avoir laissé une nombreuse garnison dans la ville. Pendant qu'on en faisoit le siége, Guillaume accourut, mais trop tard, avec son armée, pour la secourir : il eut la mortification de n'être que le témoin de la conquête de son ennemi.

Ce prince, pour rétablir la réputation de

ses armes, attaqua les François entre Steenkerque et Enghien. Déja le désordre régnoit dans leur camp ; mais Luxembourg, qu'un faux avis avoit trompé, oublie qu'il est malade, change de terrain, rallie ses troupes, les range en bataille et charge trois fois en personne. Il y avoit dans l'armée françoise le duc de Chartres, qui n'avoit que quinze ans; Louis de Bourbon, petit-neveu du grand Condé; et Armand, prince de Conti. Ces jeunes princes, également excités par l'envie de se signaler d'une manière digne de leur rang, se mirent à la tête de la maison du roi, et chargèrent les Anglois avec tant de furie, que ceux-ci furent vaincus. Guillaume, toujours battu, mais toujours à craindre, se retira avec autant d'ordre qu'il avoit attaqué, et tint encore la campagne. Les jeunes princes, dont le front étoit paré, pour la première fois, des lauriers de la victoire, furent reçus en France aux acclamations des peuples qui bordoient leur chemin. Les dames de la cour portèrent des ornemens nouveaux, qu'elles appeloient des *Steenkerques* (1), et

(1) On sait que cette manière des dames de la cour d'honorer le triomphe de nos héros, subsiste encore de nos jours.

les hommes mirent des cravates auxquelles on donna le même nom (2).

Rien alors ne se passa de considérable en Allemagne. Cependant le maréchal de Lorges surprit, battit et fit prisonnier le vieux duc de Wittemberg, posté près de Spirebach avec quatre mille chevaux, et le Dauphin rentra dans Heidelberg que les ennemis avoient reprise. Hénaut, p. 806.

La campagne suivante, en Flandre, fut une suite brillante de succès; Luxembourg, pour tromper Guillaume, l'attaqua par trois différens côtés; néanmoins les François furent repoussés, mais le maréchal de Luxembourg, le prince de Conti et le comte de Marsin, étant revenus à la charge avec la fleur de leurs troupes, pénétrèrent dans le camp des alliés. La victoire jusqu'alors ne déployoit encore que des ailes incertaines, lorsque le maréchal d'Harcourt étant arrivé de Hui, avec 1693.

(1) Luxembourg avoua généreusement que si le comte de Solms n'eût pas lâchement refusé de soutenir le prince de Wittemberg, et que le prince eut fait son devoir, l'armée françoise auroit été totalement défaite. Parler ainsi de la victoire, c'est s'y montrer supérieur.

vingt escadrons tout frais, elle se décida en faveur des Français. Les alliés abandonnèrent le champ de bataille, après avoir perdu huit mille hommes, soixante pièces de canon, et un si grand nombre d'étendards et de drapeaux, que, joints à beaucoup d'autres, la cathédrale de Paris en étoit remplie. Le jeune Conti qui s'y trouvoit, disoit, en écartant la foule qui s'empressoit pour voir le vainqueur : *Messieurs, laissez passer le tapissier de Notre-Dame.* Vainement Guillaume tente le hasard d'une nouvelle bataille, Luxembourg la remporte. Vainement il veut secourir Charleroi, Luxembourg s'en empare. Telle fut la fin de la campagne de ce côté-là, et Louis XIV qui, après trois batailles consécutives, n'avoit pu même entrer dans les Provinces-Unies, lorsqu'autrefois il avoit conquis la moitié de ces provinces, de la Flandre, et toute la Franche-Comté, sans donner un seul combat, ne faisoit qu'ajouter à sa couronne des lauriers brillans, mais stériles; il étoit triomphant et son peuple gémissoit. Pour la troisième fois, tout le Palatinat fut ensanglanté (1) : la rage avide du soldat

(1) Par le maréchal de Lorges.

effréné

effréné profana les temples et les tombeaux, et la campagne finit. Hénaut, p. 308.

En Italie, les alliés en vinrent à une action le 4 octobre. Les François, d'abord repoussés, furent ramenés au combat par le maréchal de Catinat, et par l'impétuosité guerrière qui les caractérise, défirent totalement l'armée des alliés; le duc de Schomberg, à la tête des troupes angloises, fut blessé et fait prisonnier dans le désordre qui régnoit de toutes parts. Cette nouvelle victoire coûta beaucoup de sang et ne rapporta qu'une gloire infructueuse.

Après la défaite de Tourville, on fit des efforts prodigieux pour réparer la perte que la marine françoise avoit faite. Au mois de mai, une flotte de soixante-dix gros vaisseaux, outre les galiotes à bombes, les brûlots, les frégates, mit à la voile pour la Méditerranée, sous les ordres de M. de Tourville. Il découvrit, le 16 juin, le chevalier Kook avec une escadre de vingt-trois vaisseaux, servant de convoi à une flotte de quatre cents navires marchands anglois, hollandois et autres. Tourville porta d'abord sur l'ennemi, brûla, coula à fond ou prit trois vaisseaux de guerre, et environ quatre-vingts navires marchands. On repro- 1693.

cha à Tourville de n'avoir, avec toutes ses forces, remporté qu'un si léger avantage. Pour se venger, il bombarda Gibraltar (1) et détruisit un grand nombre de vaisseaux anglois et hollandois, à Alicante et à Malaga.

Tandis que les églises de Paris retentissoient de *Te Deum*, le royaume épuisé gémissoit sous le fardeau d'une guerre brillante, mais ruineuse. La France étoit misérable par ses victoires; la famine y régna, et une infinité de personnes y moururent de faim. Les campagnes éplorées regrettoient vainement leurs habitans dont on avoit fait des soldats, et les veines du commerce se séchoient dans leur aride circulation. Dans ces circonstances, on prétend que Louis XIV, au sein de la victoire et adoré comme un Dieu, auroit acheté la paix par des concessions extraordinaires, mais que le roi d'Angleterre, qui vouloit se venger, dédaigna ses propositions (2).

Abrégé chrono. de l'Hist. de France, tom. XIII, page 272, 273.

(1) Pour se venger, Benbow, capitaine anglois, bombarda Saint-Malo; mais ses efforts furent infructueux.

(2) C'étoit la première fois que la fierté hautaine de Louis XIV étoit humiliée; et malgré les adorations de son peuple, il dut sentir, avec dépit, qu'il n'étoit qu'un homme.

L'astre qui préside à la maison de Bourbon commençoit à pâlir. Turenne, Créqui et Condé n'étoient plus, et Luxembourg venoit de mourir à Versailles, le 4 janvier, dans sa soixantième année. Il étoit pour la France le dernier des Romains. Louis XIV le regretta comme l'appui de sa couronne, et le seul général, excepté Catinat, en qui il pût se confier. Il fut contraint de nommer, pour commander en Flandre, Villeroi, fort inférieur à Luxembourg, tandis que Boufflers conduisoit un corps séparé, mais qui recevoit les ordres de Villeroi. Guillaume, ayant ses défaites à venger, assiége Namur, qu'il n'avoit pu secourir lorsque les François s'en emparèrent. Cette ville, réputée imprenable par les nouvelles fortifications qu'on y avoit faites, étoit protégée par l'armée de Villeroi, et défendue par seize mille hommes et Boufflers. La tranchée fut ouverte le 11 juin. On donna plusieurs assauts, mais les assiégeans, et sur-tout les Anglois, combattirent avec une espèce d'ivresse guerrière sous les yeux de leur roi, qui, appuyé sur l'épaule de l'électeur, s'écria, dans le transport de sa joie: *Voyez mes braves Anglois!* Le 4 août, le comte de Guiscard capitula pour la ville, et 1695.

le maréchal de Boufflers se retira, avec la garnison, dans la citadelle qu'il défendit avec intrépidité, malgré l'orage des bombes et des boulets rouges qui foudroyoient la ville. Il attendoit que Villeroi vînt le secourir; Villeroi vint à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, et voyant la position de l'armée des alliés, se retira sans bruit vers la Méhaigne. Guillaume étoit vengé, lui qui, en 1692, au siége de la même ville, attaquée par Luxembourg, avoit été forcé de faire retraite. Après un grand et dernier assaut, Boufflers se rendit le 5 septembre. A son retour à Versailles, Louis l'embrassa en public, le fit duc et pair, et le gratifia d'une somme considérable (1). En Italie, le duc de Savoie assiége Casal, malgré l'avis des alliés, et la ville se rendit, à ce que l'on croit, par connivence avec Louis XIV, qui voulut bien faire ce sacrifice pour gagner un prince inconstant, dont la conduite équivoque étoit difficile à saisir.

Hénaut, page 813. Burnet, Mém. de la Grande-Bretagne, tome IV, p. m. 308, 309.

Le duc de Vendôme avoit remplacé le maréchal de Noailles en Catalogne, et mal-

(1) Cependant le marquis de Feuquieres, l'aristarque des généraux, lui reproche plusieurs fautes dans la défense de la ville et de la citadelle. [*Mém. p.* 198.]

gré tous ses efforts, l'amiral Russel fit échouer tous ses projets. Le destin de Louis XIV déclinoit; il perdoit du terrain en Flandre; il ne gagnoit rien sur le Rhin. L'Italie étoit le théâtre des intrigues et des négociations, et en Catalogne on ne faisoit que des entreprises infructueuses. Les côtes de France étoient insultées par la flotte combinée des Anglois et des Hollandois, et les colonies françoises en Amérique éprouvoient vivement les secousses de la terreur au milieu des escadres angloises qui, devenues redoutables, rôdoient sans cesse autour de leurs îles. Tel est le tableau de l'état de la France, à la fin de l'année 1693. Louis XIV comprit enfin qu'il n'étoit pas invincible, et sa fierté s'abaissa jusqu'à l'intrigue. Il traita secrétement avec les états généraux, l'Espagne et le duc de Savoie qui accepta les propositions du roi et signa la paix à Notre-Dame de Lorette, où il s'étoit rendu, sous le prétexte saint d'un pélerinage.

On convint enfin, parmi les puissances belligérantes (1) que la guerre fatiguoit sans

(1) L'Espagne, en particulier, desiroit ardemment la paix, depuis les succès de Pontis, chef d'escadre

profits, de tenir un congrès au château de
1697. Riswick. Louis y reçut des conditions comme s'il eût été vaincu, et toute cette hauteur qu'il avoit fait paroître à Nimègue s'évanouit à Riswick.

Voltaire, siècle de Louis XIV, t. 1, p. 306-308.

Tandis qu'on négocioit avec cette lenteur ordinaire que peut-être l'adresse ou la nécessité exigent dans ce genre de combat, de la part des plénipotentiaires, Louis XIV réunit toutes ses forces et les envoya en Flandre et en Catalogne, dans l'espérance que ses succès lui feroient obtenir de meilleures conditions.

---

du roi en Amérique. De Pontis, après avoir pris Carthagène, pillé la ville et rasé les fortifications, revint en France, avec un butin de huit millions d'écus. [*Hénaut, p.* 817-818.]

La Hollande, naturellement amie de la paix, aimoit mieux se faire de nouvelles possessions par le commerce que de défendre les anciennes par la guerre.

De son côté, Louis XIV, ambitionnant toujours la réunion de la couronne d'Espagne à la sienne, voyoit bien l'impuissance où il étoit de réussir, aussi longtemps que l'alliance formée contre lui existeroit.

L'empereur avoit les mêmes vues, et par cette raison, auroit bien voulu maintenir l'alliance.

Les anglois souhaitoient la fin d'une guerre onéreuse à la nation, malgré la supériorité qu'elle avoit reprise sur mer.

Pendant ce temps, le maréchal de Boufflers et le duc de Portland eurent cinq conférences à la vue des deux armées; les alliés en furent alarmés, mais ils signèrent les conditions proposées par la France; l'empereur en fut révolté, mais il signa le traité le 8 octobre. Telle fut la fin d'une guerre glorieuse pour le roi, et malheureuse pour le royaume. Son sang et ses trésors étoient taris; les pâles habitans des campagnes, d'où l'on avoit arraché tant de soldats, mouroient de faim sur leurs terres désolées, épuisées, ravagées. Les branches de l'arbre du commerce étoient flétries, l'industrie domestique étoit anéantie, et l'ardeur impétueuse des François pour les grandes entreprises, étoit éteinte. Les ministres qui avoient signé le traité n'osèrent plus se présenter à la cour ni à la ville, et le génie françois se vengeoit en les accablant de ridicules. Cependant peu de courtisans étoient assez éclairés pour soupçonner que sur ce traité, honteux en apparence, Louis XIV fondoit sa grandeur future, en réunissant l'Espagne à la France. Alors, comme aujourd'hui, un bon mot passoit pour une critique judicieuse.

La paix régnoit enfin dans le royaume, 1698.

et les peuples terrassés commençoient à reprendre leurs forces pour soulever le fardeau qui les écrasoit, lorsque des disputes pour la succession de la monarchie d'Espagne rallumèrent le flambeau de la guerre à peine éteint. Il étoit difficile et peut-être impossible de régler par des négociations, le droit que les deux plus puissantes maisons de l'Europe avoient sur l'Espagne après la mort du roi régnant; l'épée seule pouvoit couper le nœud qui, sans rien décider, épuisoit la science des plus fameux jurisconsultes. Louis XIV et l'empereur Léopold étoient tous deux petits-fils de Philippe III, tous deux avoient épousé les filles de Philippe IV, ainsi le dauphin et Joseph, roi des Romains, étoient doublement au même degré. Le droit d'aînesse étoit incontestablement dans la maison de Bourbon, la reine Marie-Thérèse étant mère du dauphin; mais cette princesse étoit exclue, tant par son propre consentement, lorsqu'elle épousa Louis XIV, que par le testament de son père; en vertu de cette exclusion, le droit d'héritier étoit dévolu à la seconde fille, Marguerite, née d'un second mariage, et mariée à l'empereur Léopold; de ce mariage étoit sortie une seule fille qui

avoit épousé l'électeur de Bavière; de sorte que cette princesse, et après elle le prince électoral de Bavière, étoient les héritiers légitimes de toute la monarchie d'Espagne, au défaut de postérité mâle de Charles II, en s'en tenant au testament de Philippe IV; mais l'empereur qui vouloit conserver la monarchie d'Espagne toute entière dans sa maison, et procurer cette couronne à l'archiduc Charles, son second fils, comme arrière-petit-fils de Philippe III, disputoit le droit prétendu de l'électrice sa fille, fondé sur le testament de Philippe, son grand-père, et sur la renonciation de Marie-Thérèse, sa tante.

La grande difficulté étoit que Charles II déclarât son intention, mais ce prince, aussi foible d'esprit que de corps, ne pensoit plus par lui-même, et s'il éprouvoit encore quelque passion, c'étoit une extrême aversion à se nommer un successeur. Cet objet l'enflammoit, ou le jetoit dans les accès de la plus sombre mélancolie. Louis XIV n'ignoroit pas que l'Europe alarmée se souleveroit contre ses prétentions sur toute la monarchie d'Espagne. La ligue, rompue par le traité de Riswick, alloit alors se renouveler, et les

nations étoient menacées d'un incendie plus violent que le précédent. Ce fut donc plutôt la nécessité que le desir de la paix qui fit naître l'idée d'un partage de la monarchie d'Espagne qui, sans flottes, sans argent, sans armée, étoit dans l'impuissance de défendre ses vastes états. Louis XIV crut que la politique exigeoit qu'il offrît de les partager avec le roi d'Angleterre; en conséquence, on fit un traité qui fut signé à la Haye par les plénipotentiaires de France, de la Grande-Bretagne et des états généraux. C'est ainsi que trois grandes puissances formoient le plan de démembrer un royaume, malgré le souverain et la nation, au mépris de toutes les lois divines et humaines. Le traité devoit être communiqué à l'empereur et à l'électeur de Bavière, mais tenu secret pour la cour de Madrid. Il ne le fut pas; l'Espagne apprit avec indignation l'attentat odieux qu'on méditoit contre elle. Alors Charles II, dont on vendoit les dépouilles, même avant qu'il fût mort, fit enfin un testament par lequel il déclaroit le prince de Bavière unique héritier de tous ses états. Guillaume et Louis XIV se plaignirent, à la cour de Madrid, comme s'ils en eussent eu

le droit, de l'injustice que le roi faisoit aux autres prétendans. De nouvelles querelles alloient s'élever, lorsque le prince de Bavière mourut subitement à Bruxelles, le 6 février 1699. 1699. On soupçonne qu'il fut empoisonné, sans qu'on devine de quelle main ce coup est parti (1).

Cet événement changeoit tout. Louis envoya encore le comte de Tallard à Londres 1700. pour faire les propositions d'un nouveau traité; les Espagnols étoient indignés de la tyrannie de trois puissances qui s'arrogeoient le droit de les gouverner. L'incertain Charles II touchoit à l'extrémité, et le pape innocent XII, quoique créature de Louis XIV, lui fit un cas de conscience de faire un nouveau testament en faveur d'un des petits-fils du roi de France. Il le fit, et mourut peu après. Aussitôt que le testament fut accepté à la cour de Versailles, où plusieurs ministres vouloient que le roi s'en tînt à ses engage-

(1) Au reste, les soupçons, aussi difficiles à croire que difficiles à justifier, n'auroient pas dû exister. Les mœurs humaines du siècle de Louis XIV n'étoient plus, depuis long-temps les mœurs féroces des monstres qui régnèrent sous la première race.

gemens avec ses alliés(1) : Louis frappant sur l'épaule du duc d'Anjou, lui dit, en présence du marquis de los Rios, avec une majesté aussi convenable à son caractère qu'à la circonstance: « Le roi d'Espagne vous a fait roi, « les grands vous demandent, les peuples « vous souhaitent, et j'y consens. Aimez « vos peuples; gagnez leur affection par « la douceur de votre gouvernement, et « rendez-vous digne du trône où vous « allez monter ». Le jeune roi reçut les complimens sur son élévation et partit le 4 décembre pour ses états.

Le premier soin de Louis XIV fut de justifier sa conduite auprès des alliés, et d'excuser la violation d'un traité récemment conclu. Guillaume et les états généraux se plaignirent vivement. On répondit à leurs plaintes par un mémoire artificieusement composé. Les états généraux et l'Angleterre s'appaisèrent, ou parurent s'appaiser. Cependant on accusa Louis de mauvaise foi, sans observer que

(1) Le duc de Beauvilliers s'opposa vivement à l'acceptation du testament; madame de Maintenon qui étoit au conseil, et qui n'auroit pas dû y être, fut d'un avis contraire. Le roi, après avoir balancé, fut enfin de l'avis de madame de Maintenon.

le but que Louis se proposoit (1), ou feignoit de se proposer, étoit juste, quoique le moyen qu'il employoit pour y parvenir, violât la droiture qui doit régler les particuliers, mais qu'il est souvent difficile, et peut-être impossible, d'admettre dans le cabinet des princes (2). Ce fut alors le tour de Guillaume à dissimuler : quelques temps après, son envoyé fut autorisé à traiter avec les ambassadeurs de France et d'Espagne, sur les moyens de maintenir la tranquillité de l'Europe ; mais ses propositions furent si exorbitantes, qu'elles n'auroient pas pu l'être davantage, si Louis eût perdu quatre batailles (3).

Ce prince, indigné de la hauteur excessive

---

(1) Celui de prévenir les troubles dont l'Europe étoit menacée.

(2) Jusqu'au moment où les principes de la morale seront universellement reconnus par les souverains et par leurs sujets ; les premiers, même à leur insçu, auront toujours pour code l'ouvrage de Machiavel, intitulé *le Prince*.

(3) Guillaume n'ignoroit pas que ses propositions seroient refusées, mais il vouloit un prétexte pour faire la guerre, et le refus de Louis lui en fournissoit un.

des demandes de ses alliés qui, dès ce moment, n'étoient plus réputés l'être, prévit que la guerre alloit se rallumer, et prit toutes les mesures convenables à la circonstance; il fit alliance avec le roi de Portugal, les ducs Savoie et de Mantoue. En Allemagne, il traita avec les ducs de Wolfembuttel, de Saxe, de Gotha et avec l'évêque de Munster. L'électeur de Bavière se déclara pour le nouveau roi, engagea l'électeur de Cologne à se déclarer pour le même prince.

De son côté, l'empereur faisoit tous ses efforts pour déterminer les Provinces-Unies et le roi d'Angleterre à manifester leurs intentions. Il étoit résolu à soutenir l'archiduc, trop
1701. foible pour entreprendre seul une guerre contre deux monarchies réunies; il se hâta d'engager les états généraux et le roi d'Angleterre à s'allier avec lui; il y réussit; et le traité d'alliance entre ces trois puissances, fut signé à la Haye, le 4 septembre : le desir de satisfaire l'empereur sur la succession d'Espagne, et d'assurer le commerce et la navigation aux états généraux, tel fut le prétexte

---

Par la même raison, les états généraux exigeoient les mêmes conditions, et éprouvèrent le même refus.

de cette triple alliance; l'envie d'affoiblir la maison de Bourbon en lui arrachant l'Espagne, tel en fut le motif(1).

Louis XIV apprend la marche des troupes impériales, et fait passer une armée en Italie, dont le duc de Savoie est déclaré généralissime. Le prince Eugène, général de l'empereur, y étoit avant l'arrivée des François, et après avoir forcé le poste de Carpi, s'étoit emparé de tout le pays entre l'Adige et l'Adda. Catinat fut obligé de se retirer jusques derrière l'Oglio; mais soupçonnant qu'une perfidie secrète étoit la cause des pertes qu'on éprouvoit, il crut, pour ne point compromettre sa réputation, devoir demander son rappel. On le lui accorda. Villeroi lui succède, et alors se donna le malheureux combat de Chiari. Le duc de Savoie, par une conduite étrange, brava tous les dangers devant un ennemi avec lequel il avoit des intelligences qui occasionnèrent la perte de la bataille. Catinat, quoique relevé par Villeroi, n'avoit pas encore quitté l'armée. Il témoi-

(1) Ce motif étoit bien facile à connoître depuis que la splendeur du règne de Louis XIV avoit allumé la jalousie de toutes les puissances de l'Europe.

gna sa surprise, en voyant l'imprudence avec laquelle on attaquoit le prince Eugène dans ses retranchemens; mais l'ordre d'attaquer étant exprès, il dit à ses officiers : *Allons donc, messieurs, il faut obéir.* Ce fut à la sollicitation du duc de Savoie, qu'on attaqua l'ennemi dans ses retranchemens, et son opiniâtreté, dont on ignoroit le motif, fut cause de la perte de cinq mille hommes, de celle de tout le Mantouan, des villes sur l'Oglio, et de la conquête de Crémone, où Villeroi fut fait prisonnier. Louis XIV, n'attribuant d'abord le succès des armes impériales, pendant cette campagne, qu'à l'habileté supérieure du prince Eugène, vit enfin, lorsqu'il pressa le duc de Savoie de remplir ses engagemens, que les soupçons de Catinat étoient fondés. [*Siècle de Louis XIV, tit. p.* 350.]

1702. Guillaume, l'ennemi le plus déclaré et le plus redoutable de Louis XIV, venoit de mourir, et la reine Anne, en lui succédant, résolut de suivre le plan que ce monarque avoit tracé. La joie indiscrète que témoignèrent les Parisiens, en faisant des réjouissances publiques, à la mort de Guillaume, prouve combien ce prince leur inspiroit de terreur. Louis fit jouer, mais vainement, tous les ressorts de

de la politique, pour détacher les états généraux des alliés : il fut décidé qu'on déclareroit la guerre à la France, en un même jour, à Vienne, à Londres et à la Haye. Hénaut, p. 833.

Louis XIV touchoit au moment d'avoir la guerre la plus importante de son règne, et manquoit de ministres pour diriger les opérations de la campagne, et de généraux pour les faire réussir. Chamillard gouvernoit les affaires, sans autre talent que la probité, qui n'est peut-être pas toujours essentielle à un ministre dont la morale ne doit souvent ressembler, selon quelques téméraires écrivains, ni à celle de la religion, ni à celle de la philosophie. Ce ministre, pour le malheur de la France, eut celui de se croire la force de porter un fardeau que Colbert et Louvois réunis, avoient à peine soutenu. Le roi vieillissoit, et désormais les plans des opérations de la campagne ne partoient plus que du cabinet de madame de Maintenon (1). Les régimens, autrefois la récompense des longs services, étoient

(1) Vieille alors, dévote, entêtée, et nullement propre aux conférences politiques, il eût été à desirer qu'elle n'en eût pas eu d'autres qu'avec l'abbé Gobelin, son directeur.

donnés à des jeunes gens qui les achetoient. La discipline militaire étoit tombée dans le plus déplorable relâchement. Les généraux, gênés par des ordres précis, ne pouvoient plus saisir les occasions favorables, sans en avoir obtenu la permission expresse par un courrier. Tous les corps étoient incomplets, et Louis n'avoit plus que le nom seul et la dépense des grandes armées.

Telle étoit la situation de la France, lorsque les alliés lui déclarèrent la guerre, que le duc de Savoie, ôtant enfin le masque, l'abandonna, et que le roi de Portugal, renonçant à son alliance, reconnut l'archiduc. Le royaume de Naples s'étoit révolté, et plusieurs provinces en Espagne commençoient à murmurer sur le gouvernement de la maison de Bourbon. Louis, voyant alors les alliés déployer toutes leurs forces, fut forcé de reconnoître, avec dépit, que la France, insultée par-tout, et menacée d'une invasion prochaine, étoit ruinée et désespérée. Au mois
1702. de juillet, le comte de Marlboroug entre en Flandre, à la tête des puissances alliées. Elevé à l'école de Turenne, en étudiant son maître, il devint un héros. Louis lui opposa le duc de Bourgogne et Boufflers; mais le général an-

glois ayant forcé par-tout le jeune prince à se retirer, il revint à Versailles regretter la gloire qu'il espéroit acquérir. Liége fut pris, ainsi que d'autres villes que Boufflers n'avoit pu défendre. Les François furent repoussés sur leurs terres. Le destin de Louis XIV acheva de s'obscurcir, et la réputation de Marlborough brilla du plus vif éclat. Boufflers, après tant de pertes nombreuses et importantes, fut perdu dans l'esprit de son maître, qui jugeoit souvent du mérite par le succès, et des actions par l'événement.

En Allemagne, les alliés s'emparèrent de Keyserswaert. L'armée françoise étoit commandée par le brave et sage Catinat, ayant sous lui le marquis de Villars et le comte de Guiscart. Le marquis, qui brûloit de se signaler, osa attaquer le prince de Bade, passa le Rhin, se saisit de Neubourg. Le prince étoit à Fredelingen. Le combat fut opiniâtre, et la victoire s'envoloit du camp des François, qu'une terreur panique avoit gagnés sans qu'on en connût la cause, lorsque Villars s'en ressaisit, par une conduite digne des éloges de Catinat, qui ne les prodiguoit jamais. Cette victoire, qui lui fit obtenir et mériter le bâton de maréchal, la confiance de

Mémoir. de Torcy, p. 169.

Louis et l'estime de la France, obligea les alliés à terminer la campagne, n'ayant pris que quelques places de peu d'importance.

Le prince Eugène, négligé par la cour de Vienne, manquant d'argent et presque de troupes, forme le hardi projet de surprendre l'armée françoise à Luzara. Un accident fait avorter ce projet. Le vigilant Vendôme fut sur le point d'être surpris, et le nouveau roi d'Espagne de commencer ses conquêtes par une défaite; mais la victoire s'étant déclarée pour les François, ce prince retourna triomphant en Espagne, où ses premiers lauriers parurent calmer les murmures de la nation.

La fortune abandonnoit les armes françoises sur mer. Le chevalier Kook, amiral anglois, battit M. de Château-Regnaut, fit échouer huit vaisseaux de guerre, en prit dix avec onze riches galions, et revint victorieux en Angleterre, avec un butin de quatre millions, après avoir détruit le double de la valeur de cette somme, dans six galions qu'il fit périr. Dans les Indes occidentales, le brave vice-amiral anglois Beubow, ayant forcé un vaisseau de cinquante canons d'échouer, vit le moment d'être battu par M. Ducasse, après avoir été lâchement abandonné par ses

capitaines, dont deux furent condamnés à perdre la tête. Le vice-amiral, trop foible pour continuer un combat inégal, se retira à la Jamaïque avec une jambe cassée. M. Ducasse rendit un témoignage honorable à son ennemi, par le billet suivant: « Monsieur, je « comptois lundi être obligé de souper dans « votre chambre, mais il a plu à Dieu d'en « ordonner autrement. Je l'en remercie. Pour « ce qui est des lâches capitaines qui vous ont « abandonnés, faites-les pendre; ils l'ont « bien mérité. »

C'est en vain que l'empereur, par les négociations les plus adroites, voulut faire renoncer le roi de Portugal et l'électeur de Bavière, à l'appui que leurs armes prêtoient à la France; il vit son projet s'évanouir; il fut décidé que Villars resteroit sur le Rhin. Ce général, qui faisoit alors ses premiers pas dans la carrière de la gloire, prit le fort de Kell; et l'électeur ayant, par une feinte adroite, engagé les Impériaux à séparer les corps de leurs troupes, il défit le général Shtik proche Passau, et attaqua, avec une impétuosité si vigoureuse, les Saxons qui gardoient l'artillerie, qu'il les obligea de fuir. Il prit Neubourg, et s'illustra par la victoire qu'il rem- 1703.

porta sur un corps redoutable d'Impériaux ; et par une seconde, en battant le comte de Stirum, qui commandoit une armée de vingt mille hommes (1). Dans le même temps, le duc de Bourgogne, ayant sous lui MM. de Tallard et Vauban, assiégea le vieux Brisach, qui, après la défense la plus intrépide, se rendit au bout de quatorze jours. Les troupes de l'empereur ne remportèrent que quelques avantages, tandis que l'électeur de Bavière termina glorieusement la campagne, en s'emparant d'Augsbourg.

Ces avantages furent plus que balancés par les pertes multipliées que l'armée impériale éprouvoit sur le Bas-Rhin. Villeroi et Boufflers se saisirent de Tongres, dans l'intention de protéger Bonn, assiégée par le duc de Marlboroug. Cette ville se rendit à l'approche des généraux françois, qui, à l'arrivée du général anglois, en firent sauter les fortifications. Boufflers battit le général d'Obdam, à Ekeren. On chanta solemnelle-

(1) Villars, dirons-nous, hasarda, ou donna cette bataille, malgré les vives remontrances de l'électeur de Bavière qui refusoit de combattre. [*Siècle de Louis XIV*, *tom.* 1, *pag.* 360 - 361.]

ment le *Te Deum* dans la capitale de la France. Cependant la victoire s'étoit si peu déclarée en faveur de l'un des deux combattans, que Boufflers fut totalement disgracié, et que les états généraux ôtèrent le commandement à M. d'Obdani (1); mais telle est la manie du Parisien, qu'il se croit vainqueur dès qu'on chante un *Te Deum* : le grand nombre des morts, les pertes affreuses, les ravages, plus affreux encore, qui, par contre-coup, doivent l'écraser, rien ne l'empêche de bénir le ciel du succès des armes de la France. Cependant Villeroi, à l'approche subite du redoutable Marlboroug, fut contraint de mettre le feu à son camp de Saint-Jol, et de se retirer précipitamment dans ses lignes. D'un autre côté, les alliés s'emparèrent alors successivement de Hui, Limbourg et Gueldre.

En Italie, la fortune paroissoit jeter un regard plus favorable sur les François. Après avoir pris Bersello, ils s'emparèrent des états du duc de Modène. Le duc de Vendôme ayant

(1) C'est ainsi qu'une journée fatale leur fit perdre leur rang, leur fortune, et presque leur réputation, après les longs et signalés services que chacun d'eux avoient rendus à leur patrie.

découvert la perfidie du traité secret du duc de Savoie avec la cour impériale, fit désarmer les troupes du duc, qui, sensible à l'affront de se voir traité en traître, osa faire arrêter l'ambassadeur de France. Louis, aussi indigné qu'humilié, mais n'ayant plus la force de venger son humiliation comme autrefois à Gênes, en Espagne et à Rome, se vit réduit à écrire une lettre au duc, par laquelle il lui marquoit que puisque la religion, l'honneur, l'intérêt ni les engagemens les plus sacrés ne pouvoient l'empêcher de le trahir, le duc de Vendôme étoit chargé de lui montrer des propositions auxquelles il falloit qu'il répondît définitivement dans les vingt-quatre heures. Le duc ne répondit point à la lettre menaçante de Louis, et se hâta, par un traité avec la cour de Vienne, de reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne. Peu de temps après, un corps de cavalerie impériale, commandé par le général Visconti, et quinze mille hommes, aux ordres du comte de Staremberg, se joignirent au duc au travers des ennemis, après une marche si belle, que Vendôme, qui étoit à leur tête, l'admira.

Abandonné par le duc de Savoie, Louis XIV le fut encore par le roi de Portugal. Les mi-

nistres portugais avoient séduit ce prince par la brillante espérance du mariage de l'infante de Portugal avec Charles, prétendant à la couronne d'Espagne. En conséquence, il signa le traité de la grande alliance avec l'empereur, les Anglois et les Hollandois. On convint que la flotte des alliés transporteroit en Portugal le roi Charles, qui n'avoit encore que la prétention de l'être. L'empereur déclara l'archiduc, son fils, roi d'Espagne. Ce prince, ayant passé à Londres, revint à Lisbonne, et trouva, à son arrivée, toute la cour plongée dans le deuil, par la mort de l'infante, qui lui étoit destinée.

Louis XIV répara la perte de l'alliance du roi de Portugal, par la révolte qu'il eut l'art d'exciter en Hongrie, sans cependant qu'on pût soupçonner qu'il en fût l'auteur. Cette 1704.
révolte devint assez redoutable pour faire croire qu'elle ébranleroit fortement la maison d'Autriche; ce qu'il y a de certain, c'est que si les mécontens de Hongrie (1) eussent mis

(1) Ou rebelles, car c'est ainsi que les souverains nomment toujours les peuples qu'ils oppriment, et qui vengent, en répandant tout leur sang, l'infraction des traités les plus sacrés qu'on a faits avec eux. Protégé par

dans leur conduite l'accord qui régnoit dans leur projet, s'ils avoient agi de concert avec l'électeur de Bavière, Vienne étoit emportée, et l'empereur infailliblement chassé de ses états héréditaires. L'électeur étoit alors maître de toutes les places sur le Danube jusqu'à Passa, et trente mille François, commandés par le comte de Marsin, menaçoient, de l'autre côté du Danube, la capitale de l'empereur; mais la division répandue parmi les troupes hongroises sauva l'empereur et l'Empire.

C'est dans ces circonstances que Marlborough tenta cette belle, cette savante, cette rapide marche qu'on admirera dans tous les temps et dans toutes les nations (1). Il s'avance à grandes journées vers le centre de l'Empire, et gagne la bataille de Schellenberg au moment où Villeroi, à la tête des François,

---

Louis XIV et par le grand-seigneur, Ragothzki combattoit à la tête des Hongrois pour défendre leur liberté.

(1) L'armée du duc de Marlboroug n'étoit composée que de dix mille Anglois d'infanterie et de vingt-trois escadrons, dit Voltaire [*Siècle de Louis XIV.*] t. 6. page 363. C'est alors qu'on vit que le génie, qui compte moins ses forces que le talent de les employer, se signale avec cette supériorité qui le distingue, et emporte l'hommage de ceux même dont il a triomphé.

ignoroit même où il étoit. Parti de Mastricht le 8, il avoit, le 2 juillet, raffermi le trône impérial, après avoir vaincu l'armée combinée de France et de Bavière, saisi Donawert et forcé l'électeur de Bavière à chercher un asyle sous le canon d'Augsbourg. Il est triste d'observer que le héros anglois obscurcit l'éclat de sa gloire en se livrant à d'indignes excès que le droit même de la guerre n'autorise jamais, et particulièrement en ravageant, par le fer et par le feu, le bel électorat de Bavière, pour se venger de la noble fermeté que l'électeur avoit fait paroître en refusant de violer les engagemens qu'il avoit avec ses alliés.

Le maréchal de Tallard ayant promptement traversé la forêt Noire, joignit le malheureux électeur à Biberach, et passa le Danube dans l'espérance de combattre le prince Eugène commandant une armée séparée à Hochstet. Le duc de Marlboroug joignit Eugène, mais l'électeur et Tallard étant supérieurs par le nombre de leurs troupes, crurent devoir se décider à combattre. Leur armée étoit composée de quatre-vingt-deux bataillons et de cent soixante escadrons. Celle des ennemis n'étoit que de soixante-

quatre bataillons et de cent cinquante-deux escadrons. Les François repoussèrent les alliés trois fois, et une partie des troupes du centre de l'aile droite des Anglois et des Impériaux ayant été chargée vigoureusement par la cavalerie françoise, et maltraitée en flanc par le feu des troupes, dans le village de Blenheim, les ennemis furent contraints de fuir avec autant de désordre que de précipitation. Feuquières, toujours sévère, et non toujours instruit, prétend que le maréchal de Tallard fut fait prisonnier avant d'avoir rejoint l'aile qu'il commandoit; mais Voltaire soutient, avec raison, que Feuquières se trompe, puisque Tallard y fut blessé et son fils tué dans la déroute. Quoi qu'il en soit, le combat duroit toujours avec l'acharnement le plus meurtrier. L'infanterie françoise fut mise en désordre par la cavalerie qui, en se renversant sur elle, l'accabla de son poids et la livra à l'impétuosité furieuse de l'ennemi. Les François étoient enveloppés, et dès ce moment le prince Eugène ayant réussi dans une quatrième attaque, les troupes françaises et bavaroises furent chassées devant lui. Tous les corps qui étoient dans Blenheim, et dont le feu terrible avoit si bien secondé Tallard

dans le commencement de la bataille, furent faits prisonniers. La consternation étoit si forte dans l'armée françoise, que les officiers et les soldats, désespérés, alloient, en fuyant avec précipitation, se précipiter dans le Danube, où ils périssoient pour éviter le malheur et la honte d'être faits prisonniers. La plus grande partie de trente escadrons s'ensevelit dans la rivière ; environ douze mille morts couvrirent le champ de bataille. Treize mille prisonniers, cent pièces de canon, vingt-deux mortiers, plus de cent drapeaux, près de deux cents étendards, dix-sept paires de timbales, plus de trois mille tentes, trente-quatre chariots, trois cents mulets chargés, tous les équipages françois et la caisse militaire devinrent la proie de l'ennemi, qui s'en empara avec autant d'orgueil que de profit. Ce coup étoit un coup de foudre pour Louis XIV. La cour étoit dans la consternation la plus profonde ; le peuple accablé gémissoit ; personne n'osoit apprendre au monarque la vérité terrible. Madame de Maintenon employa tout son art pour lui dire qu'il n'étoit plus invincible (1).

(1) On prétend que Louis XIV apprit cette nouvelle

En Italie, la fortune paroissoit jeter encore quelques regards favorables sur l'armée française. Le duc de Vendôme avoit forcé le duc de Savoie à quitter la campagne, à s'enfermer dans Chivas, et à n'être plus que le spectateur de la prise de ses villes et de la ruine de tout son pays; mais les succès étoient compensés par les pertes. La France et l'Espagne eurent le malheur de perdre la Méditerranée et Gibraltar, qu'on croyoit imprenable. Mais le comte de Toulouse, grand amiral de France, eut la gloire de combattre quelques heures une flotte bien supérieure à la sienne, commandée par le chevalier Kook, sans être battu. On se hâta en France de publier qu'il avoit remporté la victoire.

Une guerre religieuse vint ajouter aux calamités qu'éprouvoit la nation; les habitans des Cévennes avoient été protégés dans leur

---

désastreuse avec une grandeur d'ame qui honore plus la fermeté de son caractère qu'une victoire remportée par sa valeur personnelle. Il est difficile cependant de ne pas croire que ce monarque ne se soit dit avec amertume dans le fond de son cœur, brave Turenne, valeureux Condé, impétueux Crequi, sage et bouillant Luxembourg, où étiez-vous? Ames de mes armées, votre perte va-t-elle entraîner la mienne?

pays montueux, sous le ministère de Colbert (1). Il les regardoit comme des sujets utiles, industrieux et braves, chaque fois que l'enthousiasme de la religion ne venoit point troubler leur tranquillité et révolter leur conscience par des édits sévères, disons injustes, dans un siècle, où depuis que la douce lumière d'une sage philosophie environne tous les trônes, il est enfin permis, pour l'honneur de la vérité, de donner aux choses les qualifications qu'elles méritent. Après la mort de Colbert, le clergé, la cour de Rome, le chancelier le Tellier, et Louvois son fils, tous deux ennemis secrets du grand Colbert, déployèrent tous leurs moyens pour animer Louis contre les révoltés qui, cependant, dans le sein de leurs montagnes ne se révoltoient point. Louis fut séduit. Il ne regarda plus les habitans des Cévennes que comme des rebelles que la terreur seule pouvoit en-

(1) Ce ministre, le plus éclairé de tous ceux de son siècle, pensoit que la force des états consiste dans le nombre des habitans. Il voyoit, non sans une sorte de jalousie patriotique, avec quelle paisible union une multitude de sectes différentes concouroient au bien public, dès que l'intolérance ne venoit point attenter à leur liberté de penser.

chaîner au devoir. Dès-lors, après leur avoir arraché leurs priviléges, on leur défendit l'exercice public de leur religion, et ils se réfugièrent dans l'obscurité de leurs forêts, pour y adorer Dieu à leur manière. Leurs cruels persécuteurs, Basville, intendant du Languedoc, et Broglio, qui commandoit les troupes dans cette province, en postèrent en plusieurs endroits, avec ordre de faire feu sur toutes les petites assemblées qu'ils rencontreroient occupées au service divin; de piller et de ruiner les maisons de tous les infortunés dont ils pourroient se saisir. Les Cévennes furent bientôt dévastées, mais leur zèle s'enflammoit à mesure que la persécution devenoit plus violente. L'abbé du Chaila, inspecteur des missions, tenoit en prison un grand nombre de réformés qu'il maltraitoit avec indignité. Esprit, dit *Seguier*, un des prédicans, résolut d'en tirer vengeance. Il s'avance, à la tête de soixante hommes, vers la maison de l'abbé et ordonne qu'on lui remette les prisonniers. Il les refuse et fait tirer sur la troupe : deux hommes furent tués. Alors ils forcèrent la maison, délivrèrent les prisonniers, se saisirent de l'abbé, lui donnèrent une heure pour se préparer à la mort, et le tuèrent

tuèrent ensuite. L'intendant crut devoir punir les auteurs de l'espèce de siége formé devant les murailles de l'abbé ; mais se livrant, plus que jamais, à tout l'emportement qui les animoit, ils coururent en furieux, l'épée à la main, dans tous les bourgs et les villages, en criant *liberté* (1) ! leur bravoure et leur nombre, qui tous les jours augmentoit, les rendit enfin redoutables à la cour de Versailles, où, ci-devant, l'on connoissoit à peine leur obscure et paisible existence. On envoya contre eux les généraux de France les plus renommés ; mais ce fut sans succès : on les défit souvent, on ne les domta jamais. Louis XIV subit enfin l'humiliation d'accorder un brevet de colonel, à un de leurs prédicans, à un garçon boulanger que le roi vit à Versailles (2). Cette scène formoit un étrange contraste avec celle où le chef d'une puissante république, le doge de Gènes, venoit se prosterner devant lui et demander

(1) Heureusement nous ne sommes plus dans un siècle où l'on demanderoit s'ils avoient tort.

(2) Ce garçon boulanger que l'Angleterre protégeoit, en obtint le gouvernement de l'île de Guernesey, et tous les honneurs attachés à cette place. [*Siècle de Louis XIV, tom.* 1, *pag.* 376-377.]

pardon des torts que peut-être il n'avoit pas. Les Camisards à qui l'on vouloit aussi prescrire, l'épée au poing, la manière d'adorer Dieu, se soulevèrent, et la guerre qu'on leur fit dura trois ans; mais soutenus par la Grande-Bretagne, et réfugiés dans les endroits inaccessibles de leurs montagnes, ils y bravèrent la puissance du roi, en se soustrayant à la violence qu'on vouloit leur faire.

Il étoit temps que le maréchal de Villars vînt réparer, autant qu'il étoit possible, la perte de la bataille de Blenheim et ses suites funestes; son arrivée sur la Moselle produisit
1705. en effet quelques changemens avantageux. Digne rival de Marlboroug, il obligea ce général anglois de décamper le 16 juin, d'abandonner les magasins qu'il avoit dans Trèves, et de passer en Flandre. Le départ de Marlboroug pour la Flandre, laissa le champ libre à Villars. Le prince de Bade, à la tête d'une forte armée, se vit contraint de rester dans l'inaction, tandis que le maréchal s'emparoit de Trèves. Il joignit Marsin et chassa les Impériaux des lignes de Weissembourg; il envoya un détachement qui prit Hombourg; il s'honora sur-tout, en empêchant les nombreuses armées de l'empe-

reur de tenter quelque entreprise importante durant tout le cours de la campagne. Cette campagne mérite des éloges sans doute, mais elle n'élevoit pas encore Villars à la hauteur de la gloire de Turenne, de Condé, de Luxembourg, d'Eugène et de Marlboroug. Observons que les historiens anglois sont assez injustes pour ne parler des exploits de Villars, que pour s'efforcer d'en affoiblir l'éclat (1).

Les armes françoises jetoient quelque lueur en Italie. Le duc de Vendôme, par une attaque vigoureuse, força le prince Eugène à la bataille indécise de Cassano. On chanta le *Te Deum* de part et d'autre, comme c'est l'usage, et tant de sang inutilement répandu, n'arrosa que des lauriers stériles. Le duc de Savoie ne possédoit plus que Coni et Turin; son armée étoit réduite à douze mille hommes qu'il payoit à peine, et sa capitale étoit menacée d'un siége. En vain la duchesse, ses sujets et le clergé se pressoient de faire un accommodement aux meilleures conditions

(1) En les traduisant, ces historiens, nous croyons, malgré l'estime que nous avons pour eux, devoir n'être pas toujours de leur opinion, et croire que Villars étoit un grand homme.

que les circonstances permettoient, il exclut les ecclésiastiques de ses conseils, et plus fidèle à ses engagemens avec les alliés, qu'il ne l'avoit été dans ceux qu'il avoit pris ci-devant avec la France, il refusa constamment de courber sous le poids des plus grandes disgrâces.

1706. La campagne dont le commencement avoit été favorable aux deux rois sur les frontières, finit par l'être aux alliés; l'impétueuse intrépidité du comte de Peterboroug, s'empara de Barcelonne, et la prise de cette ville importante fut suivie de la soumission de toute la Catalogne, au roi Charles, et une des plus belles provinces fut enlevée à Philippe v. Le comte d'Asfeld s'attribua avec raison, la victoire dans la bataille sanglante de Saint-Estevan de Litera; sur mer toute la flotte angloise de la mer Baltique, avec trois vaisseaux de guerre qui lui servoient de convoi, fut saisie, battue et amenée dans le port de Dunkerque. Le meilleur officier marin dont s'honoroit la France, le chevalier de Saint-Paul, mourut dans le combat. Le roi, touché de sa perte, dit, en l'apprenant: « Je souhaiterois que les vaisseaux fussent « dans les ports d'Angleterre, pourvu que

« le chevalier de Saint-Paul fut encore en « vie. » Sentiment qui honore également le monarque et le sujet (1).

Les avantages considérables que les alliés pouvoient se glorifier d'avoir remportés en Espagne, déterminèrent Louis, dont la fermeté héroïque avoit bravé, jusqu'à cette époque fatale, tous les coups de l'adversité, à rassembler toutes ses forces en Flandre et sur le Rhin. Villars fut chargé de mettre 1706.
à profit les succès qu'il avoit eus l'année précédente, sur le prince de Bade, et Villeroi, d'arrêter l'effrayante rapidité des conquêtes de Marlboroug. Si l'on en croit quelques historiens, le maréchal, campé à Ramillies, reçut ordre de la cour de combattre les alliés, avant l'arrivée des Danois et des Prussiens. Voltaire attribue le malheur de Villeroi à son trop de confiance en ses propres lumières; il pouvoit éviter la bataille; mais il s'obstina à la livrer, avec tout le désavantage et du terrain et de la position. Le desir violent de se signaler, et l'ardeur aveugle de son génie, l'emportèrent; sa gauche étoit

(1) Quelle oraison funèbre vaut ce mot que le monarque dit en soupirant?

derrière un marais inaccessible, qui s'étendoit depuis la Méhaigne jusqu'à la petite Geete; mais Villeroi négligea cette circonstance heureuse. Tandis que Marlboroug dégarnit sa droite pour renforcer sa gauche, Villeroi eut l'imprudence d'abandonner sa droite exposée à l'effort de toutes les forces de l'ennemi: des troupes de recrue occupoient le centre, et le maréchal laissa les bagages entre les lignes; Marlboroug n'eut alors qu'à tirer parti des fautes de Villeroi, sur lesquelles M. Gassion l'avoit inutilement averti. L'attaque se fit vers le village de Ramilies, avec une telle furie, que les François furent presqu'aussitôt vaincus qu'attaqués; mais les troupes de la maison du roi, à la droite, firent plier la cavalerie hollandoise et danoise à la gauche, et l'auroient mise entièrement en déroute, si Marlboroug n'étoit accouru avec vingt escadrons pour la soutenir; ce renfort fit plier la maison du roi à son tour; elle fut entièrement rompue; les troupes qui étoient dans Ramilies, furent prises ou tuées. Villeroi et l'électeur de Bavière eurent beaucoup de peine à se sauver. Dans le désordre tumultueux des troupes françoises, les fuyards, poursuivis par la

cavalerie, étoient arrêtés par les bagages qui empêchoient leur retraite; un grand nombre furent écrasés, huit mille morts couvrirent le champ de bataille, et six mille furent faits prisonniers. C'est ainsi que l'armée la plus formidable que Louis XIV eût levée depuis long-temps, et qu'il n'avoit levée que par le dernier effort du désespoir, périt avec la gloire de la nation, dont elle étoit l'unique ressource. Les alliés se saisirent de tous les Pays-Bas espagnols; la consternation se répandit dans toute la France; on ne parloit plus qu'à l'oreille, d'une guerre aussi désastreuse; la terreur étoit universelle. La cour étoit plongée dans un morne silence, ses brillans plaisirs étoient éteints comme les étincelles d'un feu léger. Pour la première fois, peut-être, les courtisans connurent la tristesse et furent embarrassés à la voiler aux yeux du monarque. Tous les historiens attestent que Louis seul supporta en héros cette extrême calamité. Louis XIV reçut le maréchal de Villeroi sans lui faire de reproche, ou plutôt le silence du monarque, dans une pareille circonstance, dut faire sentir au maréchal que c'en étoit un. Louis résolut d'arrêter le tor-

rent des disgrâces qui inondoit son royaume, par la plus persévérante activité.

Vendôme, rappelé d'Italie, fut envoyé en Flandre; le duc d'Orléans et le comte de Marsin y restèrent pour continuer le cours des conquêtes de Vendôme, en Piémont, et porter le dernier coup au duc de Savoie, en s'emparant de sa capitale, la seule ville qu'il possédât encore. Tous les efforts de ces deux courageux généraux furent impuissans, et le nuage orageux qui depuis long-temps couvroit la France, s'étendit sur cette contrée. Dès que le duc de Savoie eut refusé toutes les propositions d'une paix séparée, on se hâta de faire de nombreux préparatifs pour attaquer Turin. Le commandement du siége fut donné au duc de la Feuillade, fils du maréchal de ce nom, et gendre de Chamillard; héritier de la valeur de son père, il avoit mérité la confiance du public; il espéroit, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France, et Chamillard n'avoit rien négligé pour lui assurer le plus brillant succès. Voltaire dit que les frais des préparatifs suffisoient pour fonder et faire fleurir la plus nombreuse colonie. Le duc de la Feuillade livré à l'ardeur bouil-

lante de son courage, pressoit le siége contre toutes les règles (1).

Quand les lignes de circonvallation et de contrevallation furent achevées, le duc de la Feuillade, en guerrier françois, envoya galamment un trompette chargé d'offrir un passe-port à la duchesse de Savoie et à ses enfans. Le duc de Savoie avec la fierté d'un homme qui dans les circonstances les plus terribles, ne croit pas tout perdre, répondit que son intention n'étoit pas que sa famille sortît de la ville. L'instant d'après, le feu des batteries commença avec furie, les boulets rouges pleuvoient de toutes parts en si grand nombre, que le duc fut enfin forcé d'envoyer sa famille à Quiérasque, d'où on

(1) Vauban, toujours citoyen, toujours attaché à la gloire de son roi, et ne voyant qu'avec douleur le carnage infructueux auquel on alloit s'abandonner, proposa au duc de la Feuillade de venir, comme ingénieur, diriger les opérations du siége qu'il faisoit, et de servir comme volontaire. La Feuillade se refusa avec hauteur, et lui écrivit qu'il vouloit emporter Turin à la Cohorn. Cette lettre n'humilia point Vauban, mais elle l'affligea : trop grand pour n'être point supérieur au mépris, c'est en pardonnant ce mépris même, qu'il montroit l'élévation de son ame.

la conduisit, malgré les périls effrayans qui la menaçoient, sur le territoire de la république de Gênes. Le duc sortit de la ville, à la tête de quelques troupes de cavalerie, dans l'intention d'inquiéter les François. La Feuillade frémissant du plaisir de s'emparer d'une si belle proie, se précipita vers elle, mais le prince, d'après la connoissance qu'il avoit du terrain, échappa à ses vigoureuses poursuites. Le siége continuoit avec la vivacité la plus meurtrière; mais rien encore ne pouvoit même faire soupçonner qu'on s'empareroit de la ville; vainement consomma-t-on une énorme quantité de munitions. Tous les officiers subalternes attribuoient le peu de réussite, non aux fausses mesures du duc de la Feuillade, mais à sa passion pour la duchesse de Bourgogne, à laquelle, disoient-ils, il avoit juré de respecter la capitale de son père (1).

(1) Il est difficile de croire que le duc de la Feuillade, ambitieux comme le sont toujours les hommes de son rang, ait renoncé au bâton de maréchal de France, qui [nous l'avons vu] étoit la récompense qu'il se flattoit d'obtenir s'il faisoit la conquête de Turin. D'un autre côté, l'amour même, à qui l'on pardonne tant de choses, auroit-il jamais pu justifier une indigne tra-

Quatorze mille François périrent aux pieds des murailles de Turin. Mais comme la garnison avoit aussi souffert des pertes considérables, que les munitions étoient presque épuisées et que la ville ne pouvoit espérer d'être secourue que par le prince Eugène, on se flattoit encore qu'elle se rendroit bientôt au duc de la Feuillade. Le prince Eugène paroissoit d'autant moins redoutable, que Vendôme, avant son départ, avoit muni tous les passages par où ce prince auroit pu s'approcher de cette capitale, et avoit fait border l'Adige d'une longue chaîne de retranchemens; mais le prince Eugène, dont le génie fécond en ressources ne trouvoit jamais rien d'impossible, passe quatre grandes rivières, au milieu des batteries foudroyantes des François, et par son audacieuse intrépidité, fait tomber devant lui tous les obstacles destinés à em-

---

hison ? Que le duc de la Feuillade fût passionnément amoureux à Versailles, il n'y a là rien qui ne soit de son siècle, de son pays et de son caractère; mais certes, le duc de la Feuillade, à la tête de son armée, n'étoit plus qu'un héros chargé par préférence de venger les malheurs et les humiliations de sa patrie. Voltaire est le premier qui ait réfuté cette erreur populaire qui s'étoit accréditée pendant un grand nombre d'années.

pêcher, ou, tout au moins, à retarder sa marche. Le prince joignit le duc de Savoie auprès d'Asti, et son arrivée, aussi imprévue que terrible, répandit la plus grande consternation parmi les troupes françoises. Le duc d'Orléans vint joindre le duc de la Feuillade au camp devant Turin qui, fier du secours puissant qui venoit de lui arriver, ne paroissoit plus s'élever au milieu des François qui l'entouroient, que pour les dominer. On assembla un conseil de guerre où les avis se partagèrent. On agita si l'on sortiroit des lignes pour attaquer l'ennemi, ou si on l'attendroit dans les retranchemens. Le duc d'Orléans et les lieutenans généraux, la Feuillade, Albergoti et Saint-Frémont, opinèrent pour le premier parti; mais le maréchal de Marsin fut d'avis qu'on resteroit dans lignes, il tira de sa poche un ordre du roi, par lequel on devoit déférer à son sentiment, au cas d'action. La Sture étoit à la droite, la Doire à la gauche, et le couvent de Notre-Dame de la Marie occupoit le centre de l'armée Françoise.

Le prince Eugène marcha aux retranchemens, et s'avançant sur huit colonnes, trompa les mesures des François, qui avoient pensé être

attaqués par différens quartiers à la fois: le duc d'Orléans étoit d'un sentiment contraire à celui de la Feuillade et de Marsin; on disputoit, et on ne concluoit rien. Albergoti refusa le renfort qu'on lui demanda, et dont on avoit besoin pour n'être point ébranlé par l'impétuosité du premier choc de l'ennemi. Cependant il avoit vingt mille hommes sous ses ordres, et n'avoit en tête que de foibles milices qui n'osoient l'attaquer. Il est bien difficile de croire que toutes les raisons qu'il allégua pour justifier son étrange conduite, fussent convaincantes, et si elles ne l'étoient pas, que penser de sa fidélité au service du roi? Le prince Eugène se forma à peu de distance des retranchemens, au centre du feu terrible et continuel de quarante pièces de canon. Le premier choc éclata avec fureur, mais Eugène fut vigoureusement repoussé. Il se mit alors à la tête des bataillons de la gauche, et força les retranchemens: à la première charge, le duc de Savoie eut le même bonheur à la droite et au centre. Les François furent rompus, et dans l'espace de deux heures, l'armée en désordre, fut livrée au vainqueur qui la dispersa. Telle est, et telle a toujours été la suite funeste de

l'incertitude ou de la contrariété dans les avis de différens corps, et ne formant qu'une même armée. Le duc d'Orléans, après s'être signalé par les preuves de valeur les plus héroïques, fut dangereusement blessé. Le maréchal de Marsin, blessé à la cuisse, se rendit prisonnier; cinq mille hommes restèrent morts sur le champ de bataille, et sept mille y furent faits prisonniers: la terreur chassa le reste des lignes et des tranchées, et cet objet de contestation entre les généraux, pour décider s'il falloit les abandonner ou s'y poster, entraîna la perte totale des François. C'est alors que le prince Eugène, aussi modeste après la victoire qu'ardent à l'emporter, entra dans une ville qui, peu d'heures avant, se voyoit réduite à l'extrémité la plus terrible (1).

(1) Nous croyons qu'on lira avec plaisir ce que dit sur ce héros un homme de lettres, dont la réputation, quoiqu'à son aurore, annonce un talent distingué.

« François de Savoie, prince Eugène, à la gloire duquel il manqua peut-être de pardonner à Louis XIV « de s'être trompé sur la destinée d'un grand homme. « L'empire profita de ses talens pour la guerre et la « négociation. Les fameuses batailles de Zeutha, de

Le butin fut immense. Une quantité considérable de munitions, tout le canon, dix mille chevaux et les mulets du commissaire général, si richement chargés, qu'ils furent estimés trois millions de livres, restèrent au pouvoir du vainqueur. Le maréchal de Marsin mourut, ou de sa blessure, ou de son désespoir, quelques heures après avoir éprouvé la honte et le chagrin de se trouver entre les mains des ennemis qu'il pouvoit vaincre, et qui l'avoient vaincu. Methuen, ambassadeur d'Angleterre, vint le voir, et Voltaire assure que le maréchal expirant lui déclara que

---

« Temeswar, de Pétervaradin contre les Turcs; la « surprise de Crémone, la délivrance de Turin, le « siége de Lille, la bataille d'Hochstet, dans cette « même plaine où Villars, un an avant, avoit triomphé, « ont couvert son front de lauriers immortels. Ce héros « éprouva plus d'une fois le sort des héros de l'antique « Rome; tandis qu'il battoit les ennemis de la répu- « blique, on lui faisoit son procès. Il mourut à Vienne « en 1736. Il étoit né à Paris en 1663. Destiné à l'église, « il porta quelque temps le nom d'abbé de Carignan: « son goût l'entraîna vers les armes. Une lettre du fier « Louvois acheva d'aliéner un cœur que le regard dé- « daigneux du maître avoit aigri; il sortit de Paris « avec le ressentiment de Coriolan. »

ç'avoit été contre son avis, que les François n'avoient pas quitté leurs lignes pour aller combattre l'ennemi; ce qui semble en contradiction avec ce que nous avons rapporté plus haut; mais la contradiction s'évanouit, quand on apprend que le maréchal avoit des ordres de la cour, qu'il falloit qu'il respectât contre son propre sentiment.

Louis XIV qui, jusqu'à présent, avoit soutenu avec fermeté les coups multipliés de la fortune, parut accablé sous celui-ci : on craignit même qu'il n'y succombât; et l'ambition effrénée de ce prince à vouloir joindre à ses états, sans utilité pour la France, des états qui n'étoient pas les siens, pensa lui coûter la vie (1). Les *Te Deum*, les prologues d'opéras, les flatteries harmonieuses de

(1) Ce trait semble démentir les éloges prodigués par nos historiens, ou flatteurs, ou timides, ou ignorans, à Louis XIV, sur son inébranlable fermeté dans le malheur. *Voyez*, pour apprécier le caractère de ce monarque, les *Essais sur les Eloges*, par Thomas. On dira toujours le grand Corneille; il est douteux qu'on dise toujours *Louis le Grand*. Aux yeux de la postérité, l'homme qui a du génie l'emporte sur celui qui n'a que de la puissance. Homère est plus célèbre qu'Agamemnon, le roi des rois; il ne doit même qu'à ce premier des poëtes tout l'éclat de sa gloire.

Boileau,

Boileau, n'étoient plus rappelés que comme des objets d'amère dérision. L'idole n'étant plus sur l'autel, l'encens s'éteignit à ses pieds. Cependant on avoit pris soin de lui cacher toute la grandeur du désastre qu'il venoit d'éprouver. Madame de Maintenon se borna à lui dire que le duc d'Orléans avoit *levé* le siége de Turin, à l'arrivée du prince Eugène: elle adoucit encore cette nouvelle, en lui apprenant que le comte Médavi-Grancey avoit remporté une victoire sur le prince de Hesse, dans le Mantouan; mais on lui laissa ignorer que cette victoire, quoique complète, devenoit inutile, depuis l'importante bataille de Turin. Les François et les Espagnols furent chassés du Mantouan, du Milanez, du Piémont et du royaume de Naples. Louis n'inspiroit même plus, à ses ennemis, qu'une pitié humiliante. Ses armées les plus florissantes avoient péri; ses brillantes conquêtes du côté du Danube étoient perdues, et ses troupes chassées de Flandre et d'Italie. Philippe, son petit-fils, étoit forcé d'abandonner sa capitale à un rival qui, s'il avoit eu le talent de mettre à profit les faveurs du sort, auroit facilement soumis toute l'Espagne. Telle étoit du moins l'opinion commune.

Louis XIV employa la main de l'électeur de Bavière, pour écrire en son nom des lettres au duc de Marlboroug et aux députés des Provinces-Unies, dans lesquelles il demandoit humblement un congrès qui suspendît au moins les fléaux sous lesquels la France gémissoit; il conjura le pape d'être médiateur entre l'empereur et lui, et il évacua toute l'Italie pour sauver les malheureux débris de l'armée du duc d'Orléans, ainsi que la petite armée victorieuse du comte de Médavi. C'étoit pour la première fois peut-être, qu'un vainqueur se voyoit forcé de se retirer, comme s'il avoit été vaincu; mais dans l'histoire de la vie humaine, on trouve le chapitre des circonstances, et souvent ces circonstances occasionnent les événemens les plus étranges, que les yeux de la politique la plus éclairée n'avoient pas prévus. Un trait de plume rendit l'empereur maître absolu des conquêtes qui, dans leur cours, avoient entraîné des rivières de sang. On prétend même que, pour obtenir la paix qu'il avoit tant de fois refusée à son peuple et à d'autres, Louis XIV fit proposer d'abandonner les états d'Italie à l'archiduc Charles, d'assurer à la Hollande une barrière dans les Pays-Bas; d'indemniser le duc

de Savoie qui l'avoit vaincu, après l'avoir trahi, et d'autres conditions avantageuses que la politique, la prudence et le besoin que toutes les puissances belligérantes avoient de respirer dans le calme, après tant d'orages, vouloient qu'on acceptât; mais la Hollande et l'Angleterre les refusèrent avec cette hauteur qu'étalent les souverains, quand, après de longues humiliations, la fortune se déclare en leur faveur. Un autre motif du refus orgueilleux des états généraux, c'est qu'ils étoient gouvernés par le duc de Marlboroug et par le pensionnaire Heinsius, dont l'intérêt personnel étoit de continuer une guerre propre à satisfaire également et leur ambition et leur vanité. Louis XIV étoit trop éclairé pour ne pas voir qu'il devoit tirer quelqu'avantage, en faisant des propositions aussi modérées, et qu'en s'accommodant avec l'empereur pour l'Italie, il allumeroit la jalousie, et semeroit la division entre les alliés. Les projets des Torys pour contre-carrer le duc de Marlboroug, qu'ils haïssoient en l'admirant, faisoient briller quelque lueur d'espérance, que l'Angleterre renonceroit à une guerre dont elle n'avoit que la gloire et le fardeau, par les sommes immenses qu'elle

exigeoit, sans en tirer le moindre avantage, soit pour son commerce, soit pour ses revenus, soit pour l'extension de ses domaines.

Quoique les alliés parussent être devenus plus redoutables par le nombre et l'éclat de leurs victoires, qui avoient augmenté leur ambition et leurs forces, quoique Louis XIV se trouvât pressé de toutes parts, et par mer et par terre, que ses sujets épuisés fussent écrasés sous le poids des taxes, que les frontières du côté de l'Allemagne se trouvassent exposées, et l'Alsace ouverte aux ennemis, la France cependant n'avoit rien perdu de ses forces naturelles; elle n'avoit perdu que ses conquêtes, qu'elle n'auroit point entreprises, si elle avoit préféré son bonheur à sa gloire, comme les événemens l'ont depuis démontré. Les domaines héréditaires de la couronne jouissoient de toute leur valeur. Louis se confiant à l'équité des propositions qu'il avoit faites, et à la justice de sa cause, justice qui, dans un champ de bataille, n'a jamais décidé de rien, se détermina à faire de nouveaux efforts pour vaincre les alliés dans l'opiniâtreté constante de leurs refus. Mais l'argent manquoit. Pour remédier à cet obstacle, on introduisit des billets de la caisse des em-

prunts, destinés à soutenir le crédit de l'état. Cette dernière ressource manqua. Vainement Louis donna toutes les sûretés et prit toutes les précautions ; ses billets ne purent jamais avoir cours qu'à un décompte de cinquante pour cent.

Si quelque chose put soulager Louis dans la nouvelle calamité qu'il éprouvoit, ce fut de voir le maréchal de Villars vainqueur en Allemagne (1). Ce général força les lignes de Stolhoffen, mit en fuite toutes les troupes ennemies, étendit les contributions à cinquante lieues à la ronde, et pénétra jusqu'au Danube. Toulon, assiégé par le prince Eugène, et bloqué par une flotte angloise, fut

(1) Voici ce que dit de ce général l'auteur que nous avons déja cité, et dont l'ouvrage, sans être ou historique, ou oratoire, ou poétique, tient néanmoins à ces trois différens genres, et c'est un mérite. « Louis-Hector « duc de Villars, pair et maréchal de France, fit l'ap- « prentissage du métier des armes sous son parent le « maréchal de Bellefonds et sous le maréchal de Créqui. (après bien des triomphes) « Il perdit la bataille de « Malplaquet, qui lui fit autant d'honneur qu'une « victoire.

« Eugène y perd vingt mille hommes; Villars n'en « perd que huit, et sa retraite savante est un triomphe

délivré. En Espagne, les affaires des alliés étoient totalement dérangées par la perte de la bataille d'Almanza. Louis XIV, encouragé par ces succès, et souriant encore à la gloire qui venoit de faire briller quelques rayons sur sa couronne, forma le hardi projet de faire une invasion en Angleterre, dans le dessein de placer le fils de Jacques II sur le trône de son père. Cette invasion devoit au moins faire naître une puissante diversion; et dans le cas qu'elle eût du succès, produire un grand changement dans les affaires de l'Europe. On se servit d'émissaires secrets pour tenter de se former un parti en Angleterre et en Ecosse. On prépara à Dunkerque huit vaisseaux de

---

« où les soldats portent avec audace les drapeaux en-
« nemis, dépouilles glorieuses que ses mains ont arra-
« chées à ses vainqueurs ». Nous en parlerons quand nous serons arrivés à cette époque du règne de Louis XIV.

« Enfin à Denain il mit le comble à sa gloire, en
« battant le prince Eugène. Ce grand homme étoit né
« en 1653, et mourut en 1734. Il partagea avec Tu-
« renne le titre de général des camps et armées du roi,
« dignité inconnue jusqu'alors. Il eut beaucoup de ja-
« loux, presque point d'amis, et son exemple est fait
« pour apprendre aux guerriers que la modestie donne
« un lustre de plus aux lauriers de la gloire. »

guerre et soixante-dix bâtimens de transport : on y embarqua six mille hommes, commandés par le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon. La flotte étoit sous les ordres du chevalier Forbin Janson, que la France compte au nombre de ses plus grands hommes de mer. On espéroit le succès le plus heureux, avec d'autant plus de raison, qu'il n'y avoit alors en Ecosse que trois mille hommes de troupes réglées. Cet armement, qui devoit changer le destin de la France, mit à la voile le 17 mars, et prit son cours vers le golfe d'Edimbourg. La consternation se répandit sur les côtes de l'Angleterre ; mais les vents contraires et l'activité vigilante du chevalier Georges Byng, amiral anglois, firent échouer l'entreprise, et forcèrent M. Forbin de remettre à la voile et de se rendre dans le port de Dunkerque.

Mémoi. du comte de Forbin, tome 11, p. 300-313.

Ce projet manqué ne découragea point Louis XIV ; il se détermina à tirer parti des avantages qu'il avoit remportés l'année précédente sur le continent. Ce prince crut que la présence du duc de Bourgogne, héritier présomptif de la couronne, ranimeroit l'émulation, enflammeroit les troupes, et changeroit toute la face des affaires en Flandre. On

1708.

fit des efforts incroyables pour lever une armée digne de ce jeune prince, qui avoit sous lui le duc de Vendôme. L'électeur de Bavière et M. de Berwick furent destinés à commander sur le Rhin, et le maréchal de Villars fut chargé de conduire des troupes en Dauphiné. L'armée françoise en Flandre étoit de cent mille hommes, tandis que les alliés n'en comptoient que quatre-vingt mille. Malgré cette supériorité, on crut que la prudence exigeoit, qu'en profitant de chaque circonstance, on employât les détours de la ruse, préférablement à la force, pour rentrer en conquérant dans les Pays-Bas espagnols.

On n'ignoroit pas que le peuple des villes considérables, naturellement inconstant dans sa soupçonneuse inquiétude, étoit mécontent des garnisons hollandoises. Le but de la politique de Versailles étoit de mettre ce mécontentement à profit, et ce but, il étoit raisonnable de croire qu'on y parviendroit. Le comte de Bergeyk, tout puissant dans le pays, étoit entièrement dévoué à la France, et l'électeur de Bavière avoit obtenu l'estime et la confiance des habitans des villes les plus à redouter. Le brigadier de la Faille surprit Gand, tandis que le comte de la Mothe s'empara de Bruges,

sans éprouver le moindre obstacle; mais les espérances que ce succès avoit fait naître, furent bientôt évanouies. Le redoutable Marlboroug et le prince Eugène, peut-être plus redoutable encore, s'élancent avec le vol des aigles, et à leur arrivée, toutes les mesures du cabinet tombent anéanties. Une autre cause de leur anéantissement, c'est que la division, souvent plus à craindre que le feu des batteries de l'ennemi, régnoit dans le conseil de guerre des troupes françoises, et le sort de la nation étoit remis entre les mains de quelques personnes, qui, sans s'accorder, alloient courir les hasards de la fortune, et compromettre la gloire de la nation.

Les généraux des alliés, bien résolus d'attaquer le duc de Bourgogne vers Oudenarde, firent toutes leurs dispositions pour passer l'Escaut; le duc de Vendôme conseilla de tomber sur eux, tandis qu'il n'y avoit qu'une foible partie de leurs troupes de passée. Mais le duc de Bourgogne, qui avoit la valeur sans avoir l'expérience de Vendôme, s'y opposa. Ce prince parut alarmé dans cette conjoncture critique, d'où dépendoit sa réputation et le salut de la France; il ne s'aperçut de sa faute, dont il eut au moins la bonne

foi de convenir, que lorsque le moment de la réparer n'existoit plus, et c'est ainsi que la présence du prince, qui devoit presqu'enfanter des prodiges, ne produisit que des malheurs. Les alliés avoient passé l'Escaut avec la plus étonnante célérité; le duc de Bourgogne proposa alors de leur livrer le combat; mais Vendôme, presque découragé, ne consentit qu'avec une secrète répugnance à combattre l'ennemi, qui en avoit offert une occasion favorable qu'on avoit laissé perdre. Grimaldi reçut l'ordre de commencer la charge avec la maison du roi, mais ayant trouvé un marais et un ruisseau, il refusa d'avancer et se retira sur la droite: les ennemis fondirent avec une incroyable impétuosité sur le village de Heynem, qui contenoit onze bataillons, et s'en emparèrent. Le corps de l'armée soutint, avec autant de courage que de fermeté, le premier choc de toute l'infanterie des alliés. Le combat dura une heure, et pendant cette heure la victoire ne déploya que des ailes incertaines sur les deux camps. Alors le prince d'Orange, à la tête de l'infanterie hollandoise, fit un mouvement rapide et attaqua les François en flanc; le comte Tillé et le général d'Anverquerck

avoient déja remporté un avantage considérable sur l'aile droite : dès-lors le désordre se jeta dans les troupes françoises, et pour n'avoir point suivi les conseils du sage Vendôme, ce général ne fit plus que des efforts impuissans pour arrêter le cours triomphant des prospérités de Marlboroug. Il mit pied à terre, courut dans les rangs, appela les officiers par leur nom, les conjura de soutenir l'honneur de la France ainsi que le leur, et anima ses gens de la voix et de l'exemple : c'étoit combattre en héros grec. Jamais les talens militaires de ce général ne brillèrent avec plus de splendeur que dans cette fatale journée ; ce fut sans succès, ses troupes furent poussées avec une telle furie, que l'on ne vit plus qu'une entière confusion ; plusieurs régimens furent taillés en pièces entre les haies ; d'autres jetèrent leurs armes avec rage, et se livrèrent à tous les mouvemens du désespoir que leur bravoure faisoit naître. Cependant la nuit qui survint sauva la plus grande partie de l'armée, et procura au duc de Vendôme le seul moyen de se retirer vers Gand. Voyant les troupes plier, il prévit leur défaite, et se servit d'une arrière-garde de vingt bataillons qu'il avoit formée pour as-

surer leur retraite. Cette sage précaution sauva les François, car les alliés, dès la pointe du jour, envoyèrent des détachemens de cavalerie pour les poursuivre, mais ils trouvèrent les haies et les fossés si vigoureusement défendus par des grenadiers, qu'ils virent l'impossibilité où ils étoient de se former en ordre. Louis XIV perdit dans cette action trois mille hommes, sept mille prisonniers, et fut redevable du salut du reste à la conduite prudente du duc de Vendôme. Mais comme l'action avoit été funeste, le public, qui juge toujours par l'événement ceux qui se font tuer pour le défendre, blâma le duc, jusqu'alors au-dessus de tout soupçon. Cependant le roi lui rendit hautement justice, n'ignorant point que Vendôme avoit fait tout ce qu'on peut attendre de la valeur éclairée par le talent. Ce général, consolé par le suffrage de son maître, méprisa les reproches de la multitude, toujours portée à blâmer ou à louer sans qu'elle-même en sache la raison: tel est le peuple dans toutes les nations, si l'on en excepte le peuple anglois (1).

(1) Les Anglois, connoissant les intérêts de la nation

Les alliés, profitant de leurs succès, assiégèrent Lille, la plus forte place des Pays-Bas, bien fournie de vivres et de munitions, où se trouvoient vingt-un bataillons des meilleures troupes de France, et Boufflers pour gouverneur. Il n'étoit pas vraisemblable que cette ville se rendît jamais; toute l'Europe en regardoit le siége comme une témérité que les souverains, dans leurs jeux cruels, hasardent volontiers, parce qu'il n'en peut résulter que le sang des troupes et la ruine du peuple, et qu'en blâmant la conduite de leurs généraux, ils sont toujours sûrs d'avoir le grand nombre pour eux. Le jeune duc de Bourgogne battu complétement à la bataille d'Oudenarde, pour n'avoir pas suivi les conseils du duc de Vendôme, n'en est pas moins justifié à Versailles, où l'infame flatterie osa calomnier le duc de Vendôme. Ce général coupa aux ennemis la communication avec

---

et les préférant à ceux du prince qui les gouverne, croient devoir être instruits sur tout, et témoigner hautement qu'ils le sont. Leur suffrage ou leur censure étant fondés sur des faits qui leur sont connus, acquièrent une espèce de sanction, et deviennent respectables à la postérité.

les magasins d'Anvers; mais ils tirèrent tous leurs convois d'Ostende. Vainqueurs des obstacles qu'on leur opposoit de tous côtés, leur intrépide et constante persévérance força le maréchal de Boufflers à capituler, après avoir soutenu un siége de deux mois dans la ville, et de près de quatre pour la citadelle, citée au nombre des prodiges du génie de Vauban (1). Les alliés, pendant ce siége, qu'il ne falloit pas entreprendre, se signalèrent par des actions héroïques. Une des plus extraordinaires, fut la défaite de quinze mille François, envoyés pour se saisir d'un convoi parti d'Ostende. Le général Webb, avec six mille hommes d'infanterie angloise, défendoit la marche du convoi; il eut l'art de poster ses troupes si avantageusement, et elles combattirent avec tant de courage que le désordre s'emparant des troupes françoises, elles furent obligées de fuir après avoir perdu plus de trois mille hommes. La prise de Lille étonna l'Europe, et sur-tout la France, car on croyoit généralement que le duc de Bourgogne avoit tellement enfermé l'armée des ennemis, qu'il devoit facilement en triompher avant qu'ils pussent s'emparer de la ville: il s'en étoit même vanté publi-

quement. L'événement l'ayant confondu, ou du moins devant le confondre, il prit le parti si facile d'en rejeter la faute sur Vendôme, bien sûr que ce général n'auroit pour lui, aux yeux de la multitude, que son courage, ses talens et son innocence. Un des courtisans de ce prince dit un jour au duc de Vendôme : *Voilà ce que c'est que de n'aller jamais à la messe. Croyez-vous*, lui répondit Vendôme, *que Marlboroug y aille plus souvent que moi ?* Cette réponse philosophique, dans un siècle où la philosophie n'étoit pas même encore au berceau, n'étonneroit pas de nos jours, parce que cette philosophie, décriée avec un si vain, avec un si furieux acharnement, est enfin parvenue paisiblement à s'asseoir sur les degrés du trône de plusieurs souverains, qu'elle règne dans les ministères et dans les tribunaux supérieurs, et qu'on la trouve même jusques dans les horreurs d'un champ de bataille. La prise de Lille fut suivie de celle de Gand, de Bruges, de Plassendaal, de Lessinghen, et d'autres places.

L'empereur voyoit la route de Paris presqu'ouverte devant lui, l'aigle impériale alloit d'un plein vol s'asseoir sur le trône des lys.

Un parti hollandois avoit eu l'audace de pénétrer de Courtrai jusqu'à Versailles, et avoit, sous les fenêtres du château, enlevé le premier écuyer du roi, croyant se saisir du dauphin, père du duc de Bourgogne (1).

La fortune paroissoit aussi abandonner Louis XIV du côté du Dauphiné : le duc de Savoie s'étoit emparé des forts de la Pérousse, de Fenestrelles, et de la vallée de St.-Martin, malgré l'activité vigilante du maréchal de Villars; il est vrai que ce général s'étoit emparé des deux villes de Sézanne, à la vue du duc; mais ce prince, avant la fin de la campagne, avoit trouvé les moyens de se former

(1) Nous avons vu ce fier monarque menacer d'envoyer vingt mille hommes contre le roi d'Espagne son beau-père, si ce prince ne vengeoit hautement l'insulte faite à Londres à son ambassadeur, M. Destrades. Comme les temps sont changés depuis cette époque jusqu'à celle où nous touchons dans cet ouvrage! Quoi! une petite troupe de Hollandois forme le projet audacieux et ridicule en apparence, d'enlever à Versailles le dauphin, sous les yeux de son père, ne se saisit, à la vérité, que du premier écuyer du roi, et les boulets qui bombardèrent Gènes, pour un outrage infiniment moins sensible, restent muets dans nos arsenaux!....

une

une barrière redoutable, de s'ouvrir l'entrée en France, et de faire une forte diversion en faveur de l'archiduc, en obligeant Louis XIV à renforcer le maréchal de Villars, opération qui ne pouvoit exister qu'en affoiblissant l'armée de Catalogne, qu'en effet elle affoiblit.

En Espagne, un hasard heureux parut un moment vouloir favoriser la France; après la bataille d'Almanza, Mahoni avoit pris Alcoi dès le mois de janvier. Le duc d'Orléans s'empara de Tortose au mois de juillet, et le chevalier d'Asfeld prit Denia, dans le royaume de Valence, en novembre, et Alicante en décembre: cependant ces foibles succès furent presque anéantis par les pertes considérables qu'éprouvèrent les deux monarques dans la Méditerranée; la flotte angloise, sous les ordres du chevalier Leake, s'étoit saisie de la Sardaigne et de Minorque. On sait que cette dernière île n'a point cessé d'appartenir aux Anglois jusqu'à la dernière guerre, où le maréchal de Richelieu s'en est emparé d'une manière si brillante. Enfin le moment de la profonde humiliation étoit arrivé pour Louis XIV, et il falloit bien qu'il le subît. Quoique du côté du Dauphiné, il fut insulté par des ennemis triomphans, 1709.

quoiqu'il eût perdu Minorque et la Sardaigne, quoique la fameuse bataille d'Oudenarde eût presque renversé le trône chancelant ; les historiens, qui alors n'étant pas libres, ne se croyoient pas le droit de dire la vérité avec respect et avec fermeté, assurent tous que Louis XIV soutint ces revers accablans *avec constance et magnanimité* (1). On assure que si par la force hautaine de son caractère, il savoit braver les coups du sort, il fut néanmoins sensible à l'affreuse misère qui faisoit périr tous ses sujets, et ce moment, pour les cœurs sensibles, n'est pas celui le moins intéressant de la vie de l'ambitieux monarque. Il se décida enfin à tenter tous les moyens pour entamer

(1) Quelques légers avantages remportés en Espagne, pouvoient-ils balancer le poids des disgrâces qu'il avoit essuyées à coups précipités ? C'est à notre siècle et à nos historiens qu'appartient le droit de juger, avec impartialité, les historiens du sien. On demandoit à un homme de lettres pourquoi dans son ouvrage sur Louis XIV, il paroissoit, dans certaines circonstances, censurer la conduite de ce monarque, si long-temps et si généralement admiré de toute l'Europe ; il répondit..... *Henri IV m'a gâté. Il étoit assurément aussi brave et meilleur que lui..... Il fut de ses sujets le vainqueur et le père.* Il faut toujours en revenir là..

une négociation. La Hollande pouvoit seule alors faire naître une paix générale; et l'on avoit eu recours à tous les expédiens humilians, mais nécessaires, pour déterminer le pensionnaire Heinsius à recevoir des propositions, ou du moins à permettre qu'un envoyé de France résidât chez les états généraux; mais tous les efforts qu'on fit auprès de Heinsius, depuis 1706, furent impuissans; l'orgueilleux républicain restoit inflexible, et les jours de la gloire de Louis XIV s'obscurcissoient de plus en plus. La cour de France offrit enfin aux Provinces-Unies, les conditions les plus avantageuses: on leur laissoit la liberté de régler eux-mêmes leur barrière, de faire tel traité de commerce qu'ils exigeroient, et de mettre telles limitations qu'ils jugeroient convenables, pour prévenir les nouvelles entreprises de la France, qui alors ne pouvoit plus rien entreprendre. On s'humilia plus bas encore, on alla jusqu'à leur offrir de laisser une grande partie des Pays-Bas espagnols entre leurs mains, comme le garant de la sincérité du roi, et de la réalité du dessein où il étoit de remplir des engagemens que les souverains remplissent si rarement. La république

enorgueillie de ses succès, et se regardant, dans ce moment de splendeur pour elle, comme l'arbitre de l'Europe, refusa fièrement toutes les propositions; elle en fit à son tour qui furent portées jusqu'à l'excès le plus révoltant. Cependant les auteurs anglois de l'*Histoire universelle*, en paroissant accuser les Hollandois seuls, avouent eux-mêmes, qu'Eugène et Marlboroug contribuèrent infiniment à empêcher les états généraux à se prêter aux conditions proposées par Louis XIV. On voit aussi dans Burnet, que ce furent ces deux généraux sur-tout, qui engagèrent la république à refuser les propositions avantageuses que le monarque lui faisoit, et à insister sur des demandes exorbitantes.

Mém. de la Grande-Bretagne, t. 6, p. 80 et suiv.

Louis XIV fut indigné; mais réduit à la triste nécessité de se procurer la paix à quelque prix que ce fût, il crut qu'une république, qui n'existe que par la vaste étendue de son commerce et de sa navigation, seroit enfin sensible à des conditions favorables à son trafic. Louis ne se trompa point; les états généraux reçurent d'abord des agens subalternes, et cette année, se rendirent aux vives sollicitations du roi, d'accorder à M. Rouillé la permission de se

1709.

rendre en Hollande, pour y conférer avec MM. Heinsius et Van-der-Dussen, les deux orateurs des Provinces-Unies, que le feu roi Guillaume, dont ils étoient les favoris, avoit élevés à la place honorable qu'ils remplissoient. M. Rouillé se comporta avec une adresse infinie; mais malgré les intentions pacifiques qu'on paroissoit témoigner, les opérations de la guerre eurent toujours leur cours; les difficultés naquirent en si grand nombre dans les négociations, que la campagne s'ouvrit, et l'incertitude des événemens fit que tout ce que l'on avoit opéré jusqu'alors, devint à peu près inutile. Il est vraisemblable que les conférences du duc de Marlboroug et du prince Eugène, avec Van-der-Dussen et Heinsius, à la Haye, retardèrent beaucoup les projets de Louis XIV pour la paix.

Non contens que Dunkerque fût démoli, que le monarque abandonnât le prétendant, et reconnût les droits de la reine Anne; qu'il livrât la monarchie d'Espagne, qu'il accordât une barrière suffisante aux Hollandois, et les plus grands avantages pour le commerce, à la Hollande et à l'Angleterre, les états généraux exigèrent que Louis res-

tituât l'Alsace à l'Empire, qu'il rendît Strasbourg, la ville et la châtellenie de Lille, qu'il démolît le Nouveau-Brissac, le fort Louis et Huningue; enfin qu'il fît des cessions que la honte leur auroit empéché de demander, et que Louis XIV n'auroit pas daigné écouter, si la main de fer de la nécessité ne l'eût pas forcé à présenter un front suppliant. Le marquis de Torci partit pour la Haye; il prit le ton convenable aux circonstances présentes, celui de la douceur; il offrit des concessions au nom de son maître: d'un autre côté, il crut séduire le duc de Marlboroug par l'intérêt; il sollicita, pria, supplia; tout fut inutile, toutes les offres furent rejetées avec mépris. En réfléchissant sur la situation misérable où se trouvoit Louis XIV, lui, qui quelques années auparavant, imposoit si fièrement la loi à toute l'Europe, on éprouve une sorte d'intérêt en faveur d'un souverain long-temps couronné par les mains de la victoire; et puis, le malheur rend intéressans, même les rois; il semble que si l'humanité pouvoit jamais permettre aux souverains de vouloir devenir conquérans, c'est à Louis XIV qu'elle eût pardonné d'en avoir été un; la nature l'a-

voit créé pour *envahir* d'une manière brillante, en inspirant par-tout la terreur par son génie et par ses armes.

Ce prince eut la fermeté de rejeter les insolens préliminaires des états généraux, et ses sujets applaudirent à sa conduite; il rendit publiques ses propositions et les demandes des ennemis. Toute la France se crut outragée par l'indignité des procédés de la Hollande; on se récria vivement sur l'injustice arrogante des alliés, et dès ce moment d'enthousiasme, il fut décidé qu'on sacrifieroit tout pour la gloire du roi (1). La famine qui dévoroit le royaume, l'horrible famine devint, pour la première fois sans doute, une ressource utile pour la guerre. Beaucoup de gens, insensibles, par état, à la gloire de leur souverain, se firent soldats pour avoir du pain; un grand nombre d'autres, animés par de plus nobles motifs,

(1) « Le roi vendit pour quatre cent mille francs de « vaisselle d'or. Les plus grands seigneurs envoyèrent « leur vaisselle d'argent à la monnoie. On ne mangea « dans Paris que du pain bis pendant quelques mois. « Plusieurs familles, à Versailles même, se nourrirent « de pain d'avoine. Madame de Maintenon en donna « l'exemple ». [*Volt. t.* XXIII, *pag.* 354.]

s'engagèrent, quoique presque mourans de misère et de faim, à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour soutenir leur monarque. Avec ces sentimens généreux, la France ranimée se vit le pouvoir de tenter de nouveaux efforts, et ces efforts étonnèrent ceux qui croyoient la France expirante. On assembla une nombreuse armée en Flandre, sous le commandement du maréchal de Villars : quoique celle des alliés lui fût supérieure en nombre, on s'attendoit que M. de Villars agiroit offensivement; mais ce général savoit trop bien les avantages importans que des soldats, vieux, disciplinés et vainqueurs, ont nécessairement sur de misérables recrues levées à la hâte, et dont la bravoure imprudente ne pouvoit, au milieu du désordre qu'elle répandroit, qu'accélérer sa honte et la gloire de l'ennemi.

Dès que Louis XIV eut rejeté les préliminaires, les Provinces-Unies ordonnèrent à Rouillé de partir dans vingt-quatre heures. Le roi ordonna à Villars de commencer la campagne avec autant de vigueur que de diligence (1); mais ce général, aussi prudent

(1) *Puisqu'il faut faire la guerre*, dit en plein con-

que brave, crut devoir se retrancher dans la plaine de Lens. Cette campagne célèbre alloit décider du sort de la France et de l'Espagne ; une défaite devoit être suivie des suites les plus fatales. Ce motif avoit détourné le maréchal de Villars de tenter à secourir Tournai, afin que ses nouvelles recrues eussent le temps de s'accoutumer à voir l'ennemi, qu'elles ne redoutoient point, mais qui, aux yeux éclairés de Villars, n'en étoit pas moins très-redoutable. Après la prise de Tournai, les alliés, voulant s'emparer de Mons, passèrent l'Escaut, pour aller investir cette ville. Alors le maréchal de Villars s'avança pour les en empêcher, et se posta, avec avantage, derrière les bois de Blangies et de Tanières, près de Malplaquet. Il renforça son camp, déjà fort, d'un triple retranchement. Selon Voltaire, son armée n'étoit que de quatre-vingt mille hommes. Les historiens anglois portent ce nombre jusqu'à cent vingt mille ; il est vrai qu'il avoit été joint par le maréchal de Boufflers. Ce général, quoique son

---

seil ce monarque indigné, *j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* [Voyez les mémoires du temps.]

ancien, écoutant plus la voix de la patrie que celle d'une jalousie indigne de lui, s'empressa à demander à servir sous lui. Malgré toutes les précautions imaginables que prit Villars, on censura sa disposition, et l'événement seul fit taire et l'ignorance et l'envie. Il avoit tellement couvert son camp de lignes, de retranchemens, de haies, de batteries et d'abatis d'arbres, qu'il sembloit inaccessible. Quelques historiens ont dit, *qu'il devoit passer une large trouée, au lieu de la laisser derrière lui;* mais quoiqu'un général, par la position du terrain, puisse être quelquefois embarrassé, on peut assurer que ses censeurs, en pareilles circonstances, le seroient infiniment plus que lui. C'est au militaire à porter des yeux d'aigle sur le champ de bataille, et non à ceux qui, tranquilles dans l'obscurité de leur cabinet, ont à peine la vue assez forte pour atteindre jusque-là.

Dans la situation que le duc de Villars s'étoit ménagée avec tant de prudence, les alliés l'attaquèrent avec furie; et les troupes françoises brûloient tellement de combattre, qu'ayant reçu du pain, dont elles avoient manqué un jour entier, elles en jetèrent avec joie une partie, pour arriver plutôt au mo-

ment de vaincre l'ennemi. Les Hollandois, placés à la gauche, furent repoussés trois fois, avec cette impétuosité bouillante qui, dans l'attaque, caractérise, de l'aveu des nations, le soldat françois, et trois fois le prince d'Orange les ramena au milieu du carnage, avec la plus fière intrépidité. Les Anglois furent plus heureux à la droite. Après tout l'acharnement du combat le plus opiniâtre, les François furent forcés dans leurs retranchemens, et obligés de se sauver dans les bois de Sars et de Tanières. Le maréchal de Villars, en ramenant des troupes de la gauche au centre, fut blessé, et cette fatale circonstance donna aux alliés les honneurs de la victoire (1). Les François s'étoient battus avec un courage qui tenoit du désespoir : ils se retirèrent du côté de Valenciennes, sous la conduite du maréchal de Boufflers, en si bon ordre, que l'ennemi se vit dans l'impuissance de les poursuivre. Cette fameuse retraite sera

(1) « Le maréchal de Villars en revenant à la cour, « assura le roi que sans sa blessure il auroit remporté « la victoire. J'en ai vu ce général persuadé, dit Vol- « taire ; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent ». [*Œuvres complètes. T.* XXIII, *pag.* 366.]

toujours citée au nombre de ces opérations militaires qui semblent tenir du prodige. Nous avons vu que les alliés, dans cette sanglante bataille, eurent vingt mille hommes de tués, tandis que la perte des François ne monte qu'à huit mille. Il est certain que si les alliés avoient remporté une seconde victoire pareille à celle-ci, ils auroient mis les vaincus dans le cas de faire la loi au vainqueur, et cette singularité eût changé le destin des puissances belligérantes. Quand l'armée françoise se retira à Valenciennes, celle des alliés assiégea Mons. Cette ville se rendit au mois d'octobre, et les armées entrèrent en quartiers d'hiver.

Siècle de Louis XIV, tome II, page 422-423. Abrégé Chron. tom. XIII, page 415-416.

La fortune paroissoit s'adoucir sur le Rhin en faveur de Louis XIV. Le général Merci se proposoit d'entrer dans la Franche-Comté. Le comte du Bourg le prévint, l'attaqua, le battit, et le força de repasser le Rhin, après avoir perdu deux mille hommes. Le duc de Berwick, en Italie, fit avorter toutes les tentatives du général de l'empereur. Les Camisards furent totalement battus dans les Cévennes. En Espagne, la face des affaires commençoit à montrer un côté favorable. Le marquis de Bai battit les Anglois et les Portugais, dans la plaine de Gudina, et le che-

valier d'Asfel, après un long siége, le château d'Alicante.

Cette campagne avoit été plus heureuse que Louis n'avoit osé l'espérer dans les extrémités où il étoit réduit. Cependant la paix devenoit tous les jours d'une nécessité indispensable. Les finances étoient épuisées, et le crédit perdu. Les génies tutélaires des armées de Louis n'existoient plus : la France expirante, après tant de sang qu'on avoit si glorieusement et si vainement fait couler, avoit à peine la force de tendre des bras défaillans vers le trône, pour implorer du secours. Le roi, touché de l'état de son peuple gémissant sans murmure, obéissant sans contrainte, et mourant sans se plaindre, prit enfin le parti de tout sacrifier, de sacrifier même les intérêts de son petit-fils, pour que le sang ne ruisselât plus, et que la France pût se relever, pendant la paix, des coups terribles qu'on lui avoit portés. Il demanda des passeports pour envoyer ses ministres en Hollande. On les lui accorda, et le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, connu par les charmes de son esprit et son élégante traduction de Lucrèce, furent chargés de l'emploi délicat de porter les supplications de Louis XIV à

1710. Gertruidenberg, qu'on avoit choisie pour y tenir des conférences. Le marquis de Torci employa, de nouveau, tout son art pour gagner Marlboroug : il lui offrit jusqu'à quatre millions de livres, pour qu'il daignât s'employer à faire recevoir des propositions que Louis, quatre ans avant, auroit rejetées avec indignation. Ce monarque, à cette époque cruelle de son règne, offroit d'abandonner son petit-fils : il offroit de payer aux alliés un subside, pour aider à chasser Philippe d'Espagne, s'il refusoit d'évacuer la monarchie dans l'espace de deux mois, et de la céder à l'archiduc Charles, dont les droits au trône paroissoient cependant plus incertains que ceux de son concurrent, d'après le testament de Charles II, que la calomnie a voulu vainement faire croire avoir été dicté à la cour de Versailles. Il est maintenant prouvé que Louis XIV ignoroit les intentions du monarque espagnol en faveur du duc d'Anjou.

Les plénipotentiaires de France subirent mille affronts, dans tous les genres, à Gertruidenberg ; sort bien différent de celui du doge de Gênes et de ses quatre sénateurs, qui, lorsqu'ils vinrent demander en France un pardon que les plénipotentiaires ne demandoient pas

en Hollande, y furent traités, par le souverain, avec politesse et bonté. Persécutés, en quelque sorte, par une foule de libelles aussi plats qu'outrageans, on avoit encore pris soin qu'ils fussent mal logés; et les députés des états leur parloient avec la hauteur ridicule qu'on devoit attendre de bourgeois insolens, admis à l'honneur de traiter d'égal à égal avec les ambassadeurs d'un grand roi. Cependant il faut convenir que les auteurs anglois de l'*Histoire universelle*, se sont trompés, ou ont voulu tromper le public, en accusant la Hollande d'une conduite digne des siècles de barbarie. Voici ce que dit Voltaire à cet égard. « Les députés venoient entendre « leurs offres (des ministres de France), et les « rapportoient à la Haye au prince Eugène, « au duc de Marlboroug, au comte Zinzen- « dorf, ambassadeur de l'empereur, et ces « offres étoient toujours reçues avec mépris ». Ce qui paroît prouver que les états généraux, quoique regardés comme les seuls arbitres de l'Europe, ne jouoient qu'un rôle subalterne dans cette importante négociation, et que la conduite qu'ils tenoient leur étoit prescrite par ceux qui les avoient fait vaincre. Un témoignage bien favorable à l'égard des

Hollandois, est celui que leur rendirent les ambassadeurs même, dans une lettre du 10 mai 1710, à M. Perkum, résident de Holstein. Voici leurs propres expressions : « Puis-« que ces messieurs ont jugé à propos de « rompre la négociation, nous allons nous « disposer à partir, et nous vous prions de re-« mercier MM. Buys et Van-der-Dussen, de « leurs honnêtetés ; nous en conserverons « toujours le souvenir avec reconnoissance ; « ayez la bonté de leur en faire aussi beau-« coup de notre part. »

Les alliés, fiers de leur prospérité, exigeoient absolument que Louis déclarât la guerre à son petit-fils; ce qui prouve que ce qui est un crime en morale, n'en est pas un peut-être en politique (1). Le roi, après avoir de nouveau tenté de vains efforts pour se soustraire à la loi injuste et cruelle qu'on lui imposoit, rompit des conférences qui ne servoient qu'à l'outrager, rappela ses plénipo-

(1) Nous disons *peut-être ;* car il paroît difficile que la politique soit bonne, c'est-à-dire avantageuse, quand elle n'a point la saine morale pour base. Les principes de Machiavel sont universellement détestés.

tentiaires,

tentiaires, et tirant des forces de sa foiblesse même (s'il est permis de nous exprimer ainsi), résolut de hasarder les dangers presque certains d'une nouvelle campagne. La révolution qui se préparoit dans le ministère anglois, et l'espérance de quelque événement heureux à la guerre, où la fortune capricieuse se joue, en planant au-dessus des drapeaux des guerriers, lui firent croire qu'elles lui procureroient des conditions moins exorbitantes, et sur-tout moins déshonorantes et moins dénaturées que celle par laquelle on exigeoit, presque avec dérision, qu'il détrônât son petit-fils. On fit avec empressement tous les préparatifs possibles pour la campagne; l'ardeur françoise s'enflamma de nouveau, et le peuple, sans se permettre même un souffle de plainte contre l'ambition effrénée, sanglante et funeste de son souverain, qui avoit réduit la France à l'extrémité la plus effrayante, n'imputoit le poids des malheurs sous lequel il étoit écrasé, qu'à l'orgueil et à l'injustice des ennemis. Tous ses sujets s'empressèrent de voler sous ses enseignes; ils combattirent avec ce courage, cette persévérance et cette affection pour leurs souverains, qui distingue la nation françoise des

autres peuples de l'Europe; vérité établie mille fois dans les fastes de l'histoire, et que même l'envie n'a jamais contestée. On donna le dixième denier de tout ce que l'on avoit, pour les frais de la guerre : cependant cette fidélité touchante et ce zèle ardent n'arrêtoient point la chute du royaume, si une compagnie de marchands n'avoit envoyé plusieurs fois, avec la permission du roi catholique, des vaisseaux à la mer du Sud, d'où ils apportèrent des richesses immenses.

Hénaut, p. 363.

Le maréchal de Villars assembla une belle armée, arrachée, pour ainsi dire, des entrailles de la nation. Il se proposa d'abord de couvrir Douai; et voyant ensuite que les ennemis en formoient le siége, de hasarder un combat pour secourir cette ville : mais leur position ne lui permit pas de suivre ce projet que la témérité peut-être, plus que la hardiesse, avoit formé. Douai se rendit, et la prise de cette place fut suivie de celle de quelques autres. Après cette conquête des alliés, les armées entrèrent en quartiers d'hiver. Des deux côtés on resta dans l'inaction sur le Rhin, ainsi qu'en Italie, où le duc de Berwick éleva des retranchemens qui firent renoncer le comte de Thaun au projet

qu'il avoit formé d'entrer en Dauphiné (1).

L'Espagne, seule alors féconde en événemens, attira les regards de l'Europe. Le commencement de l'année avoit été funeste à Philippe V, dont le sort étoit jusqu'alors d'être habile à dormir comme roi, sans certitude de l'être encore à son réveil. La fatalité, qui semble présider au gouvernement de l'univers, n'épargne pas plus les souverains que les peuples. Ce monarque avoit perdu la bataille de Saragosse; il avoit été contraint de fuir précipitamment avec les restes de son armée, et de se retirer d'abord à Madrid, ensuite à Valladolid; mais le duc de Vendôme, comme un dieu protecteur, vint rasseoir sur ses fondemens le trône ébranlé du petit-fils de Louis XIV, dans un moment où celui de ce monarque chanceloit. Toute l'Espagne de-

(1) Il paroît que les auteurs de l'Histoire Universelle que nous suivons ici, en disant que les alliés restèrent dans l'inaction après la prise de Douai, étoient dans l'erreur. Cette prise, selon Voltaire, *tom.* XXIII, *pag.* 370, fut bientôt suivie de celle de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant, et le lord Stair proposa d'envoyer des partis jusqu'à Paris. Ces conquêtes sont autant de poids qui, mis dans la balance du sort, la faisoient pencher en faveur des ennemis de Louis XIV.

manda ce général, et Philippe, qui en avoit la haute idée qu'il devoit en avoir, le crut seul capable d'arrêter les progrès rapides de Staremberg. Les lauriers que Vendôme avoit cueillis en Italie, n'étoient point flétris par la malheureuse campagne de Lille, que les courtisans lui reprochèrent, par adulation pour le duc de Bourgogne. Nous avons vu que la nation et son maître avoient reconnu l'injustice de ces reproches de cour, où tout se juge par l'événement. Sa popularité aimable, sa libéralité poussée jusqu'à la prodigalité, sa franchise loyale, et sur-tout son amour pour ses soldats, lui méritoient l'estime et l'attachement de tous les cœurs. A son arrivée en Espagne, une foule de volontaires vint se ranger sous ses drapeaux, et son nom seul valut autant à Philippe qu'une armée. Un enthousiasme universel vint saisir les Espagnols, qui ne se passionnent jamais pour rien, excepté pour leurs maîtresses. Les communautés même des villes, des villages, et, ce qu'il y a d'étonnant, des religieux (1) s'empressèrent d'apporter de l'argent à ce général chéri. Il ne tarda point à

(1) Oui, des *religieux*.

faire voir combien il étoit digne de leur confiance (1).

Dans l'espace de moins de trois mois, depuis la bataille de Saragosse, Philippe se vit assez fort pour marcher contre son rival, à qui le secours des alliés pouvoit si facilement livrer son trône. Quel fut le motif secret de leur conduite à cet égard? On l'ignore. Le duc de Vendôme, profitant de l'ardeur qui enflammoit ses troupes, marche droit à Madrid, y ramène Philippe triomphant, force l'ennemi de se retirer vers le Portugal, le poursuit, passe le Tage, et fait prisonnier, dans Brihnega, le général Stanhope, avec cinq mille Anglois (2). Le lendemain, il livra bataille au comte de Staremberg, à Villa-

(1) L'aimable, le populaire, le brave Vendôme est parmi les généraux françois, ce qu'est Henri IV parmi les rois de la nation. On sait qu'il étoit le petit-fils de ce monarque.

(2) Si nous en croyons les auteurs anglois de *l'Histoire Universelle*, Stanhope n'avoit que deux mille hommes, parmi lesquels il y avoit trois lieutenans généraux, un major général, un brigadier, et plusieurs colonels. En supposant qu'on adopte cette opinion, elle n'a rien qui puisse affoiblir le triomphe de Vendôme.

Viciosa. Philippe v commandoit l'aile droite, et Vendôme la gauche. Le combat fut long ; la victoire fut disputée avec l'opiniâtreté la plus persévérante, et parut se déclarer en faveur de Philippe (1). Il est au moins très-vrai que l'aile gauche de Staremberg fut totalement défaite, et toute son infanterie taillée en pièces. Selon les auteurs anglois, la droite des alliés combattit avec intrépidité, et tint ferme jusqu'à la nuit, qui sépara les combattans. Selon les auteurs espagnols et françois, Staremberg fut battu, perdit son artillerie, son bagage, et près de trois mille hommes. Il

(1) On prétend qu'après la bataille, ce roi n'ayant point de lit, Vendôme lui dit.... *Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais souverain ait couché.* Il lui fit faire un matelas des étendarts et des drapeaux pris sur les ennemis. C'étoit bien réellement reposer dans le sein de la victoire. On dit que Louis XIV, en apprenant le succès de cette bataille, s'écria : *Voilà ce que c'est qu'un homme de plus!* On ajoute que Philippe v dit à Vendôme : *Je vous dois la couronne ;* et que ce général, qui avoit des jaloux, lui répondit.... *Votre majesté a vaincu ses ennemis, j'ai vaincu les miens.* Ces traits sont puisés dans le *nouveau Dictionnaire historique* [1786] qui paroît mériter de plus en plus l'estime que le public lui a témoignée à sa naissance.

est certain que Vendôme le suivit, prit dans sa route Balagner, et força l'ennemi de se retirer sous le canon de Barcelone. Girone se rendit au duc de Noailles. C'est ainsi qu'en moins d'une campagne, dont le commencement avoit été si malheureux, Philippe, réduit à la honte et au malheur de fuir, se vit maître de toute l'Espagne, si on en excepte la Catalogne.

Les exploits de Vendôme, en replaçant sur le trône un prince qu'on en avoit chassé, furent plus avantageux à Philippe v qu'à la France, qu'un de ses généraux vengeoit, à la vérité, mais qui, en rétablissant sa gloire, ne soulageoit pas son extrême misère. Tandis que la révolution, éclatante en Espagne, étonnoit toutes les puissances, une autre plus profonde, plus sourde et plus utile, jetoit, dans la Grande-Bretagne, les semences de l'olive d'une paix telle que Louis xiv ne pouvoit jamais se flatter d'obtenir; vainement toute l'industrie des hommes, vainement toute la politique des rois auroient tenté de produire des effets si imprévus dans leur origine, et qui, en se déployant, devoient étonner et changer l'Europe. Dans les circonstances présentes, l'homme qui auroit osé les prédire, 1711.

n'eût été qu'un ridicule prophète. Les succès inespérés du roi d'Espagne, surprirent les alliés, et troublèrent leur orgueilleuse sécurité : ils commencèrent à comprendre et à craindre que le projet de placer l'archiduc sur le trône d'Espagne, ne leur fût plus nuisible qu'avantageux. Il exigeoit un long temps. Vendôme, en moins d'une campagne, avoit rendu l'Espagne à Philippe v ; et d'ailleurs la guerre, qui duroit depuis plusieurs années, devenoit si onéreuse, que la rapidité seule des conquêtes pouvoit soutenir le courage des peuples, que la gloire enflamme sans doute, mais que la paix seule peut rendre heureux.

L'éclat du dernier triomphe du duc de Vendôme fit ouvrir les yeux aux Anglois ; ils virent leur propre situation, et ce coup d'œil fit éclore le germe du mécontentement qu'ils avoient contraint jusqu'alors. A cette époque, la nation, l'ennemi le plus redoutable de Louis xiv, étoit divisée par des partis qui devinrent plus utiles à la France que ses nombreuses armées et tout le génie de ses généraux. Les Wighs et les Torys qui, depuis quelques années, avoient contribué à la splendeur du royaume, résolurent, tout d'un coup, d'enlever à la nation le fruit de ses

belles victoires. Sous le règne de la reine Anne, les Wighs étoient absolument maîtres du gouvernement, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur du royaume. Marlboroug gouvernoit l'état, et sa femme gouvernoit la reine; il avoit en main les finances et disposoit de tous les emplois. Le comte de Godolphin étroitement uni avec Marlboroug, et par l'intérêt et par l'alliance, étoit grand trésorier, et ses talens pour le civil, étoient aussi vantés que ceux de Marlboroug pour la guerre. Ce dernier étoit plus puissant à la Haye, que le grand pensionnaire. Créé prince de l'Empire, il jouissoit en Allemagne du plus grand crédit: aussi heureux dans le cabinet qu'à la guerre, aucun particulier ne réunit jamais tant de puissance et de gloire. Entouré des palmes des plus brillantes victoires, fier de l'estime du peuple qui le chérissoit avec une sorte d'enthousiasme, soutenu par des amis que leur rang faisoit respecter, il étoit impossible aux Torys, dont la secrète ambition commençoit à percer, de renverser sa haute fortune et d'élever la leur, cachée jusqu'alors sous les voiles de la politique la plus adroite, qu'en lui faisant perdre la confiance de la reine.

L'avidité du duc et la hauteur de la duchesse les secondoient. Jamais ils n'eussent atteint leur but, si bien caché aux yeux du public, si Marlboroug avoit seulement modéré sa sordide cupidité pour l'or (1), et si l'altière duchesse s'étoit bornée à tenir sa souveraine dans l'honnête esclavage qu'elle n'apercevoit pas. Anne l'avoit chérie avec une tendresse aveugle qui alloit jusqu'à la soumission : ayant renoncé à toute volonté, elle avoit une complaisance servile pour Sara Jennings, c'est ainsi qu'on appeloit l'ambitieuse duchesse. Tous les jours la reine et elle s'écrivoient sous des noms empruntés, et cette familiarité, ménagée avec art, n'auroit pu que renforcer les chaînes invisibles qui entouroient la reine. Quelques paires de gants d'une forme singulière, dit Voltaire, qu'elle

(1) Nous avons vu Marlboroug dont le noble caractère est flétri par une tache aussi indigne d'un héros, refuser quatre millions de livres, proposés par les plénipotentiaires de France, pour faire accepter les conditions de Louis XIV, et ce fait semble contredire ce que nous rapportons ici. Mais il faut observer que c'est par cupidité qu'il refusa cette somme; il en vouloit une plus forte, sans qu'on s'aperçut de son dessein, et son avide cupidité fut trompée.

refusa à la reine; une jatte d'eau qu'elle laissa tomber, en présence de la reine, sur la robe de madame de Masham, qu'elle vouloit humilier, pour faire orgueilleusement parade d'une autorité qui alloit finir, changèrent la face de l'Europe. La reine fut vivement piquée; la brouillerie fit naître le ressentiment, qu'un peu d'adresse eût facilement appaisé; mais l'imprudente duchesse écrivit impérieusement: *Rendez-moi justice, et ne me faites point de réponse* (1).

Le haut ascendant que la duchesse avoit sur l'esprit de la reine, étoit la source de l'élévation du duc, et le plus ferme soutien du parti Wigh; dès que, par des fautes qu'une femme ordinaire auroit évitée, elle fut dévoilée aux yeux de la reine, elle perdit tout le pouvoir qu'elle avoit sur cette souveraine. Aussitôt on dépouilla mylord Godolphin de la charge de grand trésorier, et le comte Pawlit et MM. Harley, Mansel, Paget et Benson, furent nommés commissaires de la trésorerie. Mylord Sunderland, prévoyant l'affront qui le menaçoit, le prévint, en don-

(1) La reine n'en fit pas, et dès ce moment commença la disgrâce de l'orgueilleuse favorite.

nant sa démission de la place de secrétaire d'état. La faveur de madame de Masham croissoit à mesure que celle de sa bienfaitrice, qui l'avoit introduite à la cour, baissoit de jour en jour; ces deux dames étoient à la cour de Londres, en quelque sorte, comme deux astres dont l'un n'étoit encore qu'à son aurore, et dont l'autre touchoit à son couchant. Madame de Masham avoit deviné le secret de plaire à la reine, et elle eut l'art de faire servir à ses intérêts particuliers, l'affection de sa maîtresse, et même l'imprudence de la duchesse, dont l'insolence, la hauteur, et l'ingratitude envers la reine, étoient alors aussi odieuses à cette princesse, qu'elles lui avoient paru redoutables lorsqu'elle ignoroit ses forces. La duchesse ne parut plus à la cour, et dès ce moment, la nouvelle favorite, peignit aux yeux de la reine la favorite disgraciée, des couleurs les plus affreuses; tout, jusqu'à la calomnie, dont elle n'avoit pas même be-

(1) Nous verrons bientôt que l'un de ces deux astres éclipsa totalement l'autre. Ces révolutions sont plus communes dans le système terrestre que dans le système planétaire.

soin, fut mis en usage. Son agrandissement personnel qui dépendoit de la chute totale de la duchesse, n'étoit point le seul motif de sa conduite; elle en avoit un autre pour renverser, de tout son pouvoir, le crédit du duc de Marlboroug. Cette dame avoit un frère pour lequel elle demanda un régiment; la reine même pressa le duc à plusieurs reprises; mais le duc lui représenta combien seroit dangereuse au service, la préférence donnée à un jeune homme, sur plusieurs vieux officiers, distingués par des preuves éclatantes de valeur et de capacité; il remontra à la reine qu'il regardoit comme une déclaration contre sa famille, la grande marque qu'elle donnoit de sa partialité. Ses remontrances n'eurent aucun succès; il se retira à Windsor, mécontent et humilié pour la première fois de sa vie. Il y mourut dans l'enfance, en 1722, à l'âge de 73 ans. On vit, dit un historien, le vainqueur de Hochstet, jouer au petit palet avec ses pages, dans ses dernières années. La nature lui avoit donné une figure charmante; on ne l'appeloit que le *bel Anglois*, et Turenne, sous qui il combattit dans sa jeunesse, prédit que ce *bel Anglois* seroit un jour un

grand homme. Quoique nous placions ici la mort de ce général, nous le verrons encore reparoître sur la scène.

Harley dirigeoit ces intrigues avec une adresse secrète; il profita de la proposition que fit le comte de Sunderland, que le parlement demandât à la reine d'éloigner madame Masham de la cour; sûr d'irriter cette princesse, il se promit de tirer parti de son courroux, et de s'en servir, par le moyen de la favorite, pour perdre ses ennemis; il peignit avec art la noire ingratitude et le pouvoir absolu de la famille Churchil, qui, s'étant rendu maîtresse des affaires, s'emparoit de tous les postes honorables et lucratifs. Ses subtiles insinuations l'avoient déjà mis en possession de l'autorité. L'édifice de sa puissance s'élevoit; mais l'architecte s'étoit caché. Il se servit bientôt de toute la profondeur de son génie, pour profiter de ses avantages; il insista sur le peu de fruit que la nation avoit retiré des inutiles victoires de Marlborough; sur la décadence du commerce d'Angleterre; sur l'épuisement des finances; sur les taxes dont le peuple étoit accablé; sur l'augmentation des dettes publiques, tandis qu'on ne voyoit

pas briller le moindre rayon de paix, et qu'on devoit en désespérer, aussi long-temps que ceux qui étoient en crédit trouveroient leur intérêt à la continuation d'une guerre qui les enrichissoit. Tels étoient ses discours dans les conférences qu'il avoit régulièrement avec madame Masham; celle-ci les reportoit à la reine, et comme ils s'accordoient avec les sentimens de cette princesse, elle desira s'expliquer en secret avec Harley; ayant eu le talent de la convaincre de sa fidélité et de sa capacité, il obtint toute sa confiance.

Un sermon du docteur Sachevérell nuisit infiniment au parti des Wighs. On le poursuivit avec violence, quoiqu'au fond son discours ne contînt que les assertions d'un prédicant qui s'emporte contre le parti qu'il veut rendre odieux. On dit que Harley assura la reine que les Torys avoient employé Sacheverell par deux motifs; le premier, d'obliger les Wighs d'expliquer publiquement leurs sentimens, et le second, de forcer le grand chancelier à rendre compte de son administration. La reine n'ignoroit point les débats qu'il y avoit eu dans le parlement, à l'occasion de Sacheverell: elle savoit aussi les violentes déclamations des Wighs contre

l'obéissance passive, et c'étoit assez pour Harley de rappeler à cette princesse le souvenir des différens sujets qui avoient allumé son indignation. Il assuroit qu'il n'y avoit que la crainte d'un examen approfondi de la conduite des affaires, qui pût faire naître une si ardente persécution contre un malheureux prêtre, qui n'étoit qu'ignorant et insolent, que le seul mépris pour ses sermons auroit fait tomber dans l'oubli, le lendemain de leur prononciation, s'ils n'avoient directement désigné Godolphin et l'administration des finances. Les procédures solemnelles contre Sacheverell, et l'emportement furieux de ceux qui le poursuivoient, donnoient à ces insinuations tout le poids et toute la vraisemblance possibles (1).

(1) L'usage d'employer des ministres sacrés dans des chaires chrétiennes, pour ou contre l'administration des états, n'est pas particulier à l'Angleterre. Nous avons souvent vu en France des prédicateurs souffler le feu de la discorde. Philippe, duc d'Orléans, eut la générosité de faire grâce à un moine, aussi *ignorant* et aussi *insolent* que Sacheverell, qui osa, dans un sermon, l'injurier parce qu'il paroissoit favoriser les jansénistes contre les molinistes, quoique le régent méprisât également les deux sectes.

Les

La reine vit enfin que le moment étoit venu de changer le ministère et de suivre les conseils de Harley, dans les changemens qu'elle s'aperçut être devenus nécessaires pour le maintien de son autorité, qu'on avoit jusqu'alors osé compromettre, sans que ses yeux vissent la trame qu'on avoit ourdie contre sa dignité. C'est par cette raison qu'on ôta la trésorerie à mylord Godolphin, et ce qui détermina Harley à la mettre en commission, parce que, par cette habile opération, la disposition des finances se trouvoit dans ses mains. La disgrace de Sommers, président du conseil, suivit celle du grand trésorier, et M. de Saint-Jean fut élu secrétaire d'état: enfin, Marlboroug fut le seul de son parti qui demeurât en place; il étoit dangereux d'exciter le fier ressentiment du duc, devenu redoutable par sa réputation, par son génie et par l'extrême confiance que les alliés avoient dans la supériorité de ses talens militaires et ministériels. Il n'étoit pas moins dangereux pour le parti des Torys, de le mettre encore à la tête d'une armée. Les Hollandois furent les premiers qui s'alarmèrent, prévoyant que le changement dans le ministère, en produiroit dans les affaires, et entraîneroit la dis-

grace de Marlboroug. Pour les calmer, les nouveaux ministres s'empressèrent à publier qu'ils étoient plus fortement attachés que leurs prédécesseurs, aux intérêts des alliés de la Grande-Bretagne, et les alliés de la Grande-Bretagne n'en crurent rien.

De son côté, Anne chargea son ambassadeur à la Haye, d'assurer la Hollande que, malgré les changemens qu'elle avoit cru nécessaires de faire parmi ses ministres, elle conservoit inviolablement les mêmes sentimens pour la cause commune, et qu'elle avoit toujours la même confiance dans l'habileté si souvent reconnue d'une manière brillante, du duc de Marlboroug. Le ministère cependant se hasarda à limiter sa souveraine puissance, quoique d'une manière incertaine et timide. Il étoit difficile d'enchaîner ce lion par la privation de son autorité, sans qu'il s'en aperçut. Le duc, vivement offensé d'un pareil procédé, dissimula dans l'espoir d'en tirer une vengeance éclatante.

Dès que les nouveaux ministres se crurent affermis dans leur dignité, ils témoignèrent combien leur intention étoit de concourir à la paix de l'Europe, dans la vue de perdre le

duc de Marlboroug et le parti des Wighs. C'est dans ces circonstances qu'on entama une sorte de négociation secrète entre la cour de Versailles et celle de Londres, par l'entremise de l'abbé Gauthier. Cet abbé étoit un François qui avoit eu l'adresse de s'introduire (1) dans la maison de mylord Jersey, ambassadeur en France, après la paix de Riswick, et que le maréchal de Tallard avoit laissé en Angleterre, quand les deux couronnes rompirent le traité qui les avoit réunies. Soupçonnant que cet ecclésiastique intrigant ne laisseroit pas échapper l'occasion, même la plus légère, pour donner des avis utiles, le maréchal le chargea de rester à

(1) Cet homme, jusqu'alors inconnu, vint un jour chez le marquis de Torci, alors l'un de nos négociateurs à la cour de Londres, et lui dit, avec un ton de confiance qui pouvoit paroître ridicule : *Voulez-vous la paix, monsieur, je viens vous apporter les moyens de la traiter.* C'étoit, dit M. de Torci, demander à un malade s'il vouloit guérir. [*Mém. de Torcy, tom.* III, *pag.* 33.]

Observons que la France alors étoit bien plus que malade ; sa puissance touchoit à l'agonie, quoique par le sentiment de son ancienne fierté, elle voulût encore paroître jouir de toutes ses forces.

Londres, d'épier, avec adresse, tout ce qui s'y passeroit, et de faire parvenir à Versailles, avec les précautions les plus délicates, tout ce qui pourroit intéresser la France. L'habile Gauthier (1) réussit, sans qu'on pût soupçonner le rôle vil, mais utile qu'il jouoit. Mylord Jersey n'hésita point de le présenter aux nouveaux ministres, comme un sujet propre à être envoyé à la cour de France, avec le premier avis de leurs dispositions à la paix. Gauthier se rendit à Versailles, y communiqua la commission dont on l'avoit chargé, mais qui n'étoit que verbale. Il donna le compte le plus exact du

(1) Il est convenu qu'en politique on donne le nom d'*habile* à celui qu'en morale on appelleroit *fourbe*. Quoi qu'il en soit, cet abbé, dont quelques écrivains ont fait le plus grand éloge, contribua, dit-on, à la paix d'Utrecht dont nous allons parler. On assure qu'outre deux abbayes dont il fut gratifié en France, Philippe v, qui de toutes les puissances belligérantes étoit celle qui gagnoit le plus à cette guerre, ou, si l'on veut, qui y perdoit le moins, lui donna une pension de 12,000 livres sur l'archevêché de Tolède, et la reine d'Angleterre une autre pension de 6000 livres, avec un service complet de vaisselle d'argent. [*Voyez les mémoires du temps.*]

ministère anglois et de la situation présente des affaires du gouvernement; il demanda une lettre pour mylord Jersey, qui, à la vérité, paroissoit ne renfermer que des complimens, mais à la faveur de laquelle il entreprit d'amener une négociation: il obtint la lettre, et revint à Londres. A son arrivée dans cette ville, il écrivit que le ministère anglois, croyant que la reine auroit de la répugnance à recommencer les négociations par le canal des états généraux, il desiroit que l'on voulût communiquer des propositions pour la paix générale, qu'il enverroit en Hollande, étant d'avis de traiter de concert avec ses alliés. La reine demandoit des villes de sûreté aux Indes occidentales, pour y assurer le commerce; Gibraltar, la Corogne et Minorque, pour défendre celui de la Méditerranée. Tels étoient les avantages qu'on exigeoit pour la Grande-Bretagne, et sur lesquels il étoit nécessaire de consulter la cour de Madrid. Philippe, pour le maintien de sa couronne, n'hésita point de céder des places peu importantes, et dont les garnisons coûteroient plus à l'Angletererre qu'elle ne tireroit d'avantages de ses productions pour le commerce.

L'article des villes de sûreté étant délicat à traiter, et la cour d'Espagne y ayant le plus grand intérêt, Louis XIV voila ses intentions sur cet objet, jusqu'à ce qu'il fût parfaitement instruit des sentimens de son petits-fils; mais on voulut bien permettre à Gauthier d'assurer les ministres anglois, que Louis XIV emploieroit tous les moyens d'un père et d'un roi auprès de Philippe V, pour accélérer l'heureux moment d'une paix que desiroient également et l'Espagne et l'Angleterre, et même toute l'Europe. Cependant les états généraux sachant bien qu'il n'étoit pas de l'intérêt de la république que l'Angleterre fît une paix séparée, dont les conséquences étoient faciles à prévoir, ni qu'aucune autre puissance fût l'arbitre des moyens de procurer une paix générale, instruisirent secrétement la cour de Versailles de leurs dispositions à se prêter avec plaisir au renouvellement des négociations. C'est ainsi que l'Europe se préparoit sourdement à changer de face. Les deux puissances qui s'étoient le plus fortement opposées à des conditions raisonnables d'accommodement, qui avoient soutenu la guerre avec la vigueur la plus opiniâtre, et qui étoient les plus grands ennemis de la France,

se disputoient alors l'honneur du grand ouvrage de la paix, et s'enviaient l'une à l'autre la gloire de lui procurer une heureuse fin (1). Les ministres de la reine exigèrent que Louis XIV n'écoutât aucune des propositions des Provinces-Unies, dont le but seroit de ramener les négociations en Hollande, et le roi y consentit; de sorte que les états furent forcés de s'adresser à la Grande-Bretagne, pour qu'on les consultât sur le projet d'une paix générale.

(1) Après le malheur d'avoir entrepris une guerre sous le poids de laquelle on se sent écrasé, il ne reste plus, en effet, que la gloire de la terminer. *Ah!* s'écrie douloureusement l'ami de l'humanité, *pourquoi l'avoir entreprise?* . . . . .

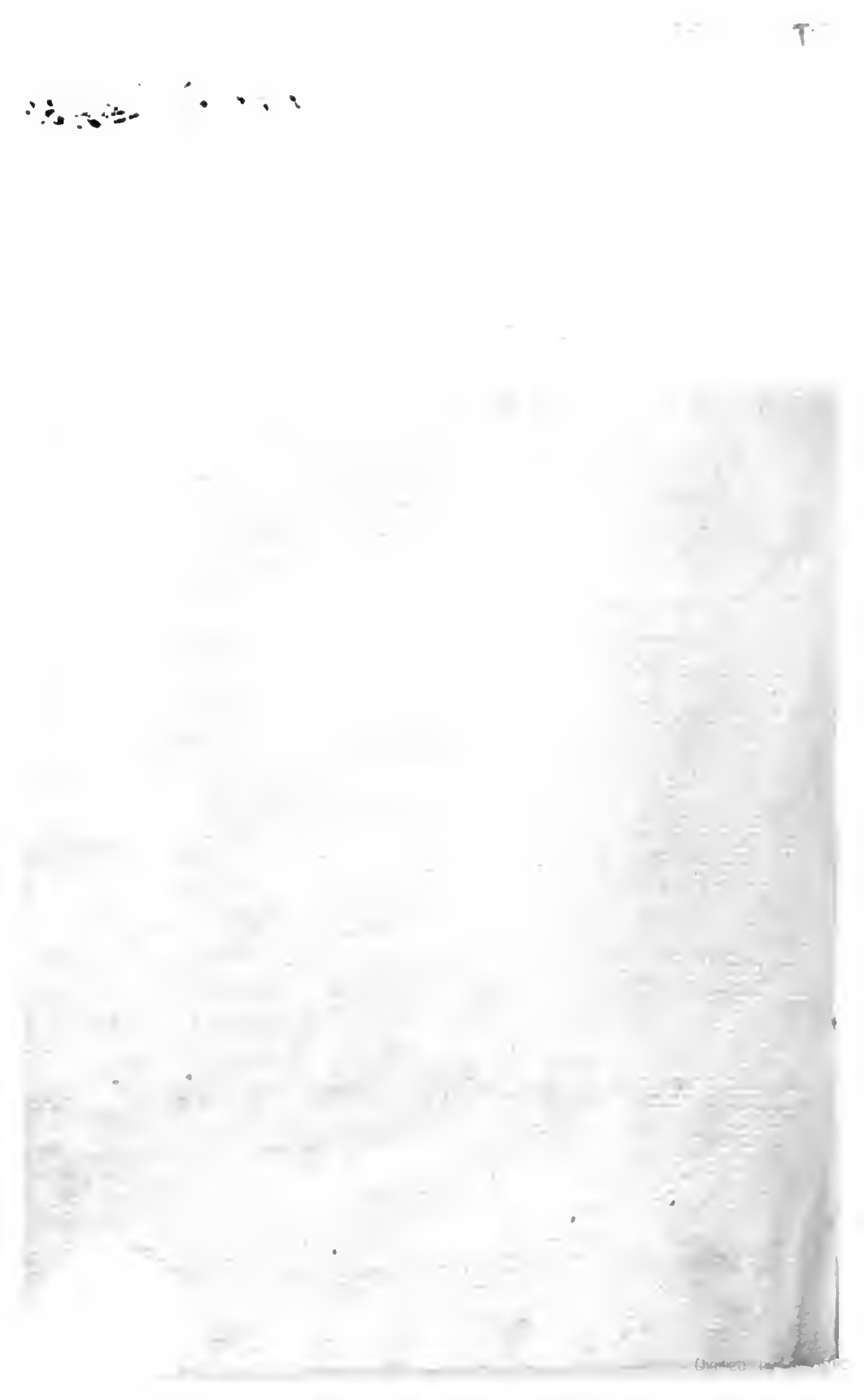
FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE.

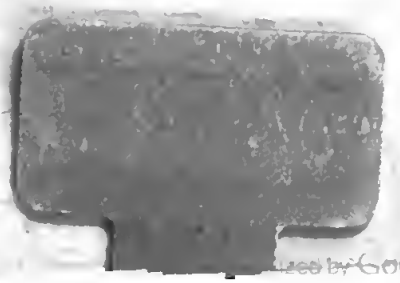
De Philippe II.	Pages 1
Louis XIII.	62
De l'administration du cardinal de Richelieu.	93
De la mort de Louis XIII.	177
Anne d'Autriche, régente.	184
Du siècle littéraire de Louis XIII.	199
Des Guerres civiles de la Ligue et de la Fronde.	209
Louis XIV.	256

FIN DE LA TABLE.

VAI 1536698



141 J 35



Digitized by Google